

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the central text.

**Hitchcock
Présente - 15 -
Histoires Qui
Riment Avec**

Hitchcock, Alfred

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

HITCHCOCK

PRÉSENTE

**HISTOIRES
QUI RIMENT
AVEC CRIME**



HISTOIRES QUI RIMENT AVEC CRIME

RECUEILS D'ALFRED HITCHCOCK

DANS PRESSES POCKET :

HISTOIRES TERRIFIANTES

HISTOIRES ÉPOUVANTABLES

HISTOIRES ABOMINABLES

HISTOIRES À LIRE TOUTES PORTES CLOSES

HISTOIRES À LIRE TOUTES LUMIÈRES ALLUMÉES

HISTOIRES À NE PAS FERMER L'ŒIL DE LA NUIT

**HISTOIRES À DÉCONSEILLER AUX GRANDS
NERVEUX**

HISTOIRES PRÉFÉRÉES DU MAÎTRE ÈS CRIMES

HISTOIRES QUI FONT MOUCHE

HISTOIRES SIDÉRANTES

HISTOIRES À CLAQUER DES DENTS

ALFRED HITCHCOCK présente
HISTOIRES QUI RIMENT AVEC
CRIME

Le titre original de cet ouvrage est :
ONCE UPON A DREADFUL TIME

LE DERNIER TÉMOIN

(The Last Witness)

par ROBERT COLBY

J'attendais sur les marches du Palais de Justice lorsque Norma Krueger, ma belle-mère, et Russ Tyson, son amant, sortirent du tribunal de Los Angeles sous la lumière crue de ce jour de novembre. Dans une salle d'audience silencieuse, remplie de spectateurs, de journalistes retenant leur souffle, le Jury venait tout juste de rendre un verdict étonnant : « Non coupables. » Écœuré, révolté parce que l'homme qu'ils avaient tué était mon père, j'étais sorti précipitamment de la salle. Et l'air de Los Angeles, même chargé de brouillard et de gaz d'échappement m'avait paru plus sain que les miasmes de l'injustice.

Norma portait une robe toute simple de couleur gris-bleu, avec un petit col blanc tout simple également, qui contribuait à lui donner un air très convenable ; avec son sens habituel des effets, elle s'arrêta au sommet des marches.

Entourée par une cohue impatiente de journalistes bruyants, et de photographes sautillants, elle respira profondément et embrassa la ville entière d'un vaste regard de triomphe.

Mon père, Rudolph Krueger était âgé de soixante- cinq ans au moment où il fut assassiné, mais Norma, sa femme, n'avait aujourd'hui que trente-sept ans. Sa silhouette très jeune, toute sa personne en fait, dégageait une impression de sensualité, et pourtant, tout au long du procès, elle s'était montrée d'une discrétion extrême, ne s'exprimant qu'en un murmure timide, à la grande perplexité de ce Jury composé exclusivement d'hommes.

Elle avait des cheveux châains et brillants, des traits fins, comme fragiles, rehaussés par une bouche mobile qui pouvait adopter toute une gamme de sourires divers.

Cette bouche était la seule partie de son visage qui pût sourire, car ses yeux émeraude étaient d'une froideur extrême et son petit menton volontaire était aussi agressif qu'un pistolet braqué. Norma se retourna, et avec un sourire sucré dit aux journalistes quelque chose que je ne pus entendre. Puis d'un pas alerte mais majestueux, elle

descendit les marches. Tyson, que le même Jury venait d'acquitter, la suivait docilement, tel un petit chien tiré par une laisse invisible.

Lorsque Norma arriva à ma hauteur, elle s'arrêta, en proie pour la première fois, à quelque chose qui ressemblait à de l'incertitude.

Bien que nous n'ayons pas échangé un seul mot depuis le jour où elle avait été arrêtée avec Tyson, elle savait parfaitement que sa seule vue me faisait horreur. Mon silence à lui seul était éloquent, et mon regard en toutes circonstances la perçait à jour.

« Mes félicitations, Norma », lui dis-je d'un ton glacial.

Son regard acéré scruta le visage sceptique des journalistes. Elle pesait chacune de ses paroles, comme pour en éprouver soigneusement le cynisme.

« Merci, Cari », dit-elle d'une voix enjôleuse. « Comme vous êtes gentil. Bien sûr, j'ai toujours fait confiance à la Justice. Je n'ai jamais douté de la décision du Jury.

- Norma, ce n'est pas pour cela que je vous félicitais.

C'est pour votre extrême habileté, et aussi pour votre chance, du moins jusqu'à présent.

- Jusqu'à présent ? » Détournant légèrement la tête, offrant ainsi son profil aux journalistes, elle me décocha sa botte secrète, accompagnée d'un regard effronté et d'un sourire suave.

« Quand la partie est finie, le perdant essuie ses larmes et le vainqueur ramasse les mises », me dit-elle à voix basse.

L'espace d'un instant je faillis lui lancer un coup de poing juste à la pointe de son menton insolemment levé vers moi.

« Krueger », me demanda un des journalistes, « acceptez-vous de loger aux côtés de votre belle-mère ?

- Bien sûr », répondis-je « mais il va me falloir quelque chose sur quoi m'appuyer. Auriez-vous un grand couteau bien pointu ? »

Il y eut un silence pesant. Puis, Norma me dit, en prenant sa plus belle voix de comédienne :

« Mon cher Cari, vous venez de vivre une terrible épreuve, et il est parfaitement normal, étant donné les circonstances, que votre opinion ne soit pas très objective. Mais je ne vous en tiens aucunement

rigueur. »

Elle se tut un instant, puis elle ajouta :

« Alors, à bientôt, mon cher Cari. D'accord ?

- Je ne vois pas très bien comment vous pourrez m'éviter, étant donné que nous allons vivre dans la même maison, à moins, bien sûr que vous ne déménagiez. »

Norma serra fortement les lèvres et se détourna. Je regardais fixement sa nuque, et j'eus comme l'impression que la petite mécanique de précision qu'était son cerveau se coinçait subitement.

« Madame Krueger », questionna une journaliste à l'allure masculine, et au regard insolemment dédaigneux, « avez-vous l'intention d'épouser Russ Tyson prochainement ? »

La tête de Norma pivota et son regard se posa sur Tyson. Elle l'examina comme s'il s'était agi de la pièce oubliée manquant pour l'achèvement d'un puzzle. Assez curieusement, Russ Tyson avait presque exactement le même âge que moi, c'est-à-dire trois ans de moins que Norma. C'était un homme de grande taille, au sourire indolent, avec une allure de bon toutou auquel il ne faut pas trop se fier. Il avait une épaisse chevelure d'un brun fauve, un visage placide aux traits épais, des yeux marron et une bouche charnue.

Norma se tourna à nouveau vers la journaliste et lui répondit avec circonspection :

« Je trouve qu'il serait de très mauvais goût de parler de mariage actuellement. Je suis désolée, je ne peux rien vous dire. »

Très contente d'elle-même, elle s'éloigna d'un pas résolu, suivie de Tyson et flanquée de ces éternels sceptiques que sont les journalistes. Après leur départ, chacun dans un taxi, j'exorcisai ma fureur en gagnant rapidement à pied le bar le plus proche. Je bus quatre martinis tout en examinant les ruines fumantes du passé afin d'y retrouver le fil qui me mènerait un jour à la vengeance.

Le procès avait duré un peu plus de six semaines. Comme la liberté de Norma dépendait de la façon dont Tyson serait défendu, elle avait engagé Maxwell Davies pour assurer la défense de son amant. Ses brillantes performances avaient rendu à une société ingrate un bien plus grand nombre d'assassins qu'aucun autre avocat vivant. Il se vantait sans rire de pouvoir faire acquitter un homme qui aurait tué sa propre mère dans les bureaux des inspecteurs de la Brigade

Criminelle.

L'avocat de Norma avait, quant à lui, un palmarès à peine moins enviable que celui de son confrère. C'est Norma, bien sûr, qui se chargeait de tous les frais.

Le dossier ne contenait, dans une large mesure, que de présomptions, mais celles-ci présentaient un caractère si irréfutablement accusateur qu'un simple étudiant en droit n'aurait eu aucune peine à clouer au pilori Norma et son amant. Rudolph Krueger était un nom connu de tous dans le monde du cinéma. Mon père était peut-être le plus grand des metteurs en scène-producteurs de la vieille école. Il avait été tué d'un coup de revolver dans le salon de son hôtel particulier, apparemment lors d'un cambriolage. L'accusation affirma que ce cambriolage avait été imaginé par ma belle-mère et Tyson pour couvrir son assassinat. Norma, à ce que soutenait le procureur, s'était rendue dans notre maison de Lake Arrowhead pour établir son innocence. Tandis qu'elle offrait une réception somptueuse à sa demi-douzaine d'invités-alibis, Tyson avait froidement, délibérément tué mon père, lui avait pris son portefeuille, une bague ornée d'un diamant et d'autres objets de valeur, laissant derrière lui, avant de disparaître, un savant désordre de tables renversées, de lampes brisées et de tiroirs vidés de leur contenu.

Il était manifeste que Rudolph Krueger, au moment du crime, était en train de lire dans un fauteuil. La première balle, tirée de près, avait pénétré le derrière de sa tête, et la seconde lui avait fait éclater la colonne vertébrale au moment où il s'affaissait en avant.

Étant donné qu'il s'agissait d'un meurtre par surprise, comment expliquer le désordre des lampes et des tables voulant donner à croire qu'il y avait eu lutte ? Un cambrioleur qui se respecte aurait-il pris le risque de tuer à moins d'y être acculé ? Cela était peu vraisemblable.

Les cambrioleurs ne sont d'ordinaire pas armés. Même en ce cas, un cambrioleur serait-il susceptible de s'armer d'un Luger, ce pistolet allemand encombrant et au canon si long ? Les balles utilisées l'affirmaient en l'occurrence. Était-ce un hasard si mon père possédait un Luger ? Un hasard encore, si on ne l'avait pas retrouvé ?

La police n'était pas de cet avis. L'enquête menée laborieusement et sans bruit remonta jusqu'à Tyson, et de lui à Norma.

Un message compromettant écrit par Norma à l'intention de Tyson avait été retrouvé dans l'appartement de ce dernier. Le contenu n'en était pas spécifique, mais il exprimait clairement le désir de Norma de

se rendre à Lake Arrowhead « durant la période cruciale dont nous avons parlé ».

Finalement, on releva les empreintes de Tyson sur l'une des tables renversées, et il avait été vu une heure avant le meurtre à proximité de l'endroit où celui-ci avait été commis.

Maxwell Davies tailla en pièces les arguments de l'accusation sur un ton sarcastique et méprisant. Bien sûr, admit-il, c'étaient bien les empreintes de Tyson qui se trouvaient sur la table du salon. Mais quand bien même il serait venu tout spécialement pour voir Norma, cela ne faisait pas forcément de lui un meurtrier. Le Jury devait se rappeler que les accusés n'étaient pas jugés pour adultère.

Quant au Lüger, il était probable que le cambrioleur l'avait trouvé à sa place habituelle, dans un tiroir du bureau, et l'avait emporté après le meurtre. Sinon, où se trouvait-il ? L'accusation pouvait-elle produire l'arme ? Pouvait-elle prouver que mon père avait été tué par son propre pistolet ?

Le message, selon Davies, était trop vague, pour être considéré comme la preuve qu'il y avait eu préméditation, et, de toute façon, il ne laissait présager aucune menace. Rudolph Krueger était devenu soupçonneux. Il avait engagé un détective pour surveiller Norma pendant son séjour en Europe. S'en étant aperçue, Norma avait voulu se trouver à Arrowhead au retour de son mari, parce qu'elle savait que le détective révélerait sa liaison avec Tyson et qu'elle avait peur. C'était cela « la période cruciale » à laquelle elle faisait allusion dans son message.

« Non coupables », décida le Jury, et tous deux furent acquittés.

Comme l'on peut imaginer, il y avait dans tout cela beaucoup d'argent en jeu. Si le Jury avait reconnu Norma coupable, elle aurait perdu tous ses droits à l'héritage de mon père, et tout l'argent me serait revenu. Bien que mon père m'eût légué une petite partie de ses avoirs en espèces, cinquante pour cent de la propriété de Beverly Hills ainsi que de ses autres biens, la majeure partie de son argent m'avait été laissée en dépôt, les intérêts étant versés à Norma sa vie durant, et celle-ci risquait d'être encore longue... Seule sa condamnation, ou sa mort, pouvait me rendre la libre disposition de tout cet argent.

Mon père avait gagné des sommes considérables, et, n'ayant rien d'un prodige, il les avait investies fort judicieusement.

Au total plus de sept millions de dollars, dont un million seulement fut

versé à la belle aux dents longues. Mais on aura beau dire, les intérêts annuels sur six millions de dollars représentent quand même une somme impressionnante. Je n'aurais peut-être pas dû me formaliser du fait que mon père ne m'ait pas légué la totalité de son argent, car j'avais déjà échoué lamentablement dans plusieurs entreprises qu'il avait financées. Mais j'étais son fils et l'argent était à moi ! Je ne pouvais supporter l'idée qu'il eût moins confiance en moi qu'en cette intrigante, qui était maintenant devenue une criminelle.

Ma mère était morte depuis plusieurs années lorsque mon père avait épousé Norma. Celle-ci tenait un rôle court dans un film à petit budget produit par mon père. C'était une actrice minable, et la seule fois où elle joua parfaitement, ce fut à la barre des témoins lors de son procès.

Mais ses avantages physiques, eux, ne faisaient aucun doute, pas plus que son talent exceptionnel d'enjôleuse. Avec son sens parfait de l'opportunisme, elle se rendit compte immédiatement de l'humiliation qu'avait subie mon père lorsque la nouvelle école du cinéma réaliste lui avait fermé ses portes. Cet homme obstiné et inflexible, refusant à tout prix de s'adapter rapidement au changement, avait été dédaigné et rejeté par ceux-là même qui l'avaient autrefois couvert de louanges.

Ouvrtement, avec ostentation même, Norma prit en charge sa publicité. En privé, elle feignait de vénérer son génie oublié. Pendant des heures, elle restait près de lui dans l'obscurité de ce vieil hôtel particulier monstrueux, à applaudir ses décisions trophées d'autrefois, ces mélodrames larmoyants qu'il avait produits et mis en scène.

Norma avait épousé l'argent de Rudolph Krueger, et lui-même avait épousé son reflet magnifié par le miroir trompeur que lui tendait Norma.

Il n'était pas facile d'aimer mon père. Il était précis comme un chronomètre, empesé comme une chemise de soirée, c'est-à-dire la raideur même. Bien que grand et d'allure imposante, il manquait plutôt de charme. Il était chauve et avait de grandes oreilles décollées. Son visage sévère était d'ordinaire dénué de toute expression.

Il avait bien eu autrefois un côté plus enjoué, mais qui s'était manifestement éteint en même temps que sa gloire. C'était un homme rancunier, qui n'oubliait jamais ses ennemis, un homme entêté qui avait bien l'intention de retrouver son rang, à n'importe quel prix, mais lorsque, après bien des années, il produisit un nouveau film, cela se solda par un échec commercial, et il fut à nouveau rejeté dans l'oubli. Même si Norma le flattait et lui passait tous ses caprices pour maintenir son emprise, leur union n'avait pas toujours été sereine.

Conscient de n'être en rien un homme dont rêvent les femmes, sachant que Norma était presque deux fois plus jeune que lui, mon père était constamment jaloux. Doutant de la fidélité de Norma, il consacra beaucoup de temps et pas mal d'argent à échafauder des plans pour la prendre au piège.

Il feignait de partir pour un long voyage et revenait brusquement. Ou bien pendant son absence, il engageait des détectives pour la surveiller. Une fois il fit placer son téléphone sur table d'écoute, une autre fois il paya un acteur très beau qui se trouvait au chômage pour tenter de la séduire, mais Norma était sur ses gardes, et toutes ces ruses échouèrent. Le détective privé qui réussit finalement à la surprendre avec Tyson n'eut pas l'occasion de faire son rapport car mon père fut tué entre-temps.

La maison où vivait mon père était un lugubre monument à sa gloire passée. L'endroit me répugnait, c'est pourquoi j'avais pris un appartement à Brentwood mais, après l'assassinat de mon père et l'arrestation des deux amants, je revins m'installer dans l'hôtel particulier. Le seul motif qui m'y poussa était que je voulais examiner la maison à fond pour y trouver des preuves.

J'avais toutes les chances de mon côté. Mon père ne logeait pas ses domestiques car il les tenait pour des espions qui rapportaient chacune de ses paroles et chacun de ses actes à la valetaille des environs et aux fournisseurs. Bien que la logique très spéciale de mon père m'échappât, les serviteurs venaient le jour, et la nuit, ils me laissaient le temps libre. J'avais l'espoir de faire apparaître le genre de preuve concrète qui échapperait à un détective professionnel.

Le lieutenant Wenstrom qui était chargé de l'affaire s'amusa de ma promesse de réussir là où il avait échoué, mais il ne vit aucun inconvénient à me laisser tenter ma chance.

Ce que je voulais avant tout, c'était trouver le Luger avec les empreintes qu'il pouvait porter. Wenstrom me dit que je perdais mon temps. Les meurtriers n'ont pas l'habitude de laisser traîner des armes susceptibles de les accuser ; le pistolet, selon lui, ne serait jamais retrouvé.

Je ne pouvais pas lui dire pourquoi je pensais que l'arme devait être cachée dans la maison car je l'ignorais moi-même. Ce n'était qu'une intuition. Mais celle-ci était si forte qu'il me suffisait de fermer les yeux pour voir distinctement ce fameux Luger bien caché dans un endroit sombre et secret, n'attendant plus que moi pour le découvrir.

Après avoir tout fait pour trouver le pistolet, sans aller toutefois jusqu'à abattre les murs, je commençais à croire que Wenstrom avait raison : il n'y avait effectivement rien dans la maison. Car je ne réussis pas non plus à découvrir le moindre morceau de papier ou vêtement, la moindre tache de sang ou le moindre cheveu susceptible d'envoyer Norma et Tyson à la chaise électrique.

Tandis que le procès tirait à sa fin, je fus pris d'une telle frénésie que je rêvais dans mon lit de moyens de fabriquer des preuves pour les confondre. Puis soudain, ce fut le verdict. La Justice ne pouvait plus rien contre eux. Toute vengeance légale était désormais impossible. Il me semblait déjà les entendre rire.

Il faisait presque nuit lorsque je quittai le bar. J'y étais resté assez longtemps pour commencer à élaborer un plan. C'était un plan dangereux, où tout se jouerait à pile ou face, mais si je pouvais le mener à bien, la vengeance et l'argent seraient ma récompense.

La maison, laide et carrée comme un vieux musée, était bâtie sur une colline surplombant Sunset Boulevard. Lorsque je quittai le boulevard pour grimper dans sa direction, ses lumières m'apparurent au sommet de la longue pelouse inclinée et parsemée d'arbres. À ma grande surprise, Norma s'y trouvait absolument seule. Elle était assise dans le bureau de mon père, examinant des comptes et signant des chèques. Elle s'était changée et portait un fourreau turquoise qui ne dissimulait guère ses avantages ; elle s'était recoiffée et remaquillée soigneusement. Le personnage qu'elle avait fait semblant d'être au cours de la farce du tribunal semblait maintenant par comparaison celui d'une bonne sœur timide et pâle.

« Bienvenue à la maison, Norma. »

J'étais entré sans bruit, et lorsqu'elle leva les yeux, je remarquai sa surprise, mais ne décelai aucune peur dans son regard. Soit, me dis-je, elle a eu toujours plus de cran que de cervelle.

« Alors, on fait ses comptes, Norma ? Le butin est intéressant ? »

Son faible sourire vacilla, puis s'éteignit.

« Asseyez-vous, Cari », dit-elle calmement. « Je vous attendais

- Vous m'attendiez ? » dis-je en m'enfonçant dans un fauteuil.

- Bien sûr. Vous habitez ici, n'est-ce pas ? » me lança-t-elle d'un ton sarcastique.

« C'est juste », répondis-je. « J'espère que ma présence ici ne vous gênera pas.

- J'imagine que vous me haïrez toujours et ne me ferez jamais le moindre crédit. Cari, vous ressemblez à ces journalistes acharnés et sûrs de leur fait, toujours prêts à condamner sur les moindres présomptions sous prétexte qu'il n'y a pas de fumée sans feu. S'il se trouve douze hommes sensés pour m'acquitter, pourquoi ne me laissez-vous pas au moins le bénéfice du doute ?

- Parce que », dis-je en pointant un doigt vers elle, « parce que vous savez comme moi que vous avez assassiné mon père !

- Je ne sais rien du tout ! » répondit-elle, livide.

« C'est Tyson qui tenait le pistolet », continuai-je, « mais pour moi, c'est vous qui avez pressé la détente.

- Cari », dit-elle d'une voix faible, « je... J'aimais votre père. Vous ne voyez donc pas...

- À d'autres, Norma ! Vous ne l'aimiez pas plus que je ne l'aimais. » (C'était bien sûr un mensonge de ma part.) Puis j'ajoutais : « C'était une canaille et un vieux fossile, un tyran stupide et inflexible qui ne pensait qu'à lui et à son orgueil imbécile. C'était un Hitler de pacotille. Ne bluffez pas, Norma : nous ne pouvions pas le sentir, ni l'un ni l'autre ! »

Tout ça n'était finalement pas de l'invention pure et simple, et je me montrais convaincant. Cela correspondait selon moi à l'image déformée que Norma avait dû se faire de mon père en concevant rationnellement le meurtre.

« Voyons, Cari ! » s'écria-t-elle avec un étonnement non feint, « ceci est incroyable ! Vraiment, vous êtes d'une ingratitude scandaleuse ! Votre père a été merveilleux, il vous a aidé je ne sais combien de fois ! »

- Norma », lui dis-je, « vous ne pensez pas que votre hypocrisie est un peu trop voyante ? »

Et je lui lançais un clin d'œil de connivence.

Et la jolie bouche esquissa un imperceptible sourire.

« Peut-être », admit-elle. « Peut-être un tout petit peu. Sincèrement, Cari, je n'imaginais pas... Je veux dire, si vous faisiez vraiment si peu

cas de votre père, vous avez bien joué la comédie. Pendant tout ce temps, vous ne m'avez jamais parlé en mal de lui.

- Pour une fois », dis-je, « soyons honnêtes l'un envers l'autre. Nous étions des ennemis, Norma. Non, pas des ennemis : plutôt des concurrents. Si je vous avais dit ce que je pensais vraiment du vieux, vous seriez aussitôt allée le lui rapporter. Vous m'auriez coulé, Norma. Est-ce que je me trompe ? »

Elle s'installa plus confortablement dans son fauteuil et alluma une cigarette.

« Je n'ai rien à répondre », dit-elle, bien qu'un curieux sourire sur ses lèvres vînt confirmer mes suppositions.

Puis elle poursuivit : « Vous n'êtes vraiment pas très cohérent. Si vous détestiez votre père à ce point, pourquoi cette animosité à mon égard ?

- Vous n'avez pas deviné ? Je n'ai rien contre vous personnellement, Norma. Mais, j'aime l'argent, et tout particulièrement l'argent qui me revient de droit. Pour ne rien vous cacher, j'ai prié pour que le Jury vous envoie sur la chaise électrique.

- Grands dieux, je ne vous savais pas si cruel !

- Je ne le suis pas, mais j'ai horreur de perdre.

- Alors, cela vous est égal si votre père a été assassiné ?

- Voyons, est-ce que je pleure ? Ce qui m'ennuierait, c'est de perdre le fric. Pour moi, il n'y a que l'argent qui compte. Mais je vais vous dire une chose, Norma : Tyson a tout bousillé dès le coup de pistolet - sans jeu de mots. Il s'est montré à peu près aussi discret et convaincant qu'un éléphant dans un magasin de porcelaine. Si vous aviez fait équipe avec moi dès le début, il n'y aurait jamais eu de procès. Il n'y aurait même pas eu l'ombre d'un soupçon ! »

Son visage restait de marbre, mais elle me dévorait du regard. Je me hâtai d'ajouter :

« Écoutez-moi, Norma : si vous n'aviez pas eu la bonne idée de prendre Maxwell Davies comme avocat, Tyson aurait bu la tasse et il vous aurait entraînée avec lui. On ne peut retirer ça à ce vieux Davis : il en remontrerait à l'homme politique le plus retors qui soit ! »

Norma émit un petit gloussement approuvateur et je ris avec elle.

« Ouais, ce sacré bonhomme est un artiste », dis-je en hochant la tête, admiratif. « Il a du génie ! Il peut prendre une preuve et la retourner de façon à laisser seulement paraître le côté qu'il veut vous faire voir. Tenez, par exemple, son histoire de table. Tyson a mis ses grosses pattes dessus, et bien sûr, on croit qu'il est cuit. Mais Maxwell Davies affirme que les empreintes ont toujours été là, parce que Tyson était régulièrement invité chez Krueger, et qu'il est naturel de poser les mains sur la table devant laquelle on est assis.

« Mais que Tyson a été maladroit ! Pourquoi n'a-t-il pas mis de gants ?

- Mais il en a mis ! » s'écria Norma, comme pour le défendre. « C'est qu'il a dû les retirer un instant pour... »

Bouche bée, les yeux écarquillés, elle semblait attendre de ma part une réaction bien normale, puis elle eut un sourire résigné, un haussement d'épaules indifférent.

Je me levai brusquement.

« Merci infiniment, Norma », dis-je d'un ton grinçant. « C'est tout ce que je voulais savoir ! »

Les mains tremblant du désir de l'étrangler, je m'avançais vers elle.

Aussitôt, elle tendit la main vers un tiroir du bureau à demi ouvert. Je me retrouvai face à face avec le canon impressionnant d'un gros Lüger.

« Je vous l'avais dit, Cari », déclara-t-elle d'une voix neutre. « Je vous attendais.

- Tiens, le pistolet de mon père !

- Russ a eu peur de l'emporter », dit-elle. « Si par malheur il avait été arrêté avant d'avoir pu s'en débarrasser, nous aurions été fichus. Alors, il l'a caché dans la maison.

- Où ? Je l'ai cherché, et je connais bien la maison. »

L'espace d'un instant, je crus qu'elle allait se mettre à rire.

« Vous avez été voir dans le congélateur ? »

J'eus un hochement de tête appréciateur :

« Pas mal pour des assassins amateurs. Il me tarde de voir la tête de Wenstrom quand il entendra toute cette histoire. »

Elle se renversa dans son fauteuil, tenant toujours le pistolet négligemment mais sans trembler.

« Vous pensez, j'imagine, que le lieutenant Wenstrom va se dépêcher de venir m'arrêter », dit-elle d'un ton méprisant. « Mais vous savez bien que ce n'est pas possible.

- C'est vrai, ce n'est pas possible. Je sais qu'il y a irrévocabilité de la chose jugée. Alors, qu'allez-vous faire ? Me tuer ?

- Ne dites pas de bêtises, Cari, je ne suis pas assez bête pour tenter le diable une fois de plus. Je ne vous demande que de disparaître. Si vous acceptez de vendre la part de la maison qui vous revient, je vous promets de vous en donner plus qu'elle ne vaut.

- Je vais y réfléchir », dis-je. « Je vous ferai connaître ma décision. Maintenant, donnez-moi ce pistolet. Si vous refusez, je vais vous le prendre de force, et votre joli visage pourrait en garder des vilaines traces. »

Elle hésita puis me tendit l'arme. Je la glissai dans ma ceinture et sortit. Tout se passait mieux que je ne l'avais prévu.

Le lendemain matin, j'informai Norma que sa seule vue me donnait la nausée. Puis je rassemblais mes affaires et retournais m'installer à Brentwood. Je consacrai deux autres jours à élaborer mon plan dans les moindres détails. Puis j'appelai Norma au téléphone.

« J'ai décidé de vendre ma part de la maison », lui dis-je, « et j'attends de vous que vous teniez votre promesse de me la racheter au-dessus de sa valeur. Vous pouvez vous le permettre.

- Cette maison n'est pas une affaire », dit-elle, fine mouche. « Personne ne veut plus de ces vieilles bâtisses aujourd'hui. D'après ce qu'on m'a dit, j'aurais de la chance si j'en tire soixante-quinze mille dollars. Alors je vous fais une fleur ! Je vous propose cinquante mille pour votre part.

- C'est vrai que la maison ne vaut pas grand-chose, mais il y a près d'un demi-hectare de terrain autour d'elle et je sais parfaitement ce que ça représente. Alors ce sera cent mille dollars.

- Vous croyez cela ?

- Oh oui. Et je les veux en liquide. »

Ce n'était pas une nécessité absolue, mais j'avais mes raisons.

« Pourquoi en liquide ? » demanda-t-elle avec irritation. « C'est une exigence absurde !

- Vous ferez bien de vous dépêchez d'aller à la banque car je viendrai prendre l'argent demain soir à huit heures. Demandez à Tyson de m'apporter l'acte de renonciation pour que je le signe. Il pourra servir de témoin.

- Écoutez, Cari, vous n'avez pas à me dicter...

- Mais si ! Et ne m'interrompez pas, parce que j'ai encore deux ou trois choses à vous demander. Dites à Tyson d'apporter la liste complète des actions que possédait mon père, ainsi que leur cotation à la fermeture du marché de demain. Quant à vous, vous me fournirez une estimation exacte de la valeur du reste de la succession, déductions faites des dettes et impôts.

- Je refuse ! » répondit-elle sèchement. « Tout cela ne vous regarde pas. Vous ne me ferez pas chanter. Si cela vous amuse de tout révéler, ça m'est totalement égal. On ne peut plus rien contre nous, désormais.

- Vous vous trompez », dis-je, « ils ne peuvent pas vous juger à nouveau pour le même crime, mais ils peuvent facilement vous déclarer coupable d'un autre. Savez-vous que mentir dans la déposition sous serment constitue un faux témoignage ? Cela permettrait de vous envoyer en prison pour environ deux ans, et je peux vous assurer que les flics ne se priveraient pas de ce plaisir. »

Il y eut un silence chargé d'électricité.

« D'accord », dit-elle calmement, « je ferai ce que vous voulez. Mais n'allez pas croire que je vais céder tout l'héritage de votre père sous la menace, parce que je préférerais encore aller en prison.

- Ne vous en faites pas, Norma. Tout ce que je veux, ce sont les cent mille dollars en liquide. »

Mais Norma avait de la ressource. .

« En outre », poursuivit-elle, « je suis sûre que Maxwell Davies n'aurait aucun mal à faire voler en éclats cette accusation de faux témoignage. »

J'étais bien d'accord avec elle mais je me gardai de le lui dire. J'avais rencontré Maxwell Davies deux jours plus tôt, en quittant Brentwood. Il était venu voir Norma au sujet d'un problème quelconque, et s'était arrêté sur le perron pour me serrer la main.

« Vous ne m'en voulez pas trop ? » m'avait-il dit. « Vous comprenez bien que je n'ai fait que mon boulot, n'est-ce pas ? »

Davies est un homme corpulent et cordial, avec une petite lueur joyeuse dans le regard, un accent légèrement traînant, et les manières courtoises d'un aristocrate du Vieux Sud. Il me semblait un peu puéril de lui en vouloir sous prétexte qu'il avait fait son travail un peu trop bien à mon gré ; je lui serrais donc la main en lui disant que, tous sentiments personnels mis à part, je le considérais comme étant probablement l'avocat le plus talentueux du moment.

Mais revenons à ma conversation avec Norma...

« Cela ne me plaît pas beaucoup que Russ vienne ici », me dit-elle. « À cause de toute cette publicité sordide, nous avons décidé de ne pas nous voir pendant un certain temps.

- Comme c'est touchant », répliquai-je. « Je veux voir Tyson ici, point final. Si vous lui dites de n'en parler à personne et de venir discrètement une fois la nuit tombée, quel risque y a-t-il ?

- Très bien, d'accord.

- Et dites à Tyson que, s'il veut éviter des ennuis, il fera bien d'arriver à l'heure pile ! »

Sur quoi, je raccrochai.

À sept heures moins le quart, le lendemain soir, je me trouvais devant la caisse d'un petit cinéma de Westwood, bavardant avec Dorry, la jolie rousse qui vendait les billets. J'avais choisi cette salle, parce que mon père en était devenu actionnaire quelques mois avant sa mort. En conséquence, j'en connaissais le personnel, et mieux encore tout le monde m'y connaissait.

Le premier des deux longs métrages au programme commença à sept heures. J'avais vu les deux films peu après leur sortie. Ensemble, ils duraient trois heures et cinquante-sept minutes.

Dans le hall, j'aperçus Bill Steinmetz, le directeur qui plaisantait avec une vendeuse de bonbons. J'allai bavarder avec lui environ cinq minutes avant d'entrer m'asseoir près de la sortie de secours. Le contrôleur de tickets plaçait parfois les spectateurs, mais la plupart du temps il restait dehors devant la porte. À huit heures moins le quart, je jetai un coup d'œil autour de moi. Un petit groupe de spectateurs au milieu de la salle regardait le film avec une attention passionnée. Aucun membre du personnel n'était en vue.

Discret comme une ombre, je m'éclipsai de la salle en empruntant la sortie de secours. De la poche, je tirai un petit morceau de carton que je glissai dans la fente de la porte pour pouvoir entrer de nouveau à mon retour. Norma et Russ Tyson m'attendaient dans le salon. Tyson semblait extrêmement nerveux. Il ne cessait de me lancer des regards inquiets, scrutant mon visage comme si j'étais un baromètre.

Norma avait un air calme et détaché. Je signalais la renonciation, imité par Tyson en sa qualité de témoin. Norma me fit passer un attaché-case bourré de billets de banque. Je ne pris même pas la peine de les compter. Tyson me remit une liste de titres avec leur valeur, en bourse. Norma me tendit quelques feuillets agrafés qui contenaient le relevé que j'avais exigé. J'y jetai un coup d'œil rapide avant de les glisser soigneusement pliés dans une poche de ma veste. J'aurai pu, bien sûr, me procurer moi-même tous ces renseignements, sans beaucoup de peine, mais j'avais voulu leur donner de l'occupation pour qu'ils ne devinent pas mes véritables intentions.

« Et maintenant, je vais vous donner quelque chose », leur annonçai-je. « Disons que c'est, en quelque sorte, une récompense pour les services que vous m'avez rendus. »

J'avais posé sur mes genoux une boîte que j'avais prise dans le coffre de ma voiture avant d'entrer. Elle contenait le Luger. J'ouvris la boîte et tendis l'arme à Norma.

« Voulez-vous la récupérer ? » lui demandai-je.

« Vous savez bien que oui », répondit-elle en se levant à tout hasard, souriant pour la première fois.

« Quand vous souriez, Norma, vous êtes vraiment très belle. La beauté du diable. »

Je ne mentais pas.

Elle s'avança vers moi, souriant toujours. Alors je repris le pistolet par la crosse et pressai la détente, quatre fois de suite, en visant avec précision. Elle vacilla, reculant comme si elle avait été frappée par quelque énorme poing invisible. Elle achevait à peine de s'affaler sur le plancher que je tournai l'arme vers Tyson.

Je n'ai jamais vu personne avoir peur à ce point. Ses yeux étaient monstrueusement dilatés. Il tremblait comme un petit chien tout trempé.

« Tyson », lui dis-je, « regardez-la bien. Je suis sûr que vous ne voulez

pas mourir comme elle. »

Son regard s'abaissa sur le corps étendu. Il ne put formuler de réponse, mais secoua violemment la tête pour signifier qu'il était loin d'être prêt à mourir.

« Tyson », repris-je alors, « si dans une minute vous n'avez pas fait ce que je vous demande, vous êtes mort.

- Tout ce que vous voudrez, je ferai tout ce que vous voudrez », promit-il dans un sanglot.

« En fait, c'est Norma qui a tué mon père », dis-je, conciliant, « vous n'avez été que l'instrument. Elle s'est servie de vous, c'est bien cela.

- Oui », dit-il d'une voix tremblante, « elle s'est servie de moi. Je ne savais pas ce que je faisais. Je n'ai pas pu lui résister.

- Nous sommes d'accord. Et c'est pourquoi je vais vous donner une chance. Vous allez écrire une lettre dans laquelle vous reconnaîtrez avoir tué mon père et Norma. Alors, je vous donnerai ces cent mille dollars, dont je n'ai plus vraiment besoin maintenant. Puis vous quitterez le pays en quatrième vitesse sans demander votre reste. Si vous vous faites prendre, c'est votre affaire : Je ne vous connais plus, et la lettre prouvera votre culpabilité. Mais au moins vous avez une chance de vous en sortir vivant. Cela vous va ? »

Il approuva vigoureusement de la tête : « Rien à dire. » Je le menais jusqu'au bureau du salon, lui fit ouvrir le tiroir et sortir le papier à lettres de mon père. Puis je fis le tour du bureau et pointai le pistolet à deux centimètres de sa tempe.

« Prenez ce stylo », lui ordonnai-je « et écrivez mot à mot. »

Je commençai à dicter lentement : « J'ai été forcé de punir Norma parce que c'est elle qui m'a fait tuer Rudolph Krueger. J'étais en son pouvoir, je n'ai pas pu lui résister. J'entendais sa voix dans ma tête qui me disait de tuer. Il fallait que je fasse taire cette voix. Que Dieu me vienne en aide ! Tout cela semble bizarre à souhait », expliquai-je, « et si vous êtes pris, vous pourrez toujours plaider la folie. Maintenant signez ! »

Dès qu'il eut obéi, j'appuyai le canon sur sa tempe. J'essayai le pistolet et appliquai ses empreintes dessus. Puis tenant l'arme au moyen d'un crayon glissé dans le canon, je la laissai tomber juste sous sa main droite qui pendait. Emportant la serviette aux cent mille dollars qui contenait maintenant la renonciation et la boîte dans laquelle j'avais

apporté le pistolet je regagnai ma voiture et m'éloignai dans la nuit sans allumer mes phares. Je n'eus aucun mal à rentrer dans le cinéma sans être vu. Après la séance, je bavardai à nouveau quelques minutes avec Steinmetz au sujet des deux films du programme. Puis il me renouvela ses condoléances pour la mort de mon père, et je les acceptai d'un air pénétré.

Pour parfaire le tout, je pointai un doigt tendu dans le dos de Dorry pour jouer au gangster venant voler la recette de la soirée. Puis, tout joyeux, je quittai les lieux.

Tout ce que j'avais combiné pour m'assurer un alibi ne servit en fait à rien. À aucun moment je ne fus soupçonné. Tout le monde me félicita pour le tour inattendu pris par les événements.

C'était maintenant mon tour de faire le compte du pactole, et je n'avais toujours pas fini de compter lorsque, quelques jours plus tard, je reçus un coup de téléphone du lieutenant Wenstrom.

« Vous avez fait une bourde », me dit-il.

« Qu'est-ce que vous voulez dire ? » lui demandai-je, avec la sensation d'un souffle glacé le long de l'échine.

« Quand vous avez fouillé la maison de votre père, vous êtes passé à côté de la preuve la plus fabuleuse qu'on puisse imaginer. Si vous l'aviez trouvée à temps, le Jury aurait condamné nos deux charmants jeunes gens sans avoir à se creuser les méninges. Bon, de toute façon, ça n'a plus d'importance. Mais j'ai pensé que vous ne voudriez pas rater cela, monsieur Krueger.

- Quelle sorte de preuve, Lieutenant ?

- Écoutez, monsieur Krueger, je ne veux pas déflorer la surprise. Il vous faudra le voir pour le croire. Vous avez cinq minutes pour venir jusqu'ici ?

- Pourquoi pas ? » répondis-je très vite, bien qu'un poste de police fût le dernier endroit où j'eusse envie d'aller.

Wenstrom était tellement émoustillé qu'il semblait sur le point d'éclater d'un rire tonitruant. Il me conduisit à une salle d'interrogatoire d'aspect sinistre, meublée seulement d'une table et de quelques chaises. Les stores étaient baissés et une lumière aveuglante tombait du plafond.

Sur la table se trouvait une sorte de boîte noire. Un policier en

uniforme se tenait à côté d'elle, semblant attendre patiemment. Il y avait aussi un certain sergent Stansbury qui appartenait à la Criminelle, et que j'avais rencontré.

Tous ces hommes paraissaient d'humeur très joyeuse, et pendant quelques minutes nous parlâmes de la pluie et du beau temps. Puis le sourire de Wenstrom s'effaça progressivement, et il se mit à me poser des questions sur la carrière de mon père, ses débuts, comme monteur de films, avant de devenir chef-opérateur, metteur en scène, et enfin producteur.

Soudain, Wenstrom se tourna vers moi et me lança d'un ton sec :

« Saviez-vous que votre père était extrêmement jaloux de votre belle-mère ?

- Bien sûr !

- Est-il exact qu'il s'est donné beaucoup de mal et qu'il a dépensé beaucoup d'argent pour la piéger ?

- Parfaitement exact. »

Il eut un large sourire.

« Bien. Je ne vais pas vous faire languir plus longtemps. Votre père a « pris » le petit ami de votre belle-mère au moment précis où il se faisait tuer par lui, et cette prise de vue était destinée au Jury.

- Quoi ?

- Eh oui ! » dit-il, souriant toujours. « Nous n'avons trouvé qu'hier ces caméras dissimulées en extrayant une balle qui s'était logée dans le mur juste à côté d'un objectif parfaitement invisible. Une fois lancés, nous avons découvert tous les autres. Tout cet équipement a dû lui coûter une fortune.

» Voilà comment ça fonctionnait : les caméras étaient mises en marche lorsque le niveau sonore de la pièce atteignait une certaine intensité, que cela fût dû à des voix ou d'autres bruits. Elles s'arrêtaient automatiquement lorsque le silence dépassait trois minutes. Elles fonctionnaient en relais : lorsque l'une arrivait au bout de son film, une autre prenait la suite. Ces caméras sonores étaient installées partout dans la maison.

» Votre père venait juste de rentrer d'Europe lorsqu'il fut assassiné. Ce qui fait qu'il n'avait pas eu le temps ou l'idée de couper le circuit. Tout

a donc continué à tourner et précisément pendant que Tyson l'assassinait. Et puis zut ! Vous allez voir vous-même. Nate, tu devrais bien montrer ça à notre ami. »

Je me retournai et je vis que la boîte noire contenait un projecteur chargé. Le sergent Stansbury, installa rapidement un écran portable. Les lumières s'éteignirent, puis ce fut le ronronnement de l'appareil, le cône de lumière, et au bout, les images. Au début, je fus intrigué. La scène se déroulait dans le salon, Norma et Tyson étaient les acteurs. Ils avaient l'air abattu, ils semblaient attendre. Puis j'entendis Norma prononcer mon nom, et je me vis entrer dans la pièce.

« Bon Dieu ! » s'écria Wenstrom « tu t'es trompé de bobine, Nate ! - Bon, tant pis, on va regarder celle-ci d'abord. D'accord monsieur Krueger ? »

Je ne répondis pas. Sa voix m'apparaissait lointaine, comme si elle venait du fond d'un tunnel. Je me regardais en train d'ouvrir une boîte, de tendre le Lüger : « Voulez-vous le récupérer, Norma ?... Quand vous souriez, vous êtes vraiment très belle. La beauté du diable. »

Puis le pistolet pivota dans ma main. Une série de détonations se répercuta en échos, et Norma recula pour s'affaïsser enfin sur le sol...

La lumière inonda soudain la salle d'interrogatoire, et il y eut un long, un très long silence.

La voix de Wenstrom résonna brusquement à mes oreilles :

« Alors, Krueger, qu'est-ce que vous en dites ? Vous voulez ajouter des détails qui nous ont échappé ? »

J'hésitai un long moment, puis je dis :

« Je crois qu'il vaudrait mieux que j'appelle mon avocat. En attendant, je n'ai rien à vous déclarer.

— Un avocat ! » s'exclama Wenstrom ironique, « Écoutez ça ! Un avocat ! Faites des économies, Krueger. Pas besoin d'avocat avec ce genre de preuve. Plaidez coupable, mettez-vous à genoux devant le Juge et demandez grâce. Mais, à y bien réfléchir, dans un cas comme ça, qu'est-ce que vous pouvez attendre d'un Juge ? Vous n'avez plus qu'à faire des prières, c'est le seul recours qui vous reste.

- N'y voyez aucune critique, Lieutenant, mais je n'ai jamais été très enclin aux dévotions. Je manque de pratique. Alors si vous voulez

bien me laisser téléphoner, je crois que je vais plutôt prier Maxwell Davies de s'occuper de moi. »

NOUVELLE CHANCE

(Second Chance)

par ROBERT CENEDELLA

Ce fut le jour de son soixante-cinquième anniversaire qu'Oscar Brown tua son épouse en l'expédiant d'une poussée péremptoire jusqu'au bas de l'escalier de la cave.

Selon toute probabilité, il n'aurait pas eu ce geste, s'il n'était par hasard tombé, la veille, sur un ouvrage ancien et poussiéreux alors qu'il faisait le ménage dans le grenier (ce d'ailleurs sur l'injonction comminatoire de sa moitié). Ce livre l'avait intrigué ; il s'intitulait : *Potions et Formules Magiques ou Le Sorcier Complet*. En feuilletant les pages fragiles et jaunies, Oscar vit son attention sollicitée par cet entête : *La Potion Extraordinaire, Laquelle Transforme Une Vie Triste Et Terne De Merveilleuse Manière*. Sous cette présentation plutôt ronflante et tapageuse, s'étalait une recette qui ne laissa pas de surprendre Oscar : on pouvait en trouver les divers ingrédients dans n'importe quel garde-manger convenablement garni. Venaient ensuite ces instructions, qualifiées d'importantes : « Ne buvez pas la potion sans vous être au préalable débarrassé de toute chose ou de toute personne vous ayant causé du désagrément. C'est alors, et alors seulement, que vous devrez confectionner le mélange et le boire. De grandes merveilles s'ensuivront, et vous obtiendrez de l'existence ce que vous méritez. »

En lisant ces lignes, Oscar se demanda s'il n'avait pas affaire à un attrape-nigaud, œuvre d'un mauvais plaisant : une fois débarrassé de l'être ou de la chose vous ayant causé du désagrément, à quoi bon absorber une potion devenue superflue ? Toutefois, se souvenant que l'antique demeure l'abritant avec sa conjointe avait jadis appartenu, disait-on, à une vieille mégère que l'on avait pendue pour sorcellerie, Oscar estima qu'il convenait peut-être de prendre en considération ces quelques mots : « De grandes merveilles s'ensuivront... »

Il se peut bien cependant qu'il eût chassé tout cela de son esprit, s'il n'était allé flâner dans le parc le lendemain, jour de son anniversaire. Voilà qu'il avait soixante-cinq ans. Oscar songeait qu'il était presque assez vieux pour mourir ; et là, dans le parc, il contemplait avec mélancolie les jeunes amoureux déambulant sous le soleil, les bras des

garçons enlaçant les tailles gracieuses des filles ; et il entendait, tout remué, ces petits rires féminins émuillants qui précèdent les baisers volés.

La vision du contraste offert par sa femme et ces joyeuses jouvencelles du parc lui devenait presque insupportable. Nadine avait toujours porté des robes en bombasin au col montant enserrant le cou. La nuit venue, avant le coucher, alors qu'elle était encore toute habillée, elle s'enveloppait invariablement d'une longue robe de chambre de flanelle sans enfiler les manches, et sous cette pudique carapace elle parvenait à se défaire de ses vêtements sans la moindre contorsion, faisant montre d'un contrôle corporel certes moins intéressant mais tout aussi remarquable que celui d'une danseuse hiératique. Elle saluait l'arrivée du jour une demi-heure avant sa venue effective, secouait Oscar pour l'éveiller et se lançait dans une harassante campagne de harcèlement contre le péché, qui cessait seulement vers neuf heures du soir, au moment où, fourbu, Oscar s'endormait. Elle veillait à maintenir leur demeure absolument immaculée, et veillait de plus à ce qu'il apportât une ample contribution à cette tâche. En ce domaine, elle s'appliquait tout particulièrement à rcurer les trous de serrure. Oscar décelait dans cette manie un symbolisme qui le déprimait au plus haut point.

Ainsi donc, assis dans le parc, regardant défiler les jeunes amoureux, Oscar sentait ses yeux s'embuer en s'apitoyant sur lui-même, sur sa jeunesse à tout jamais enfuie. Il y avait eu, ou il aurait dû y avoir, des filles en réserve pour lui : des filles à la chair tendre dont il n'avait jamais connu les étreintes convulsives et dont il n'avait jamais entendu, au cœur de la nuit, les cris d'incohérente extase au paroxysme de la passion... Tout cela parce que, à l'âge de vingt-cinq ans, il avait épousé Nadine pour son argent.

Aussi finit-il, le cœur lourd, par prendre le chemin du retour, vieil homme à l'esprit enfiévré de voluptés secrètes, et il envoya choir sa conjugale compagne au bas des marches de la cave.

Après quoi, avant d'aller aviser un policeman que sa femme venait d'avoir un accident, il prépara consciencieusement le mélange prescrit par le vieux manuel de sorcellerie, et ingurgita la potion. Elle lui parut passablement salée.

Dans les premiers temps, aucune grande merveille ne s'ensuivit, si ce n'est qu'il se retrouva riche.

D'abord, il y avait la fortune initiale, celle qui l'avait incité à épouser Nadine, pour s'apercevoir, hélas, presque aussitôt que celle-ci

protégeait son bien avec autant de vertueuse et farouche vigilance que son propre corps. À cela venaient s'ajouter les soixante- quinze pour cent des gains réalisés par Oscar au cours de quarante années de labeur assidu, et dont Nadine s'était systématiquement emparé pour les mettre de côté. Elle avait d'ailleurs également fait main basse sur les vingt-cinq pour cent restant, mais en daignant toutefois les consacrer en majeure partie à quelques folles dépenses : viande à ragoût, informes rideaux vert sombre, navets (son légume favori), dons variés à des missions s'ingéniant à vêtir quelques païens primitifs, pudding au riz (son dessert préféré), cotisations destinées à des associations défendant les droits de la femme, et une bicyclette contraignant Oscar à pédaler pour se rendre à son travail. Restait en fin de compte un fort appréciable magot - en fait, plus d'un million de dollars.

Durant un bon mois, il sembla bien que cet argent serait tout ce qu'Oscar récolterait pour sa peine.

C'est alors que les grandes merveilles commencèrent à faire leur apparition.

Ses cheveux se mirent à virer lentement du gris au brun. Ses membres reprirent de la souplesse. Sa digestion s'améliora de jour en jour. Les êtres et les choses lui apparurent de plus en plus flous à travers ses lunettes, au point que son oculiste finit par lui conseiller de s'en passer. Il les enleva donc, et s'aperçut qu'il avait recouvré l'excellente vision de son âge mûr.

Il attendit, tremblant d'inquiète impatience, en ayant grand-peine à maîtriser les soubresauts de l'espoir, un espoir fou, qui, tel un cheval sauvage, prétendait gambader et caracoler à l'intérieur de sa poitrine ; mais lorsque molaires et dents de sagesse, en repoussant, s'apprêtèrent à expulser de son palais sa prothèse, il laissa le fougueux étalon donner libre cours à son exubérance en martelant sa cage thoracique avec ses sabots.

Il rajeunissait !

Cela lui posa bien sûr certains problèmes, mais il en avait connu de plus désagréables. Il quitta discrètement la ville avant que sa métamorphose ne devînt trop voyante, et, après dix minutes d'intense cogitation dans une chambre d'hôtel à quelque huit cents kilomètres de là, il établit un plan de vie qu'il observa scrupuleusement par la suite.

Il se proposait de radicalement effacer les quarante années où il avait

dû supporter l'accablante respectabilité de Nadine, et, pour ce faire, progresser patiemment à reculons jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans ; alors, il dénicherait, voire achèterait, une capiteuse petite blonde oxygénée, aussi dinde qu'écervelée, et se paierait du bon temps avec elle.

Certes, il devrait épouser la donzelle ; seul moyen, à sa connaissance, d'obtenir l'exclusivité de ses services. Mais après tout, le mariage, se disait-il, ce n'est pas si mal, pourvu que votre femme se comporte en maîtresse plutôt qu'en dame patronnesse. Par ailleurs, vu le caractère très spécial de sa situation, il ne serait pas mauvais qu'il fût investi d'une autorité légale vis-à-vis de la jeune personne, en attendant l'époque où il aurait à peine l'ombre d'un penchant pour elle, étant passé de la puberté à l'état de marmot balbutiant.

Il lui fallait cependant, avant ces futurs délices, éviter à tout prix d'être découvert. Si le bruit venait à se répandre qu'il rajeunissait d'une année tous les six mois, il ne manquerait pas de susciter le plus vif intérêt. Le gouvernement déciderait peut-être de le cantonner dans une maison elle-même entourée d'une clôture hérissée de fil de fer barbelé, semblable à celles que l'on voit enclore de précieuses ressources naturelles, si bien qu'aucune blonde oxygénée ne serait en mesure de le voir à moins d'acheter un ticket pour la visite. D'ailleurs, il ne se trouverait pas une seule blonde dans tout le pays, si dinde fût-elle, dépourvue de cervelle au point de lui ouvrir les bras en sachant pertinemment que, avant de fêter leurs noces d'argent, elle se verrait astreinte à changer ses couches.

Oscar déménagea donc tous les six mois, faisant transférer sa fortune de banque à banque.

La solitude lui pesait un peu, mais sûrement pas l'absence des sons « argentins » de la voix de Nadine. Souvent, dans chacune des chambres silencieuses qu'il occupa, tandis qu'il rétrogradait inexorablement de soixante-cinq ans à soixante, à cinquante-cinq, à cinquante et ainsi de suite, il demeurerait paisiblement assis en souriant - parfois même, disons-le, en jubilant d'une manière plutôt salace - à la pensée de ce qui se passerait une fois atteint l'objectif des vingt-cinq ans.

Aux approches de la trentaine, il éprouva la plus grande difficulté à s'abstenir de faire de l'œil aux filles ; et quand il eut franchi le cap des trente ans, se plaçant dès lors sous le signe du fascinant chiffre vingt, un malin démon ne cessa de lui susurrer à l'oreille qu'avancer de quelques années le programme fixé ne tirerait guère à conséquence. Mais Oscar Brown savait qu'un homme, même un jeune homme, ne

saurait adopter indéfiniment et sans défaillance le genre de comportement qu'il envisageait, et comme il était alors tout imprégné des considérations de M. Kinsey sur les adolescents de dix-sept ans, il voulait être certain de ne point se sentir diminué, saturé, voire affligé d'indifférence, en parvenant à cet âge où l'on doit en principe déborder d'effervescente énergie.

Aussi, avant d'aborder le paradis sur terre, s'imposa-t-il la plus monacale austérité.

À vingt-six ans moins six mois exactement, il gagna New York en toute hâte, prit un appartement sur Park Avenue, et, avant même d'avoir défait ses bagages, plongea dans Manhattan au crépuscule, afin de faire connaître à la ronde qu'il n'y aurait pas de couvre-feu pour lui cette nuit-là.

La plupart des jeunes gens de vingt-six ans avides de plaisirs sensuels ont tendance à accorder le plus large crédit à ce cliché éculé : un amoureux est aimé du monde entier ; et cela pour la simple raison que, parmi ces jeunes gens, fort rares sont ceux qui ont étudié la nature humaine pendant quatre-vingt-cinq ans. Oscar Brown savait, lui, que le monde entier trouve l'amoureux en question assez assommant, à moins qu'il ne dépense son argent.

Durant six mois, il dépensa donc son argent. Il le dépensa dans les « night clubs » comme chez certains tailleurs et chemisiers ultra-chics. Il le dépensa en mets recherchés, en vins, champagnes et alcools de choix, ainsi qu'en toilettes coûteuses pour de coûteuses petites brunes.

Oui, des petites brunes, destinées à lui permettre de faire ses gammes avant le grand jour, car son vingt-cinquième anniversaire se rapprochait à vive allure.

Lorsqu'il partit enfin à la recherche de sa blonde oxygénée, il eut vite fait de la découvrir, dinde et écervelée à souhait, toute offerte à sa convoitise, parmi les girls du Wayfarer's Club. Elle s'appelait Gloria, et elle eut le coup de foudre pour lui, à peine eut-elle entr'aperçu son portefeuille rebondi.

Elle avait eu la vie dure, comme de bien entendu. Elle avait eu pour père le traditionnel pochard. Sa mère s'était partagée comme il se doit entre la lessive et les amants de passage. Elle avait évidemment pâti de l'inévitable afflux de frères et sœurs aux criailleries et pleurnicheries de rigueur ; puis les gens respectables de sa petite ville natale l'avaient rejetée et traitée avec mépris, comme de bien entendu.

- J'ai toujours fait partie des rêveuses, j'imagine, disait-elle. Je voulais améliorer mon sort.

Elle avait donc fait du stop jusqu'à New York.

- Je voulais trouver quelque chose de mieux que ce que j'avais connu, précisait-elle.

Et, pour autant qu'Oscar pût en juger, elle l'avait effectivement trouvé, dans le monde des danses endiablées, des hommes prodiges qui jettent l'argent par les fenêtres et des parties de plaisir qui se terminent à l'aube, le monde du verre levé et de la robe enlevée, un monde baignant en permanence dans la musique.

Oscar n'avait jamais rencontré une jeune créature qui s'entendît mieux que Gloria à contenter un homme n'ayant aucunement à se soucier de l'âge de ses artères.

Et c'est pourquoi, le jour de son vingt-cinquième anniversaire, Oscar l'épousa.

Le lendemain, au premier matin de sa cent-cinquième année, il reçut le plus grand choc de sa vie.

Elle s'était teint les cheveux pour revenir à sa couleur naturelle : un brun terne.

- Enfin ! dit-elle. Je peux être enfin une femme respectable.

Elle retira de sa malle toute une série de vêtements et sous-vêtements aussi neutres que frustes ; austères pour tout dire.

Elle fixa l'heure du coucher à neuf heures du soir et bannit toute boisson alcoolisée de leur demeure.

Elle fit un inventaire des biens d'Oscar avec la minutie d'un expert-comptable, en déclarant que dorénavant elle entendait veiller elle-même sur ce patrimoine et tenir les cordons de la bourse.

Elle lui fit savoir qu'il devrait trouver un bon métier et travailler dur pour se hisser au premier rang, soulignant ainsi son point de vue :

- Je sais que tu es riche, mais ce n'est pas une raison pour perdre ton temps et gaspiller ton argent dans l'oisiveté.

Comme il tentait de suggérer le divorce, elle lui répliqua que ce serait là une atteinte à sa respectabilité et qu'il ferait bien de ne plus songer une seule seconde à pareille éventualité, car elle ne lui fournirait

jamais le moindre motif valable pour divorcer ; ce n'était plus du tout son genre.

Et pour couronner l'ensemble, voilà qu'à partir du jour de son mariage Oscar se mit à vieillir, comme tout un chacun.

Le manuel de sorcellerie tenait sa promesse ; il avait obtenu ce qu'il méritait.

Un nouveau bail de quarante ans avec Gloria l'attendait.

LE SUSPECT NUMÉRO UN

(Number One Suspect)

par RICHARD DEMING

Le nouveau garçon boulanger demanda :

- Combien de pains prenez-vous habituellement, monsieur Jones ?

Avant que Henry Jones ait pu répondre, sa corpulente épouse surgit du fond de l'épicerie et dit :

- Encore un nouveau qui fait la tournée ? Mais qu'a donc votre maison qu'elle n'arrive pas à garder ses livreurs ?

- Il n'est pas parti : il a demandé à effectuer un autre parcours, répondit le livreur avant de se tourner de nouveau vers Jones : Combien m'avez-vous dit, monsieur Jones ?

Hazel Jones intervint d'un ton irrité :

- Ici, c'est moi qui passe les commandes, jeune homme. Henry, va marquer ces boîtes de soupe, comme je te l'ai demandé. Combien de fois me faut-il te répéter une chose avant que tu la fasses ?

Puis reportant son attention vers le livreur :

- Deux douzaines. Et vous reprenez les vieux. N'essayez pas de me refiler les pains rassis des autres boutiques ou vous aurez de mes nouvelles. Compris ?

- Oui, madame, répondit l'autre d'un air excédé.

Prenant les quatre pains rassis demeurés sur l'étagère réservée à la boulangerie, l'homme les emporta dans sa camionnette. Et comme sa femme le foudroyait du regard, Henry Jones se hâta du côté des conserves avec le tampon-marqueur.

Les livreurs demandent toujours à être mutés sur une autre tournée après avoir passé un mois ou deux à endurer les humeurs de ma virago de femme. Dommage que les maris ne puissent demander aussi leur transfert ailleurs. Vingt ans que je suis traité comme un grouillot, chargé de toutes les basses besognes, tandis que Hazel joue l'importante et donne des ordres.

Si encore elle faisait « quelque chose », il n'y aurait que demi-mal, pensait Henry. Mais elle ne veut même pas s'occuper des clients. Ce qu'elle aime, c'est commander aux autres !

Elle ne se doute pas de ce qui l'attend ce soir ! se dit-il avec une sombre satisfaction, en marquant rageusement une boîte de conserve. *Ça lui couperait la chique, s'il lui venait à l'idée que même un mouton peut devenir enragé.*

Le livreur revint avec une brassée de pains et les - empila sur l'étagère vide, tandis que Hazel se livrait à une critique en règle des livraisons, de la qualité du pain et du prix auquel on le lui vendait. Lorsqu'il eut terminé son travail, l'homme tendit simplement à Hazel la fiche de livraison pour qu'elle la signe, et disparut aussitôt sans même un au revoir.

Dans une semaine, il demandera à être changé de tournée, pensa Henry, avant de suspendre brusquement son geste de marquer la boîte tandis qu'il rectifiait mentalement : *Mais non ! Il ne demandera pas son transfert car, à partir de demain, il n'aura plus affaire avec Hazel.*

Derrière lui, l'objet de ses pensées s'enquit d'une voix grinçante :

- Tu poses pour une statue ou quoi ? Dépêche-toi de finir ce marquage. Il faut aller chercher du savon en poudre dans la réserve.

D'un geste saccadé, Henry appliqua le marqueur sur la boîte.

Henry Jones était un petit homme d'aspect timide, qui approchait de la cinquantaine avec un peu de ventre et peu de cheveux. Derrière les verres sans monture des lunettes, ses yeux avaient toujours une vague expression d'excuse, comme s'il ne cessait de demander au monde pardon d'exister. Ce n'était pas du tout l'homme que l'on peut imaginer commettant un assassinat, et il en avait parfaitement conscience. Il estimait que c'était son meilleur atout, ayant lu suffisamment de faits divers pour savoir que lorsque, dans un ménage, la femme est assassinée, le mari est automatiquement soupçonné, même lorsque tout semble accuser une autre personne.

En l'occurrence, tout tendrait à accuser une autre personne que lui. Et il comptait sur sa réputation de brave petit bonhomme pour que la police n'envisage sa culpabilité que pour la forme. Il imaginait clients et voisins se récriant à l'unisson : « Henry Jones ? Mais, voyons, il ne tuerait même pas un moustique qui serait en train de le piquer ! »

Et, qui mieux était, la police ne trouverait personne pour mettre en

doute sa bonté d'âme, car elle était réelle. À l'exception des êtres humains, il n'était pas une créature du Bon Dieu à qui Henry eût été capable de faire du mal. Jusqu'à présent, il n'avait jamais été amené à exprimer la piètre opinion qu'il avait de ses semblables. Et il n'aurait jamais eu l'idée de supprimer Hazel s'il était arrivé à trouver une autre solution ; mais il avait vainement fait le tour de toutes les possibilités. Il était persuadé que s'il avait parlé divorce à Hazel, ce serait elle qui l'aurait tué. S'enfuir, en changeant d'identité pour commencer ailleurs une nouvelle existence, sous-entendait la perte de sa boutique bien-aimée. Et continuer d'endurer encore la domination de Hazel après vingt ans de soumission était définitivement exclu. Il en avait ras le bol !

Ce serait donc pour ce soir, il le fallait absolument.

L'épicerie Jones restait ouverte jusqu'à vingt et une heures les jours ouvrables, afin de bénéficier de la clientèle d'après la fermeture du supermarché. Et lorsque neuf heures du soir sonnaient, les choses se passaient toujours de la même façon. Henry raccompagnait le dernier client jusqu'à la porte, qu'il verrouillait aussitôt, car Hazel vivait dans la crainte d'un hold-up. Après quoi, tandis que sa femme faisait la caisse et - quand on était samedi, comme ce jour-là - mettait ensuite toutes les recettes de la semaine dans un sac destiné aux dépôts faits de nuit à la banque, Henry couvrait fruits et légumes puis, si le temps n'était pas à la pluie, sortait la poubelle pour aller la vider dans l'incinérateur, de façon que, le lendemain matin, il n'eût plus qu'à craquer une allumette pour enflammer le tout.

Ce soir-là, Henry s'écarta délibérément de la routine habituelle. Lorsque la dernière cliente s'en fut - c'était Mme Hoffman, qui habitait un peu plus loin dans la rue - il feignit d'être occupé à remettre de l'ordre sur une étagère jusqu'à ce qu'elle fût hors de vue. C'était important pour la réalisation de son plan, car il ne fallait pas que Mme Hoffman pût témoigner qu'il avait verrouillé la porte derrière elle.

- Pourquoi ne fermes-tu pas la porte, imbécile ? lui cria Hazel. Tu veux qu'un bandit entre pendant que nous sommes seuls, et emporte tout notre argent ?

- Excuse-moi, bredouilla Henry qui se hâta d'aller fermer la porte à clef et escamota le trousseau dans sa poche.

Un moment plus tard, il fit une nouvelle entorse aux habitudes en sortant la poubelle avant d'avoir couvert les cageots de fruits et légumes.

- Tu es dans la lune ? hurla Hazel après lui. Tu n'as pas couvert les cageots !

Henry n'en avait pas le temps. Cela lui demandait d'ordinaire dix bonnes minutes et il voulait agir le plus vite possible après le départ de Mme Hoffman.

Aussi lança-t-il à sa femme d'un ton d'excuse :

- Je le fais en revenant, Hazel ! Peu importe par quoi je commence du moment que tout est fait, pas vrai ?

- À condition de ne rien oublier ! grommela Hazel avec humeur.

Lorsqu'il sortit par la porte du fond, Henry posa aussitôt la poubelle et leva le couvercle d'un des nombreux cartons qui s'entassaient là contre le mur. Il y plongea la main et en sortit le revolver nickelé qu'il avait acheté chez un prêteur sur gages six mois auparavant. Il le glissa dans la ceinture de son pantalon, sous son tablier. Fouillant à nouveau dans le carton, il en extirpa alors un petit pied-de-biche. Reprenant la poubelle, il se hâta d'aller la vider dans l'incinérateur, tout proche de la clôture, puis poussa la porte qui s'encastrait dans cette dernière et gagna la ruelle de derrière. Celle-ci n'était éclairée que par le reflet de l'unique ampoule située au-dessus de la porte arrière du magasin. C'est dire qu'on n'y voyait guère, mais la clarté était néanmoins suffisante pour permettre à Henry de repérer le grand disque de fonte encastré au milieu de la ruelle.

S'agenouillant, il se servit du pied-de-biche pour soulever la plaque d'égout et la déplacer de façon à ménager une ouverture large d'une quinzaine de centimètres. Lorsque ce fut fait, il laissa le pied-de-biche tomber dans le trou et écouta avec satisfaction le « floc » que cela fit tout au fond.

Priant le ciel qu'aucune voiture ne s'engageât dans la ruelle au cours des quelques minutes qui allaient suivre et ne vînt démolir tous ses plans en coinçant une de ses roues dans l'ouverture, Henry retourna dans sa cour, reprit la poubelle et regagna vivement la maison. Comme il posait la poubelle à sa place habituelle, Hazel lui dit :

- T'en as mis du temps ! Je me demande vraiment ce que tu as !

Elle avait fini de mettre l'argent dans le sac de dépôt qui se trouvait à côté de la caisse enregistreuse. Jetant à travers la vitrine un coup d'œil dans la rue, Jones constata que celle-ci était déserte.

- Y a-t-il eu des clients qui ont voulu entrer pendant que j'étais dehors

? demanda-t-il et il retint son souffle dans l'attente de la réponse. Si un client attardé avait essayé d'entrer, celui-ci pourrait témoigner ultérieurement avoir vu Hazel vivante après la fermeture du magasin.

- T'es fou ? Tout le monde sait que nous fermons à neuf heures.

Henry marcha jusqu'à la porte, sortit les clefs de sa poche, ouvrit, et escamota de nouveau le trousseau dans sa poche.

- Mais, ma parole, tu deviens complètement gâteux ! s'emporta Hazel. Tu crois qu'on est le matin et que c'est l'heure d'ouvrir ?

Sans rien répondre, Henry revint vers elle jusqu'à ce qu'ils ne fussent plus séparés que par le comptoir. Alors, il sortit le revolver de sous son tablier. Les yeux de Hazel exprimèrent une stupeur incrédule quand elle le vit pointer l'arme vers elle.

Henry lui tira trois balles dans la poitrine.

Le corps de sa femme avait à peine touché le sol, que Henry était déjà passé derrière le comptoir. Fourrant le revolver dans la poche que les tailleurs ménagent à cet effet dans les pantalons, il ouvrit le tiroir placé sous la caisse enregistreuse, et y prit un autre revolver, en acier bleuté et de calibre 38. S'agenouillant alors, il saisit le poignet droit de la morte, plaça l'arme dans la main et replia les doigts autour de la crosse. Puis, reprenant le revolver, il étreignit lui-même la crosse avant de se mettre debout. Le tout ne lui avait pas demandé plus de trente secondes.

Regardant de nouveau à travers la vitrine, il vit que la rue était toujours déserte. Mais il était conscient que cela n'allait pas durer plus d'une demi-minute car, dans un quartier aussi paisible, le bruit des détonations allait faire accourir des voisins de tous côtés.

Saisissant de la main gauche le sac contenant l'argent, Henry s'élança vers la porte de derrière, traversa la cour en deux enjambées, atteignit la bouche d'égout, où il fit disparaître d'abord le sac, puis le revolver nickelé, avant de pousser le couvercle de fonte avec son pied pour le remettre en place.

Se redressant, Henry tira avec l'autre revolver - celui qu'il avait pris dans le tiroir de la caisse - deux balles espacées en direction de la rue que rejoignait la venelle. Puis il fit demi-tour et regagna lentement la maison.

Quand il arriva dans la boutique, le vieux Tom Bower, qui habitait dans l'immeuble voisin, était penché par-dessus le comptoir, regardant

Hazel avec des yeux horrifiés. Mme Caskin qui, elle, habitait en face de l'épicerie, entra au même instant, tandis que, dehors, d'autres voisins surgissaient de tous les côtés.

D'une voix délibérément éteinte, Henry dit :

- Je pense que j'ai dû le blesser, mais il s'est enfui.

Bower déglutit en regardant le revolver que Jones tenait à la main.

Se rendant compte que le vieil homme n'avait pas compris ses paroles, Henry s'expliqua. Comme plusieurs autres voisins avaient maintenant rejoint Mme Caskin, il eut aussitôt tout un auditoire attentif :

- Nous avons été victimes d'un hold-up, monsieur Bowers. J'avais oublié de fermer la porte du magasin à clef, et il est entré pendant que j'étais dans la cour, occupé à vider la poubelle. Lorsque je suis revenu, il braquait un revolver sur Hazel. À mon arrivée, il a tourné la tête et Hazel en a profité pour ouvrir le tiroir qui est sous la caisse enregistreuse et où nous gardons toujours un revolver. Celui-ci, précisa-t-il en montrant l'arme qu'il tenait à la main. Quand il a vu ce qu'elle faisait, il lui a tiré dessus. Puis il a saisi le sac de la banque où elle avait mis tout l'argent et s'est enfui par le fond. Hazel avait lâché son arme et je l'ai vivement ramassée pour donner la chasse au type. Je lui ai tiré dessus deux fois tandis qu'il courait dans la ruelle de derrière, et je crois que la seconde balle a dû le toucher, car je l'ai vu chanceler. Mais il a continué de courir et il a disparu au coin de la ruelle, en direction de Grand Avenue.

Quand Jones eut fini de parler, il y avait une douzaine de personnes dans la boutique et les derniers arrivés demandaient aux autres ce qui s'était passé, ce qui provoquait un léger brouhaha d'explications données à mi-voix.

Mme Caskin passa derrière le comptoir et s'agenouilla près de Hazel. En se relevant, elle dit d'une voix horrifiée :

- Je crois qu'elle est morte...

Posant son revolver sur le comptoir, Henry se pencha à son tour vers Hazel. Puis ses épaules s'affaissèrent et il cacha son visage entre ses mains.

Il y eut un moment de silence, avant que quelqu'un suggère gauchement :

- On ferait peut-être mieux d'appeler un médecin. Et la police.

Un des voisins s'en fut chercher le vieux Dr Mauser, qui habitait à quelques immeubles de là. Le médecin arriva en même temps qu'une voiture-radio de la police, conduite par un agent en uniforme. Il n'y avait plus rien que le Dr Mauser pût faire pour Hazel, sinon constater son décès ; il se tourna donc vers le veuf éploré qui réussissait à donner l'image très convaincante d'un homme sous le coup d'une violente émotion, choc qui n'était d'ailleurs qu'en partie simulé. Le médecin lui fit prendre un tranquillisant.

Entre-temps, le policier en uniforme avait réussi à ordonner un peu les témoignages spontanés dont l'assaillaient simultanément une douzaine de voisins. Il demanda à Henry de lui décrire l'agresseur, ce qui fut facile car cela faisait plusieurs mois qu'Henry avait ce signalement en tête.

- Il était grand, dit-il d'une voix sourde, comme brisée par le chagrin. Dans les un mètre quatre-vingts, je pense, et il ne devait pas peser loin de cent kilos. Trente-cinq ans, environ. Il portait un feutre marron, un veston dans les bruns, un peu plus clair que le pantalon. Le teint hâlé, un grand nez busqué, des cheveux foncés pour autant que j'aie pu en juger... Il avait quelque chose de bizarre à l'œil gauche... Oui, la paupière était plus tombante que l'autre. Il avait aussi une verrue à la joue droite, une verrue avec des poils, ainsi qu'une cicatrice qui allait de l'oreille gauche au coin des lèvres, ce qui donnait l'impression qu'il avait la bouche de travers.

Le policier parut impressionné par ce signalement détaillé. Il retourna aussitôt à sa voiture, pour le diffuser par radio et demander qu'on procède à des quadrillages.

Quand il revint, il se contenta de noter les noms des personnes présentes, y compris celui de la morte. Il ne demanda rien d'autre à Henry, semblant penser que, dans l'état de nerfs où se trouvait celui-ci, mieux valait laisser aux hommes expérimentés de la Brigade criminelle le soin d'interroger ce témoin de première importance.

Vers dix heures moins le quart arriva le sergent Harry Newton de la Brigade criminelle. C'était un homme d'âge moyen, un costaud au visage carré avec un regard faussement ensommeillé. Il était flanqué d'un homme en civil, mince et dégingandé, porteur d'une trousse de laboratoire et d'un appareil photographique équipé d'un flash. Le sergent Newton l'appelait Mac et Henry eut l'impression qu'il s'agissait d'un employé du laboratoire de la police.

Entre-temps était arrivée une ambulance de l'Hôpital municipal, qui attendait l'ordre d'emporter le cadavre à la morgue.

Le sergent Newton commença par écouter le rapport que lui fit le policier en uniforme. Après avoir jeté un vague coup d'œil à Henry, maintenant assis sur une chaise que quelqu'un avait été charitablement quérir dans l'arrière-boutique, il se tourna vers le Dr Mauser.

- Que pouvez-vous m'apprendre, Docteur ?

- Elle n'a presque pas saigné ; donc la mort a dû être instantanée. Et celle-ci a pu être causée par n'importe laquelle des trois balles, car toutes ont atteint le cœur.

Promenant alors son regard autour de lui, le sergent s'enquit :

- Y-a-t-il quelqu'un parmi vous sachant encore quelque chose dont le policier ici présent n'ait pas été informé ?

Comme personne n'ouvrait la bouche, il demanda :

- Lequel d'entre vous est arrivé le premier sur les lieux ?

- Moi, lui dit le vieux Tom Bower.

- Parfait. Je vous écoute.

Bower expliqua qu'il habitait un appartement au rez-de-chaussée de l'immeuble voisin et se trouvait dans la pièce de devant, dont les fenêtres étaient ouvertes à cause de la chaleur. Il dit que, en entendant les détonations, il avait aussitôt compris qu'il s'agissait de coups de feu et non de bruits dus à des pots d'échappement.

- Pourquoi donc ? questionna Newton.

- Eh bien, parce qu'ils donnaient l'impression de ne pas venir directement de l'extérieur... Je ne sais comment vous l'expliquer, mais j'ai eu tout de suite la conviction que ça se passait ici et, pensant à un hold-up, je suis sorti en courant.

Tout en se taquinant machinalement le lobe d'une oreille, le sergent demanda :

- Pourquoi avez-vous pensé à un hold-up ?

- Mme Jones vivait dans la crainte d'être attaquée le soir, au moment de la fermeture. Il m'est arrivé souvent d'être le dernier client de la journée, et je n'avais pas encore atteint la porte qu'elle criait déjà à son mari de fermer à clef derrière moi. S'il ne le faisait pas assez vite, elle lui demandait s'il tenait vraiment à ce qu'un gangster entre

pendant qu'ils étaient seuls et leur vole l'argent. Je savais qu'elle gardait ce revolver dans le tiroir au-dessous de la caisse enregistreuse et ma première idée a été qu'elle venait de tirer sur un agresseur. Il ne m'est même pas venu à l'esprit que ça pouvait être le contraire. Sans quoi, j'aurais été moins pressé d'arriver sur les lieux !

Le sergent émit un vague grognement.

- Quand j'ai atteint la porte de la boutique, continua Bower, j'ai constaté qu'elle n'était pas fermée et, ne voyant personne à l'intérieur, je suis entré. C'est lorsque je me suis approché du comptoir que j'ai vu Mme Jones gisant par terre de l'autre côté. Alors j'ai entendu deux autres détonations en provenance de derrière la maison et, une minute plus tard, Henry est arrivé par le fond, un revolver à la main. Il m'a dit aussitôt ce qui s'était passé.

Le sergent parcourut du regard le cercle de visages, mais personne n'avait rien à ajouter. Lorsqu'il demanda à quel moment on avait entendu les détonations, tout le monde fut d'accord pour dire que les trois premières avaient retenti vers neuf heures cinq et les deux autres, dans la ruelle, environ une minute plus tard.

- C'est noté, les noms et adresses de toutes ces personnes ? demanda le sergent au policier en uniforme.

- Oui, oui, sergent.

- Alors, veuillez vous en aller tous, je vous prie, afin que nous ayons de la place pour faire notre travail. Vous pouvez également disposer, Docteur.

Les gens présents quittèrent à regret la boutique, le Dr Mauser fut le seul à retourner chez lui, car les autres demeurèrent sur le trottoir pour observer ce que faisaient les enquêteurs.

À l'instigation du Sergent Newton, le nommé Mac prit des photos du corps sous différents angles. Puis Newton lui demanda de rechercher les empreintes sur l'arme.

Pendant tout ce temps, Henry était demeuré assis sur sa chaise, sans paraître prêter attention à ce qui se passait autour de lui, mais là, il sortit de sa prostration.

- Pourquoi voulez-vous relever les empreintes sur ce revolver ? demanda-t-il. Ce n'est pas celui qu'avait le type, c'est le nôtre, celui que Hazel gardait dans le tiroir.

- On ne doit rien négliger, répondit laconiquement le sergent.

Après avoir soigneusement recouvert l'arme d'une poudre argentée, l'homme du laboratoire se servit d'un rouleau de scotch, large de deux centimètres, pour lever les empreintes qui apparurent. Puis, il fixa ces morceaux de scotch sur des cartes blanches.

- Prenez ses empreintes, dit Newton en indiquant Henry. Et aussi celles de la morte.

Ouvrant sur le comptoir un tampon encreur, l'homme du labo fit signe à Henry d'approcher. Quelque peu déconcerté, Henry obéit néanmoins sans élever aucune objection. Docilement, il laissa l'autre lui rouler les doigts un à un sur le tampon, puis ensuite sur une carte blanche. Quand ce fut terminé, Newton demanda :

- Y a-t-il ici un endroit pour se laver les mains ?

- Au premier étage, répondit Henry. Notre appartement est juste au-dessus de la boutique.

Le sergent lui dit alors de monter se laver les mains, tandis que Mac prenait les empreintes de Hazel. Lorsqu'il redescendit, il vit l'homme du labo occupé à comparer les deux séries d'empreintes avec celles relevées sur l'arme.

- Ça concorde, dit-il à Newton. Il y a une série de ses empreintes à lui qui se superposent très nettement à celles laissées par elle. Ces dernières sont un peu brouillées, mais il y en a deux fragments suffisamment distincts pour permettre leur identification.

Henry se félicita d'avoir pris la précaution de refermer les doigts de Hazel autour de la crosse. Bien que n'étant pas sûr que l'on rechercherait des empreintes sur l'arme, il avait lu trop de romans policiers pour courir le risque qu'on n'y trouvât pas celles de sa femme.

- Emportez ce revolver à la balistique, Mac, dit Newton, avant d'ajouter à l'adresse de l'agent en uniforme : Prévenez les gars de l'ambulance qu'ils peuvent venir chercher le corps.

Et tandis que l'autre sortait parler aux ambulanciers, Newton s'occupa enfin d'Henry.

Durant la vingtaine de minutes qui suivit, Jones répéta son histoire, répondit aux questions, décrivit de nouveau l'agresseur et, finalement, sortit avec le sergent pour lui montrer l'endroit exact où il se trouvait

lorsqu'il avait tiré sur le fuyard, et celui où il l'avait vu chanceler, comme si une balle venait de le toucher.

Lorsqu'ils revinrent dans la boutique, Henry constata que le corps de Hazel avait été enlevé et que l'ambulance ne stationnait plus devant la boutique. Mais les curieux, en revanche, étaient toujours là.

- Combien vous a-t-il volé ? demanda alors le sergent.

- Le double de la feuille de dépôt doit être dans la caisse, répondit Henry. Cela faisait pas mal d'argent, car il s'agissait des recettes de toute la semaine. Nous effectuons un dépôt de nuit chaque samedi soir, vous comprenez, afin de ne pas garder l'argent ici pendant le week-end. Pensez-vous qu'il ait surveillé la maison depuis un certain temps, et su ainsi que c'était le samedi soir que nous avions le plus d'argent ?

- C'est probable, opina Newton.

Henry passa derrière le comptoir en évitant soigneusement de marcher à l'endroit où Hazel était tombée et, ouvrant le tiroir de la caisse, il prit le double de la fiche de dépôt que sa femme avait rangée là. Il fit la grimace en voyant le total. C'était une grosse somme qu'il avait jetée dans l'égout, mais il n'avait osé la cacher quelque part, ayant décidé par avance de réduire le plus possible les risques d'être suspecté. C'est pour cela qu'il avait choisi d'agir un samedi soir, en dépit de la perte d'argent qui en résulterait. En effet, il lui avait paru logique qu'un professionnel du hold-up préférât faire son coup le jour où il ramasserait le plus d'argent.

- Mille quatre cent vingt-huit dollars et dix-sept cents, énonça-t-il à mi-voix. Voyons un peu... Il y en a pour près de quatre cents en chèques, sur lesquels je suppose que je pourrai obtenir des clients qu'ils fassent opposition. Mais il y avait quand même plus de mille dollars en espèces.

- Décrivez-moi le sac.

- C'était un des sacs réglementaires pour les dépôts de nuit, avec *Security National* marqué sur le côté. Les clefs du sac et du coffre des dépôts doivent être dans la poche de Hazel. Je la conduisais toujours à la banque en voiture et j'attendais au volant pendant qu'elle effectuait le dépôt.

Le sergent Newton demeura un moment silencieux, passant apparemment en revue dans sa tête les témoignages recueillis, pour

s'assurer qu'il n'y avait aucune question lui restant à poser. Puis il regarda autour de lui :

- Où est la poubelle que vous teniez quand vous êtes revenu de la vider ?

Henry pointa le doigt pour montrer l'endroit où il l'avait abandonnée, près du rayon de la charcuterie.

Les yeux ensommeillés du sergent se fermèrent à demi.

- Comment se fait-il qu'elle soit là-bas, vers le milieu de la boutique, presque aussi loin de la caisse enregistreuse que de la porte de derrière ? Quand il vous a ordonné de rejoindre votre femme de l'autre côté du comptoir, avez-vous d'abord été poser la poubelle là-bas ?

L'estomac d'Henry se contracta. Réfléchissant désespérément, il dit :

- Je... Je crois que j'ai dû faire ça machinalement. Cela fait tant d'années que je la porte là-bas quand je rentre de la cour, que j'ai dû réagir automatiquement et la mettre à l'endroit habituel quand il m'a dit de la poser. Et sans doute parce qu'il se détournait un peu pour me suivre du regard, c'est à ce moment-là que Hazel a pris le revolver dans le tiroir.

L'explication parut satisfaire le sergent, car il n'insista pas davantage. Se tournant vers l'agent en uniforme, il lui dit :

- Allez demander par radio si les quadrillages ont donné un résultat. Dans la négative, qu'on m'envoie ici une demi-douzaine d'agents. Je veux qu'on me retrouve les deux balles que M. Jones a tirées dans la ruelle de derrière.

Puis ramenant son attention vers Henry :

- Je pense que c'est tout ce que nous pouvons faire ici ce soir, monsieur Jones. Dès que mes hommes seront arrivés et au travail, vous pourrez fermer pour que nous allions au commissariat central.

- Au commissariat central ? répéta Henry qui sentait de nouveau son estomac se nouer. Pour quoi faire ?

- Je voudrais vous montrer quelques photos.

Le soulagement envahit Henry qui, l'espace d'un moment atroce, avait cru qu'on l'arrêtait.

Il était minuit passé lorsque Henry revint du commissariat central. Entre-temps, il avait regardé des centaines de photos anthropométriques d'hommes ayant eu des antécédents judiciaires pour vol à main armée. Bien entendu, il n'en avait reconnu aucun mais, pour faire bien, il avait hésité un moment en regardant deux ou trois d'entre eux, avant de secouer la tête d'un air assuré.

Le sergent Newton le raccompagna en voiture et lui dit qu'il le contacterait dès qu'ils auraient du nouveau.

Le dimanche, Henry téléphona à une entreprise de pompes funèbres pour l'enterrement de Hazel. Lorsqu'il eut expliqué dans quelles circonstances sa femme était morte et que le corps se trouvait actuellement à la morgue, son interlocuteur lui déclara qu'aucune date ne pouvait être arrêtée tant que la morgue n'aurait pas rendu le corps. Il ajouta toutefois qu'Henry n'avait aucun souci à se faire, car c'est lui-même qui se mettrait en rapport avec la morgue et le tiendrait au courant.

Dans le courant de la nuit, il se mit à pleuvoir. Lorsque Henry se leva, le lundi matin, la pluie tombait avec une telle violence que c'est à peine s'il pouvait distinguer les maisons de l'autre côté de la rue. Débordant, l'eau des caniveaux formait un véritable ruisseau qui finissait en un petit lac au carrefour, les bouches d'égout n'arrivant pas à l'absorber en totalité.

Henry achevait tout juste de prendre son petit déjeuner lorsque survint le sergent Newton. Bien qu'il fût en imperméable et chaussé de bottes en caoutchouc cela n'avait pas suffi à le protéger sous un tel déluge, et les jambes de son pantalon étaient trempées.

- Voulez-vous faire sécher votre pantalon devant la cuisinière ? proposa Henry avec sollicitude. Je vous prêterai une robe de chambre...

L'homme de la Brigade criminelle secoua la tête :

- Il sera de nouveau trempé dès que j'aurai fait trois pas dehors. Il y en a pour toute la journée.

Gagnant la pièce de devant, il s'assit avec précaution sur le canapé, de façon que les jambes de son pantalon ne touchent pas le siège.

Tout d'abord, Henry eut le sentiment que le policier était simplement passé le mettre au courant des progrès de l'enquête. Il lui dit notamment que les trois balles extraites du corps de Hazel étaient en

bon état et permettraient sûrement d'identifier l'arme du crime si jamais on la retrouvait. Il ajouta d'un air détaché qu'elles n'avaient pas été tirées par le revolver dont Henry s'était servi lequel n'était d'ailleurs pas du même calibre : 38 au lieu de 32.

- Dans un des poteaux électriques de la ruelle, nous avons retrouvé une des balles que vous avez tirées, continua-t-il. Pas trace de l'autre, ce qui donne à penser que vous avez peut-être réussi à blesser le fuyard. Nous avons diffusé son signalement à tous les médecins de la région, pour le cas où il chercherait à faire soigner sa blessure. J'ai passé la journée d'hier à causer avec nombre de vos voisins.

- Ah ? fit Henry, quelque peu déconcerté par ce brusque changement de sujet.

- Mmmm... De l'avis général, votre femme était une mégère, qui vous harcelait sans cesse. Et l'on ne pense pas que vous la pleurerez longtemps.

Henry rougit, mais s'abstint de tout commentaire.

- En revanche, tout le monde dit que vous êtes la crème des hommes, incapable de faire du mal à une mouche... et encore moins à un être humain.

Henry eut l'impression de recevoir un coup au creux de l'estomac et balbutia d'une voix faible « Vous voulez dire... vous voulez dire » sans pouvoir achever.

- Je veux dire que nous n'avons pas avalé votre histoire les yeux fermés, conclut Newton à sa place. Remarquez bien qu'il s'agit là d'une pure question de routine. Dans un ménage, lorsque la femme est assassinée, nous commençons toujours par suspecter le mari.

- Mais dans un cas comme celui-ci ! protesta Henry.

- Ce ne serait pas la première fois qu'un homme simulerait un cambriolage pour dissimuler un homicide. C'est ainsi que l'on appelle l'assassinat de l'épouse pour le mari, au cas où vous ignoreriez ce mot. Nous n'avons aucune preuve concrète tendant à vous incriminer, mais il y a deux ou trois petites choses qui nous chiffonnent.

- Lesquelles ? parvint à articuler Henry.

- Tout d'abord, le signalement que vous avez donné de l'agresseur. Il est si précis, que vous devez avoir une mémoire véritablement photographique. Je ne dis pas que vous l'ayez inventé, mais

simplement que vous auriez pu le faire. C'est le genre de description que ferait un criminel amateur, en pensant que plus elle sera précise, plus elle paraîtra convaincante. Il y a aussi le détail de la poubelle. Les choses se sont peut-être passées comme vous nous l'avez dit, mais on a peine à imaginer un bandit vous laissant traverser ainsi la moitié de la boutique. Beaucoup plus vraisemblablement, il vous aurait ordonné de tout lâcher à l'endroit où vous étiez, et de passer derrière le comptoir avec votre femme.

- C'est pourtant comme ça que les choses se sont passées, maintenant Henry, la sueur au front.

- Nous ne sommes pas en mesure de prouver le contraire, monsieur Jones. Mais ce que j'ai le plus de mal à avaler, c'est que vous ayez donné la chasse au type et que vous lui ayez tiré dessus. Ça ne colle pas avec l'idée qu'on se fait de vous.

- Il... il venait de tuer ma femme, dit Henry d'une voix éteinte. Alors je... je crois que j'ai vu rouge...

- Peut-être, concéda le sergent. Quand on les pousse à bout, beaucoup de gens sont capables des choses les plus inattendues. Quoi qu'il en soit, je dois vous poser une question de pure routine : avez-vous tué votre femme et simulé le cambriolage ? _

- Bien sûr que non ! répondit Henry en feignant l'indignation.

- Dans le cas contraire, il est probable que vous vous en tirerez, dit Newton.

Henry le considéra avec stupeur, comme fasciné, tandis que le policier le regardait fixement, d'un air pensif.

- Pourquoi me dites-vous ça ? parvint enfin à demander Henry.

- Que pouvons-nous prouver ? Votre histoire se tient. Et si elle a été montée de toutes pièces, vous avez fait du bon travail, allant même jusqu'à penser au détail de faire trouver les empreintes de votre femme sous les vôtres sur la crosse de ce revolver. J'imagine que, dans ce cas, vous avez été assez malin pour vous débarrasser de l'autre arme et du sac avec l'argent, de façon que nous ne les retrouvions jamais. Inutile de dire que nous avons effectué des recherches allant même jusqu'à inventorier le contenu de toutes les poubelles et tas de détritus de la ruelle. Si vous avez tué votre femme, nous n'arriverons jamais à le prouver, à moins que vous ne passiez aux aveux.

Henry continuant à le regarder d'un air hébété, Newton poursuivit :

- Comme je vous l'ai dit, ce ne sont là que des soupçons de pure routine. Cela ne signifie pas que je croie que vous avez tué votre femme, mais simplement que vous auriez pu le faire. Je vous le répète, en pareille occurrence, nous commençons toujours par suspecter le mari.

Sur ce, le sergent se remit debout et, après avoir gratifié son interlocuteur d'un au revoir laconique, il alla récupérer dans le vestibule son imperméable trempé. Après son départ, il fallut une bonne demi- heure à Henry pour cesser de trembler.

Il dormit mal au cours des deux nuits qui suivirent. En partie parce que la pluie continua de tomber à torrents, faisant sur le toit un bruit qui le dérangeait, mais surtout parce qu'il se voyait sans cesse traîné au commissariat central et interrogé pendant des heures, avec l'aveuglante clarté d'une forte lampe braquée sur son visage. Il se demanda si la police locale avait aussi recours aux matraques en caoutchouc pour faire parler les suspects.

Mais, comme Newton ne lui donnait plus signe de vie, son inquiétude s'apaisa graduellement. Il ne s'agissait probablement, en effet, que d'une suspicion de pure routine et c'étaient les façons de ce policier qui l'avaient désemparé.

Si, entre-temps, Jones n'ouvrit pas la boutique, ce fut pour plusieurs raisons. Tout d'abord, parce que le voisinage s'attendait vraisemblablement à ce qu'il observe une période de deuil. Ensuite, parce que les formalités de l'enterrement et l'enterrement lui-même prirent pas mal de temps. Et enfin parce que, de toute façon, il n'aurait guère fait d'affaires à cause de la pluie torrentielle qui incitait les gens à ne sortir de chez eux qu'en cas de nécessité absolue.

Henry eut la chance que son sous-sol se révélât bien étanche. Il ne s'y produisit que de petites infiltrations d'eau alors que, à en croire les journaux, nombreux étaient ceux qui se trouvaient inondés. Les rues étaient devenues de véritables rivières, dont les eaux s'élevaient jusqu'à mi-roues des voitures qui s'y risquaient. Le maire décréta l'état d'urgence, et dans toute la ville le commerce fut au point mort en attendant la fin du déluge.

La pluie cessa brusquement le mercredi matin, et aussitôt le soleil rayonna avec autant d'éclat que de chaleur. Vers midi, les égouts eurent drainé toute l'eau qui coulait par les rues et les chaussées comme les trottoirs se mirent à fumer sous le soleil.

L'enterrement de Hazel avait été fixé au mercredi après-midi, à

condition que le temps le permît. Il eut donc lieu comme prévu et Henry se composa un visage de circonstance.

Le jeudi matin, le soleil avait complètement séché les rues et il ne resta plus de ce déluge de cinquante-cinq heures que quelques pelouses détrempées, dont l'eau s'évaporait d'ailleurs rapidement. Ayant engagé le jeune Thad Bower, le petit-fils de Tom Bower, comme aide et livreur, Henry rouvrit son magasin.

Il n'avait plus entendu parler de la police.

Le vendredi matin, lorsque Jones sortit pour mettre le feu aux ordures qu'il avait déversées la veille au soir dans l'incinérateur, il vit, stationné dans la ruelle un camion portant l'inscription *Service de la Voirie et des Égouts*. Un grand type maigre, portant des cuissardes et un casque muni d'une lampe de mineur, soulevait le couvercle de la bouche d'égout à l'aide d'un levier. Un quinquagénaire fortement charpenté et vêtu d'un costume marron tout froissé, l'observait avec attention. Reconnaisant en ce dernier le sergent Harry Newton, Jones sentit s'accélérer les battements de son cœur. Il en oublia l'incinérateur et, ouvrant la porte de la clôture, sortit dans la ruelle.

L'homme de la Brigade criminelle tourna vers lui un regard endormi et lui dit bonjour d'une voix rauque.

- Que... qu'est-ce qui se passe ? demanda Henry.

Le sergent Newton se moucha bruyamment, en expliquant :

- Ça fait une semaine que je tiens ce rhume. J'aurai mieux fait de me sécher chez vous, comme vous me l'aviez proposé... On procède à une petite vérification de routine.

- À quel sujet ?

Le sergent se moucha de nouveau avant de répondre :

- Un nommé Lischer est venu nous trouver hier, pour nous raconter que, passant ici en voiture le soir où votre femme a été tuée, ses phares lui avaient fait voir juste à temps que ce trou d'homme était en partie découvert, si bien qu'une de ses roues aurait pu s'y enfoncer. Il a manœuvré afin d'éviter cela et continué jusque chez lui, à quelque deux cents mètres d'ici. En rentrant sa voiture dans le garage, il s'est brusquement rendu compte qu'il aurait mieux fait de s'arrêter pour remettre le couvercle en place, afin que quelqu'un d'autre ne risque pas d'esquinter sa voiture. Il est donc revenu aussitôt ici, ce qui, d'après lui, n'a pas dû demander plus de dix minutes. Mais, entre-

temps, quelqu'un avait remis le couvercle en place. Lischer nous a dit qu'il devait être alors neuf heures un quart. Il n'a entendu aucune détonation ni à l'aller ni au retour, si bien que la fusillade a dû se produire entre-temps. De retour chez lui, il n'a plus pensé à cet incident jusqu'à ce qu'il lise dans son journal le récit du hold-up sanglant.

Henry ne dit rien. Il regardait l'homme aux cuissardes qui, à présent, avait ôté la plaque de fonte et disposait autour du trou une barrière métallique. Lorsque celle-ci fut en place, l'homme prit un râteau à l'arrière du camion et descendit dans la bouche d'égout.

- Quand Lischer a lu dans le journal le récit du drame, reprit Newton, il s'est souvenu de cette plaque déplacée et s'est demandé s'il pouvait y avoir un lien entre les deux faits. N'étant pas certain que votre boutique fût située à proximité de la bouche d'égout, il a décidé de retourner voir sur place avant de parler de quoi que ce soit. Mais la pluie l'a obligé à rester chez lui pendant la première partie de la semaine. Comme des tas de gens, il n'a même pas pu se rendre à son travail et, mercredi, il n'a pas eu le temps d'opérer la vérification qu'il avait en tête. C'est seulement hier, en rentrant chez lui, qu'il est passé devant votre magasin, puis dans la ruelle. Quand il a vu que la bouche d'égout se trouvait juste derrière votre maison, il est venu tout nous raconter.

Henry déglutit à deux reprises avant de demander :

- À votre avis, sergent, qu'est-ce que ça peut signifier ?

Newton haussa les épaules :

- Avec toute la flotte qui s'est déversée dans les égouts depuis le soir du drame, n'importe quoi qu'on a pu jeter là doit avoir été emporté au loin. D'ici à la rivière, l'égout longe vingt pâtés d'immeubles, mais il comporte aussi dix bouches comme celle-ci. Dans chacune d'elle, un employé du service des Égouts est en train de se livrer à un ratissage et s'il y a quelque chose d'intéressant à trouver, nous le trouverons.

À deux doigts de défaillir, Henry dit :

- Il faut que je retourne à la boutique. J'ai un employé qui est tout nouveau et je ne veux pas le laisser seul.

Il regagna sa cour, oubliant au passage de frotter une allumette pour l'incinérateur. Quand il se retrouva dans l'arrière-boutique, il s'affala sur une chaise et promena autour de lui un regard désespéré.

Dix minutes plus tard, le jeune Thad Bower vint lui demander le prix des pommes de terre. Alors, Henry le suivit dans le magasin et se mit à servir les clients.

Durant le reste de la matinée, Jones agit comme un automate, le sourire aux lèvres, mais l'estomac serré. Chaque fois qu'il avait un moment de répit, il retournait dans l'arrière-boutique pour voir ce qui se passait dans la ruelle. Le camion de la voirie était toujours là.

À midi, Henry dit à son nouvel employé d'aller déjeuner. Un quart d'heure plus tard, le sergent Newton se présenta à la porte de derrière. Henry crut s'évanouir quand il vit que le policier tenait dans une main le petit pied-de-biche, et dans l'autre le revolver nickelé qui était maintenant noirci par endroits.

- Nous l'avons trouvée à quelque cents mètres d'ici, dit le policier en montrant la barre. Quant au revolver, il était nettement plus loin, mais tous deux auraient pu être jetés dans la bouche d'égout située derrière chez vous et être emportés par la montée des eaux.

Henry avala sa salive avec difficulté, tandis que Newton poursuivait :

- Les autres hommes n'ont rien découvert... Du moins, rien qui paraisse susceptible d'avoir un lien avec le vol, juste un tas d'objets hétéroclites allant des piles de lampes de poche jusqu'à des chaînes pour pneus. J'avais espéré qu'on retrouverait le sac contenant l'argent, mais il a dû être emporté jusqu'à la rivière.

- Pourquoi pensez-vous qu'il pouvait être dans l'égout ? s'enquit Henry d'une voix quelque peu croassante.

- Ce qui s'est passé me paraît évident, répondit le sergent. Il y a deux possibilités : la première, c'est que le bandit avait déplacé la plaque d'égout juste avant de passer à l'action, afin de pouvoir ensuite y jeter le sac lorsqu'il en aurait retiré l'argent. S'il avait bien préparé son affaire, il devait avoir remarqué que vous utilisiez un sac pour vos dépôts de nuit, et il lui fallait se débarrasser au plus vite d'une chose aussi compromettante. S'étant servi du revolver, il ne tenait pas non plus à le garder. Il est donc possible que, en s'enfuyant, votre homme ait fendu le sac avec un canif - il ne pouvait faire autrement, puisque le sac était fermé par un cadenas et que les clefs se trouvaient dans la poche de votre femme - pris l'argent, et jeté dans l'égout le sac avec les chèques en même temps que le revolver. Il avait le temps de faire cela et de remettre le couvercle en place avec son pied, pendant que vous constatiez la mort de votre femme et ramassiez le revolver qu'elle avait laissé tomber. C'est peut-être ce qui l'a retardé, au point

que vous avez pu lui tirer dessus. Si nous avions retrouvé le sac fendu, cela eût étayé cette hypothèse.

- Je vois... dit Henry, sans oser demander quelle était l'autre hypothèse.

De toute façon, son interlocuteur la lui exposa :

- Il est possible aussi que ce bandit n'ait jamais existé, que vous ayez vous-même combiné toute l'affaire et jeté dans l'égout l'arme du crime ainsi que le sac. Si nous avions retrouvé ce dernier intact et avec l'argent encore dedans, c'eût été la preuve que vous aviez tout manigancé.

- Et vous penchez pour quelle hypothèse ? parvint à demander Henry d'une voix à peu près normale.

Le sergent eut un haussement d'épaules :

- Seul le sac m'aurait permis de pencher pour l'une ou pour l'autre. Il se peut même que ce revolver ne soit pas l'arme du crime. Si le service de la balistique nous affirme le contraire, nous serons probablement en mesure d'établir comment il a échoué là.

- De quelle façon ? questionna Henry, qui se sentait relativement tranquille à cet égard, vu qu'il avait donné un faux nom au prêteur sur gages chez qui il avait acheté le revolver six mois auparavant.

- Nous communiquerons son numéro au fabricant, lequel nous fera savoir à quel armurier il avait été vendu. L'armurier doit avoir sur son registre le nom de l'acquéreur. Et nous demanderons à l'acquéreur en question de nous dire ce qu'il a fait de ce revolver. En procédant ainsi, nous avons réussi à retrouver les acquéreurs d'une bonne demi-douzaine de revolvers, mais nous n'aurons même pas besoin de nous donner tout ce mal si l'arme a été achetée chez quelque prêteur sur gages de la ville.

- Ah ? Pourquoi donc ?

- Parce que, dans ce cas, il aura été enregistré au commissariat central. En effet, il existe un arrêté municipal obligeant les prêteurs sur gages à signaler tous les achats et ventes d'armes de poing.

Henry sentit s'évaporer sa belle assurance.

- Oui, si le revolver provient de chez un prêteur sur gages, ce sera facile, confirma Newton. Et même s'il a été acheté sous un faux nom.

De par leur métier, les prêteurs sur gages sont entraînés à garder en mémoire les visages de leurs clients, et plus particulièrement les visages de ceux qui leur achètent des armes, parce qu'il leur arrive très souvent d'être interrogés ensuite par la police au sujet de ces armes. Nous lui donnerions alors le signalement du bandit et vous emmènerions chez lui, afin qu'il puisse nous dire lequel des deux lui avait acheté ce revolver.

Incapable d'émettre le moindre commentaire, Henry demeurait comme figé sur place. Le sergent ne parut pas s'en apercevoir et repartit comme il était venu, après avoir promis de tenir Jones au courant si quelque chose de nouveau se produisait.

Lorsque la porte de derrière se referma, Henry se mit à réfléchir désespérément. Par chance, aucun client ne se présenta au cours des minutes qui suivirent, si bien qu'il put concentrer toute son attention sur le problème qui se posait à lui. Et brusquement la solution lui apparut.

La police avait en sa possession le revolver calibre 38 que Hazel gardait dans le tiroir qui se trouvait sous la caisse enregistreuse. Mais dans ce tiroir, il y avait encore une boîte de trente-six cartouches du même calibre. Henry en mit six dans sa poche.

Lorsque, à une heure de l'après-midi, Thad Bower revint, Henry lui annonça qu'il allait déjeuner à son tour et faire ensuite un petit somme. En conséquence de quoi, il demanda au jeune garçon de ne pas le déranger pendant une heure.

- Si tu ne sais pas le prix d'un article, fais ça à vue de nez, mais ne monte pas me réveiller toutes les cinq minutes.

- Bon, d'accord, monsieur. Je me débrouillerai.

Henry monta à l'étage, traversa l'appartement et redescendit par l'escalier de service. Il sortit sa voiture du garage et roula en marche arrière jusqu'au bout de la ruelle.

Vingt minutes plus tard, il gara la voiture devant la boutique d'un prêteur sur gages de Franklin Avenue.

Il s'agissait d'une boutique minuscule, à l'intérieur de laquelle se trouvait le même vieillard au dos voûté qui lui avait vendu le revolver six mois auparavant.

Quand Henry lui demanda « Avez-vous des revolvers calibre 38 ? » le vieux marchand parut aussitôt se souvenir de lui.

- N'êtes-vous pas déjà venu m'acheter une arme ? s'enquit-il.

Cette question dissipa les doutes qu'Henry aurait pu avoir encore quant à la conduite qu'il lui fallait adopter. Cela apaisait aussi sa conscience que l'homme fût si vieux et parût malade. Ce serait un bienfait que de mettre fin à sa triste existence.

- Oui, voici quelques mois, répondit-il.

Le prêteur sur gages ouvrit un tiroir fermé à clef et y prit un spécial-police calibre 38, qu'il présenta à son client en disant :

- Voici une belle occasion. Il a très peu servi et ne présente aucune trace de rouille.

Ouvrant le barillet, Henry examina l'intérieur du canon. Puis, sortant les six cartouches de sa poche, il les mit une à une dans le barillet, en gardant les yeux fixés sur le vieil homme. Du coup, le visage de celui-ci exprima une certaine inquiétude ; il ouvrit la bouche, mais la referma lorsque, ayant remis le barillet en place, Henry braqua l'arme sur lui :

- Passez dans l'arrière-boutique.

- L'argent est dans la cage, dit aussitôt l'autre en montrant la cage en treillis d'acier qui terminait le comptoir.

- Allez dans l'arrière-boutique, réitéra Henry.

Avec un haussement d'épaules, l'homme obéit en traînant les pieds. Henry le suivit et referma la porte de communication.

Lorsque le prêteur sur gages se tourna de son côté d'un air interrogateur, Henry lui appuya le canon du revolver à l'endroit du cœur et tira.

L'arme étant au contact du corps, le bruit de la détonation fut étouffé, retentissant assez pour faire grimacer Henry mais non pour être perçue de la rue à travers deux portes fermées.

Le vieil homme chut à la renverse sans un cri et s'immobilisa sur le dos, la bouche ouverte, son visage exprimant une sorte de stupeur indignée.

Sortant son mouchoir, Henry essuya rapidement le revolver puis, s'agenouillant, il referma les doigts du mort autour de la crosse.

Il n'y avait personne devant la vitrine lorsqu'Henry risqua un regard

prudent par l'entrebâillement de la porte de communication avec la boutique. En refermant cette porte, il eut soin d'en essuyer la poignée avec son mouchoir et fit de même avec le bec-de-cane lorsqu'il sortit du magasin.

Une seule personne dans la rue, un homme qui, regardant la vitrine d'un magasin sur le trottoir opposé, se trouvait lui tourner le dos. Henry remonta dans sa voiture et démarra aussitôt.

Vingt minutes plus tard, sa voiture avait réintégré le garage et, traversant la cour, Henry remonta chez lui par l'escalier de service. La pendule marquait deux heures moins cinq.

En guise de déjeuner, il but du lait froid qui se trouvait dans le réfrigérateur, puis descendit au magasin à deux heures pile.

- Tout s'est bien passé, lui annonça fièrement le jeune Thad. Je commence à être au courant maintenant. Avez-vous pu dormir un peu ?

- Un tout petit peu. Tu ferais bien d'aller chercher des boîtes de petits pois dans la réserve, car il n'en reste plus beaucoup en rayon.

Juste avant neuf heures, l'heure de la fermeture, le sergent Newton téléphona et dit à Henry :

- Le revolver que nous avons repêché dans l'égout est bien l'arme du crime. Nous avons établi qu'il avait été vendu d'occasion par un prêteur sur gages de Franklin Avenue.

- Ah bon ? fit Henry.

- Oui, à un type qui a dit se nommer George Williams et a donné une adresse inexistante. Donc le nom doit être aussi faux que l'adresse. Malheureusement le prêteur sur gages n'a pu donner le signalement de ce client.

- Pourquoi donc ?

- Il s'est suicidé tantôt, coïncidence qui m'aurait rendu soupçonneux si les circonstances ne justifiaient ce suicide.

- Quelles circonstances ?

- Il s'est servi d'une des armes qu'il détenait et comme il les gardait, non chargées, dans un tiroir fermé à clef, un agresseur n'aurait pu s'en servir. En outre, il avait une raison de se tuer car, depuis quelques

jours, il avait été atteint d'un cancer et qu'il lui restait seulement quelques mois à vivre, quelques mois d'une douloureuse agonie.

Henry fut heureux d'apprendre cela. Finalement, il avait rendu service au vieil homme.

- De telle sorte que nous nous trouvons dans une impasse, reprit le sergent. Si vous avez manigancé la mort de votre femme, vous me semblez avoir toutes les chances de vous en tirer.

- Je commence à être un peu las de vos insinuations, sergent.

- Je manque de subtilité, reconnut Newton. Excusez-moi si je vous ai offensé. Comme je vous l'ai déjà dit, c'est uniquement par mesure de routine qu'on vous a rangé parmi les suspects. Et votre bandit balafré continue de faire l'objet d'un avis de recherche. Si nous retrouvons, nous vous contacterons aussitôt. Dans le cas contraire, je n'aurais probablement plus l'occasion de vous importuner.

- Je souhaite que vous le retrouviez, déclara Henry avec une certaine raideur. Au revoir, sergent.

Quand il eut raccroché le combiné, Henry dit à Thad Bower :

- Tu peux aller vider la poubelle dans l'incinérateur pendant que je compte la recette.

Il lança son trousseau de clefs au commis :

- Mais ferme d'abord la porte, que nous ne risquions pas d'être victimes d'un autre hold-up.

UN PETIT COUP DE POUCE

(A Little Push From Cappy Fleers)

par GILBERT RALSTON

Après la mort de Papa, quand la banque reprit la ferme, je ne fus pas long à partir pour La Nouvelle- Orléans, en auto-stop sur un camion. J'avais l'intention de chercher du travail dans la construction, ou peut-être d'embarquer sur un des cargos qui font le golfe du Mexique. J'y restai un certain temps ; pas de job sans carte syndicale, ce que je n'avais pas. Aussi je me suis dit que j'allais partir pour la Californie ramasser les fruits, ou peut-être entrer dans le cinéma. Billy Jo Cartright, un type que j'avais rencontré, partit avec moi. On fit de l'auto-stop jusqu'à San Antonio, où Billy trouva du travail chez son oncle, qui faisait pousser du coton. L'oncle me dit que je pouvais rester aussi, mais j'avais la Californie dans la tête, aussi je lui dis non merci et continuai mon chemin. J'avais une sorte de plan si je ne pouvais pas trouver de travail à Ij-os Angeles. Aussi, après avoir vu les files de gars devant les bureaux de placement, j'allai dans un Prisunic, achetai un marteau, des clous et un pot de peinture. Avec ça, je me fabriquai une boîte de parfait petit cireur de souliers. Je dépensai trois dollars pour des brosses et du cirage et me mis à chercher un immeuble, en prenant le bus jusqu'au bout de Sunset Boulevard, dont j'avais entendu parler. Vers La Cienega, il y avait une longue rangée du genre d'immeubles que je voulais - deux étages, environ vingt bureaux, et pas de portier. J'allai trouver l'agent de location pour lui demander si je pouvais faire le tour des bureaux et cirer les souliers. Après m'avoir parlé un moment il me dit Okay. Je commençai par le bureau de coin du dernier étage. C'est comme ça que je fis la connaissance de M. Danny Froken.

Il avait de vastes bureaux, avec un certain nombre de filles qui travaillaient dans la pièce d'entrée. Une d'elles leva les yeux avec l'air de demander ce que je faisais là : Je suis le cireur de souliers, lui dis-je.

- Une minute me répondit-elle et elle pressa un truc sur son bureau. « Monsieur Froken, voulez-vous qu'on cire vos souliers ? Le cireur est là. » Et puis elle me dit d'entrer. Il y avait des tas de photos d'acteurs sur les murs, et au bout de la pièce un grand bureau occupé par un petit homme qui regardait des papiers. J'allai vers lui et m'assis sur ma

caisse. Il ne leva pas les yeux, et avança juste le pied. Je me rappelle les souliers parce qu'ils étaient petits, comme ceux d'un jeune garçon, et n'avaient pour ainsi dire pas besoin d'être cirés. Une fois fini, il mit la main à la poche et me donna cinquante cents. Il eut l'air plutôt surpris quand je les lui rendis.

- Vous êtes mon premier client, je lui dis. Pour cette fois, c'est gratuit.

Il avait une drôle de tête ; le visage mince, tout sillonné de rides, l'air très sérieux. Il me regarda un bout de temps et je me sentais plutôt gêné. Et puis tout d'un coup il sourit.

- Comment vous appelez-vous ?

- Cappy, monsieur. Cappy Fleers.

- C'est un nom curieux.

- Pas là d'où je viens, monsieur Froken.

- Et c'est où, ça ?

- Seneca, en Virginie de l'Ouest.

- Vous êtes loin de chez vous, Cappy.

- Oui, monsieur, très loin.

- Et merci pour les souliers.

- Pas de quoi, je réponds et vais pour partir.

- Cappy.

Je me retournai.

- Venez tous les matins à dix heures.

Il me fait encore un grand sourire et je m'en allai. Je parcourus tout l'immeuble comme si j'avais fauché un champ de blé, et l'après-midi l'immeuble d'à côté. Je me fis assez pour payer ma chambre, et j'avais deux dollars de bon pour manger.

Après ça, tout marcha comme sur des roulettes. J'eus très vite une série de bureaux où aller, et tout le monde me connaissait par mon nom. M. Froken était le plus gentil avec moi. Chaque jour, quand je lui faisais ses souliers, on parlait un peu ensemble. Il s'intéressait à la façon dont j'avais vécu à Seneca, et il me posait des questions.

Environ deux semaines après avoir débuté comme cireur de souliers, Miss Faulkner, la jeune fille assise devant la porte du bureau de M. Froken, me dit en me faisant signe de m'arrêter :

- Attendez un moment, Cappy. M. Froken a son bureau plein de gens.

J'attendis pendant qu'elle pressait le bouton et demandait : « Cappy est ici, monsieur Froken. C'est d'accord si je le fais entrer ? »

M. Froken lui dit que oui, c'était d'accord.

Le bureau était plein de gens assis sur des chaises et parlant tous en même temps. Ils discutaient d'un scénario, et il y avait deux gars dans un coin qui avaient l'air très excités. Dans un autre coin, j'aperçus Ray Prestwick le grand acteur. Je le voyais comme ça, au naturel, qui écoutait en fumant une cigarette pendant que je faisais les souliers de M. Froken. Une fois fini, M. Froken dit :

- Voilà Cappy Fleers. Si vous saviez écrire, vous deux, aussi bien qu'il cire les souliers, nous n'en serions pas là !

Et tout le monde de rire.

- Allez-y, Cappy. Cirez-leur les souliers.

Je commençai par les deux écrivains, qui s'étaient remis à discuter en s'invectivant mutuellement. Jamais entendu pareille dispute. J'arrivai finalement à M. Prestwick. Il avait de beaux souliers, en cuir anglais. Ça me fit plaisir de cirer des chaussures pareilles. Il paya pour tout le monde. Ça faisait une drôle d'impression d'être payé par un grand acteur, même si ça n'était que pour avoir ciré des chaussures.

- Merci, monsieur Prestwick, lui dis-je avant de me tourner pour m'en aller.

Il me rappela et me demanda :

- Dites-moi, Cappy. Vous connaissez quelque chose au jardinage ?

- Ben, je connais le travail de la ferme,...

- Ça n'est pas tout à fait pareil. Vous voyez ce que je veux dire : tondre le gazon, des choses comme ça ?

- Si ça pousse, je ne crois pas que je serais dépaycé.

- J'ai besoin de quelqu'un pour ça. Vous voulez la place ?

- Et qui fera les souliers de M. Froken ? je lui demandai.

Tout le monde se mit à rire, même M. Froken. Ça m'ennuyait un peu de voir que lui aussi trouvait ça drôle. Mais il me sourit, me regarda gentiment comme d'habitude, et je me sentis à nouveau bien.

- Prenez la place, Cappy, me dit-il. J'enverrai les souliers là-bas.

Je n'en étais pas encore revenu que je me retrouvai dans le bureau de l'entrée, tenant à la main une adresse sur un bout de papier. Je restai longtemps assis dans la cafétéria, à penser à ça, à M. Froken, et comment les choses arrivent...

Quand je regardai le plan, l'adresse me causa un certain souci. C'était au diable, à un endroit appelé Laurel Hills, dans les montagnes derrière Hollywood, et pas d'autobus. Je réfléchis qu'il me faudrait une guimbarde pour aller travailler là-haut chaque jour, mais avec les 73 dollars que j'avais chez moi dans une boîte, je ne voyais pas comment je pourrais arriver à l'acheter. Je continuai à y penser pendant que je m'occupais de mes derniers clients.

Le lendemain était un samedi et je devais me présenter chez les Prestwick le matin. Je me levai tôt et pris le bus de Sunset jusqu'au croisement avec Laurel Street. Je fis ensuite à pied le reste du chemin. Ils habitaient au sommet d'une colline, dans une rue sans aucun chemin de traverse, seulement des maisons qui ressemblaient à des châteaux. J'ouvris le portail et entrai dans le jardin. Il y en avait, du terrain : partout de la verdure, des grands arbres, des plantes de toutes sortes ; tout semblait humide et frais dans le fin brouillard des jets d'eau tournants. Je montai vers la grande maison de pierre ; une dame, un sécateur à la main, était en train de couper des fleurs ; elle en avait déjà une grande brassée.

- Bonjour, dit-elle C'est vous Cappy ?

Je lui répondis que c'était bien moi. Elle était jolie comme un cœur, avec ses cheveux noirs et son teint tout éclairé par les fleurs.

- Ray m'a dit que vous viendriez aujourd'hui. Venez dans la maison, que nous puissions parler.

Je la suivis jusque dans la cuisine ; c'était la plus grande que j'aie jamais vue, tout carreaux blancs et machines électriques. Elle me fit asseoir à la table et m'offrit le café.

- M. Prestwick va bientôt rentrer. Est-ce que ça a été dur de venir à pied ?

Je compris qu'elle m'avait vu monter la rue.

- Oh ! Non, madame, j'ai pris le temps d'admirer cette belle journée.

- Moi aussi, dit-elle. C'est comme ça que je vous ai vu.

- Oui, madame.

- Sortons maintenant. Je vais vous montrer la propriété.

Nous fîmes le tour du jardin ; tout était en assez bon état. Il y avait juste quelques arbres qui avaient besoin d'être élagués, et les buissons de lauriers-roses étouffaient un peu, faute d'espace. Le gazon était beau et sain, avec au-dessous, une bonne terre bien aérée.

- Nous venons d'acheter la propriété, m'expliqua-t-elle et l'ancien propriétaire a emmené son jardinier. Voilà pourquoi nous avons besoin de vous.

- Je n'ai jamais fait ce genre de travail, madame. J'espère que je vous donnerai satisfaction.

- M. Froken m'a dit que vous étiez né dans une ferme. Si quelque chose ne va pas, nous achèterons le livre qu'il faudra.

- M. Froken ? Vous le connaissez, madame ?

- C'est l'impresario de mon mari. Et un bon ami. C'est comme ça que nous avons entendu parler de vous.

- Je parie que c'est pour cela que M. Froken me posait toujours des questions sur Seneca et tout ça.

Elle me ramena ensuite vers la piscine. Il y avait là une cabane avec assez de tondeuses à gazon, machines à tailler les haies, semoirs et autres mécaniques pour monter un magasin

- Je pense que vous trouverez là tout ce dont vous aurez besoin, Cappy. Si vous voulez autre chose, vous n'aurez qu'à me le dire.

- Avec tout ça, nous pourrions même faire des plantations de luzerne, madame, et elle se met à rire comme une petite fille.

- Votre chambre est au-dessus du garage.

Je dus paraître surpris.

- Il ne vous l'a pas dit ? M. Prestwick compte que vous habiterez ici.

Nous sortons beaucoup, il faut que nous ayons quelqu'un sur place.

Moi, j'écoutais, de plus en plus étonné de voir comment les choses arrivaient.

Après nous être encore promenés dans le jardin, elle me montra ma chambre. Il y avait un lit, une commode et deux chaises, et même la télévision dans un coin. Et une salle de bains pour moi tout seul.

- J'essayerai de tenir ça comme il faut, madame.

Elle me regarda un bon moment, avec une drôle d'expression dans les yeux.

- J'en suis sûre, Cappy, dit-elle finalement. J'en suis sûre.

J'apportai mes affaires le lendemain après l'église et commençai à travailler dans le jardin. Ça me démangeait d'élaguer ces arbres. J'étais juché sur l'un d'eux quand M. Prestwick sortit de la maison. Je descendis et lui souhaitai le bonjour.

- Tout va bien, Cappy ?

Je lui répondis que tout allait pour le mieux.

- Votre déjeuner sera prêt à la cuisine à une heure. La cuisinière s'appelle Rosa. Tâchez de vous mettre bien avec elle, c'est une vraie terreur...

Je n'eus pas le moindre ennui avec Rosa. C'était une grosse Italienne qui s'y connaissait rudement bien en cuisine. Je ne lui parlai pas beaucoup pour commencer ; je restai poli, sans plus, et savourai ce qu'elle me donnait à manger, ce qui sembla lui plaire. Au bout de quelques jours nous étions devenus bons amis, et parfois, quand les Prestwick étaient sortis, nous bavardions ; elle me parlait de son pays, et comment elle vivait en Italie quand elle était petite fille. Nous étions tous les deux enfants de paysans, et je pense que ça nous aidait à nous entendre.

Je mis un bon bout de temps à arranger le jardin et la maison comme je voulais, tout bien net, bien aéré, avec de belles fleurs bien saines. Je semai une pièce de gazon derrière la maison, et installai un joli endroit pour se reposer, à côté de la piscine, une sorte de rocaille. De là on voyait par-dessus le sommet des collines. Madame Emma, comme Rosa m'avait dit d'appeler Mme Prestwick, aimait bien s'y asseoir pour lire.

Je n'avais pas de voiture, mais M. Prestwick me permettait d'en emprunter une chaque fois que j'avais une course ou quelque chose à faire ; mais, même avec cette facilité, je ne sortais pas beaucoup au début. De temps en temps, Madame Emma venait bavarder avec moi quand j'étais dans le jardin, ou bien M. Prestwick avait besoin de quelque chose et j'allais le lui chercher avec la voiture. Par la suite, je conduisis Rosa quand elle voulait aller quelque part, ou bien j'emmenai M. Prestwick au studio quand il tournait. Il n'aimait pas conduire ; comme moi j'aimais, ça s'arrangeait bien. En tout cas, je peux dire une chose ; ce jardin rayonnait ! Même Papa en aurait été satisfait...

Le temps passait tout doucement. Un jour que j'étais occupé à tailler la haie, en me retournant je vis M. Froken. Il me tendit la main, en me faisant son habituel petit sourire.

- J'ai oublié d'envoyer les souliers, Cappy.

- Monsieur Froken ! Comme je suis content de vous voir !

- Je sais que vous vous débrouillez rudement bien, Cappy. Les Prestwick ne pourraient plus se passer de vous.

Je ne sais pas pourquoi l'entendre me dire ça me fit plus plaisir que tout ce que j'avais entendu jusque-là. Je ne pouvais pas m'arrêter de sourire. Et comme un idiot, je n'arrivais pas à dire grand-chose.

- J'espère que vous êtes heureux ici.

- C'est un endroit épatant.

Il fit demi-tour pour regagner la maison.

- Monsieur Froken...

- Oui, Cappy ?

- Je vous remercie bien.

- Vraiment pas de quoi, Cappy. Un bon imprésario doit donner satisfaction à ses clients.

J'allai cueillir un gros bouquet de fleurs et le mis dans sa voiture.

Juste avant Noël, ce fut une période pleine d'activité et d'excitation, avec des tas de gens qui allaient et venaient, M. Froken qui entraînait, sortait, et Rosa et moi tellement occupés qu'on avait le temps de penser à rien ce qui valait autant pour moi. Noël était toujours une

belle fête chez nous à la maison, même après la mort de Maman quand il ne restait plus que Papa et moi. Aussi quand j'y pensais, je me sentais assez bas ; il valait donc mieux être occupé.

Le jour de Noël, ce fut encore bien pis ! La maison était pleine de monde, nous avions plusieurs extras pour aider au service, moi je m'occupais des voitures et j'aidais pour les boissons, sauf pour M. Prestwick qui ne buvait que du café. Rosa et moi avions commencé à six heures du matin pour que tout soit prêt, et quand les derniers invités partirent, nous étions plutôt fatigués. Nous étions assis dans la cuisine à boire du café quand M. Preswick entra. Il nous souhaita joyeux Noël à tous les deux et nous remit à chacun un chèque de cent dollars. La vieille Rosa lui fit une grosse bise à l'italienne et moi je lui serrai la main. Puis je montai dans ma chambre. Sur la commode il y avait un petit arbre de Noël orné de paillettes avec un paquet dessous. Je l'ouvris et trouvai un portefeuille, fait dans le plus beau cuir que j'aie jamais vu. Et il y avait mon nom gravé en lettres dorées, « Cappy Fleers »... en *lettres dorées* ! Et puis je trouvai la carte : elle était de Madame Emma, qui avait écrit : « Souvenir affectueux des Prestwick. » À côté, il y avait une écharpe faite par Rosa. Je restai longtemps assis sur mon lit, les présents dans les mains. Et puis je remarquai une autre boîte sur la commode. Elle contenait une montre, une montre en or. Là aussi mon nom était gravé, sur le boîtier : « À Cappy Fleers, avec l'affection et l'admiration de Danny Froken. » Je peux dire que j'étais gâté.

Après ça, Madame Emma décida que je devrais aller à l'école du soir deux ou trois fois par semaine. Je suivis donc les cours pour adultes à l'école supérieure. J'aimais beaucoup ça, surtout l'anglais. Je lisais un tas de livres. Madame Emma en choisissait pour moi quand elle allait faire ses courses et elle en parlait avec moi quand elle me voyait dans le jardin.

À l'école, je fis la connaissance d'une jeune fille. Madame Emma me plaisanta un peu à son sujet, jusqu'à ce que je demande à Norma - c'était son nom - d'aller au cinéma avec moi. Elle n'était pas très jolie fille, mais je l'aimais beaucoup. Elle était gentille et tranquille, comme Madame Emma, c'était très agréable d'être avec elle et on s'est bien amusés.

Pendant tout ce temps-là, je m'occupais de la maison et du jardin, je conduisais M. Prestwick à son travail et j'allais le rechercher dans l'après-midi. Je fus vite connu des gardiens, et quand j'arrivais ils me faisaient signe d'entrer directement ; ils me permettaient aussi de garer la voiture juste devant la porte du studio où M. Prestwick

travaillait. Parfois j'entrais et je regardais tourner. Il arrivait que M. Froken soit là ; alors je m'arrangeais pour qu'il m'aperçoive, qu'il voie que je portais sa montre. C'était comme un petit jeu entre nous. M. Froken devenait vieux. À chaque fois que je le voyais, il me semblait qu'il avait un peu maigri depuis la dernière fois. On pouvait presque voir les os sous la peau de sa figure. J'en parlai à Madame Emma. Elle me dit que M. Froken n'allait pas très bien ; et peut-être que c'était aussi les couches extérieures qui s'amincissaient pour laisser voir toute sa gentillesse et son honnêteté. Madame Emma me causait aussi du souci, tellement elle était triste. Pas seulement au sujet de M. Froken, mais à cause des ennuis qui commencèrent à ce moment-là avec M. Prestwick.

Je suppose que les acteurs pensent autrement que nous. M. Prestwick était toujours très gentil avec moi, aussi je n'avais aucune raison de me plaindre, mais il y avait quelque chose de différent, je ne sais quoi. Peut-être bien que, au fond, il était comme tout le monde. Mais pour moi j'ai toujours pensé qu'il se voyait placé dans telle ou telle situation et qu'il faisait ce qu'il croyait que les gens attendaient de lui. En tout cas, il n'était pas comme les autres, qui disent exactement ce qu'ils ont envie de dire. M. Prestwick, lui, disait ce qu'il était censé dire. Ça fait une grosse différence. Quoi qu'il en soit, les choses commencèrent à se gâter à l'époque où il remporta son Oscar. M. Prestwick était plus occupé que jamais, il tournait ce grand film de guerre avec Kitty Lamson ; il était redevenu le grand acteur qu'on connaissait. Il partit pendant trois semaines au Mexique pour les extérieurs ; quand il revint, il avait bien changé. C'est à ce moment-là qu'il m'acheta un uniforme et une casquette pour quand je le conduisais en voiture. Moi ça m'était égal, mais j'ai entendu Madame Emma qui le disputait pour ça. En tout cas, je mis cet uniforme et je l'étreignai un jour que je le conduisis à son travail. Ils tournaient en studio et je me dis que je reviendrais un peu plus tôt que d'habitude l'après-midi pour avoir le temps de voir quelques scènes. J'arrivai à cinq heures, mais pas de M. Prestwick nulle part. Je frappai à la porte de sa loge à cinq heures et demie. C'est là pour la première fois que je le vis avec un verre. Il me dit de retourner à la voiture et de l'attendre. Quand j'amenai la voiture à la porte du studio, j'aperçus Miss Lamson qui sortait de la loge avec lui. Le temps qu'ils arrivent, j'attendais en tenant la portière ouverte. Il la fit monter et me donna une adresse sur la plage de Malibu. De temps en temps, tout en conduisant, je jetais un coup d'œil dans le rétroviseur. Elle avait une figure d'actrice, très belle, les cheveux noirs, des lèvres rouges, très pleines. Elle riait beaucoup et ne cessa de plaisanter tout le long du chemin. Une fois arrivés devant chez elle, M. Prestwick descendit de voiture et la

conduisit jusqu'à sa porte. Elle dit quelque chose, alors il se mit à rire et entra avec elle. Quand il ressortit, il avait pas mal bu et ne parla guère, tout seul sur la banquette arrière.

C'est la première chose qui s'est passée.

Deux jours après, il téléphona en demandant à Rosa de me dire de lui préparer une valise pour partir deux jours tourner en extérieur. J'apportai la valise au studio et la laissai dans sa loge. En sortant, je vis Al Morgan, l'assistant du metteur en scène, et lui demandai où ils allaient tourner. Il me répondit que c'était sur le bord de la mer de l'autre côté de San Diego, que la troupe y resterait lundi et mardi. Or nous n'étions que le *vendredi*.

Ce fut le second incident.

Ça me travailla tout l'après-midi, pendant que je soignais mon gazon.

Le mercredi, jour où M. Prestwick ne travaillait pas, M. Froken vint à la maison. Madame Emma était sortie et Rosa faisait les courses, aussi j'allai voir s'ils avaient besoin de café ou d'autre chose. Ils étaient dans le bureau de M. Prestwick et je l'entendis de l'autre bout du hall. Aussi je m'arrêtai et n'essayai pas d'écouter ce qu'ils disaient. Au bout d'un moment, M. Froken sortit, monta dans sa voiture et s'en alla. Jamais je ne l'avais vu comme ça : soucieux, nerveux, l'air triste. Ça, ce fut le troisième incident.

Le lendemain, j'aperçus Madame Emma dans ce petit coin de repos que j'avais arrangé pour elle dans le jardin. Elle était assise dans son fauteuil, toute seule. J'allai voir si elle avait besoin de quelque chose. Elle me dit que M. Prestwick avait un autre déplacement d'une semaine ; est-ce que je voulais bien demander à Rosa de faire sa valise, et la porter ensuite au studio. Je la regardai : elle avait le visage qui grimaçait et de grosses larmes coulaient sur ses joues. J'allai m'occuper de la valise, l'estomac tout retourné.

Cette fois-là, quand j'entrai dans la loge de M. Prestwick, il y était. Il me regarda fixement :

- Cappy, dit-il, je veux que vous fassiez quelque chose pour moi.

- Oui, monsieur.

- Je vais rester quelques jours à la maison de Malibu. Je veux que vous veniez m'y chercher tous les matins.

Je lui dis que c'était bien compris.

- Et je veux aussi que vous gardiez ça pour vous. D'homme à homme. D'accord ?

J'ouvris la bouche pour répondre, mais je ne dis rien, rien de ce que j'avais envie de dire.

- Bien, monsieur.

Quand j'arrivai au studio, j'avais comme envie de vomir. Levant les yeux, je vis M. Froken.

- Monsieur Froken, qu'est-ce que je vais faire ?

Il me regarda assez longtemps et dit :

- Rien, Cappy.

Je suppose que je devais avoir un air bizarre. Il me posa la main sur l'épaule :

- Ce n'est pas vous qui devez vous inquiéter de ça, mais moi et Madame Emma. Voulez-vous faire quelque chose pour moi ?

- Bien sûr, monsieur.

- S'il se met à boire, prévenez-moi. Il y a des fois où il ne peut pas s'arrêter.

Puis il continua son chemin tandis que je remontais en voiture.

Après ça, tout alla de mal en pis. M. Prestwick habitait chez Kitty Lamson et ne rentrait jamais à la maison. Madame Emma avait l'air malade ; elle était toute maigre, ne voulait rien manger, même quand Rosa essayait de la forcer. Et Rosa me regardait sans cesse comme si j'étais une espèce de traître. J'apportais à M. Prestwick ce dont il avait besoin et le conduisais au studio, jusqu'à ce que le film fût terminé. Même alors il ne rentra pas. Et Madame Emma maigrissait de plus en plus. Ensuite, les journaux commencèrent à en parler, chaque jour un sale petit potin. Et puis un jour je reçus un coup de téléphone ; je le pris dans la cuisine. C'était cette Kitty Lamson. Sa voix n'était qu'un murmure, mais elle avait l'air de parler sérieusement.

- Cappy, dit-elle, Miss Lamson à l'appareil. Vos feriez bien de venir. M. Prestwick a besoin de vous tout de suite.

Son ton m'inquiéta ; je courus à la voiture et partis sans rien dire à personne. Quand j'arrivai à la maison sur la plage, Miss Lamson me fit entrer. Elle n'arrêtait pas de rire d'un air surnois, et je vis bien qu'elle

avait beaucoup bu. Elle pouvait à peine marcher, et du doigt elle me montra où il fallait que j'aille. Je cherchai M. Prestwick d'abord dans le salon, puis dans la véranda. La maison était au sommet d'une falaise, dans le quartier de Pacific Palissades, face à l'océan ; un long porche cimenté courait sur tout l'arrière de la maison ; il en partait un escalier qui descendait en zigzag jusqu'à la plage. Toutes les pièces donnaient sur la véranda, et je vis en me retournant que M. Prestwick se trouvait dans celle à côté du salon. Il était sur un fauteuil, la tête pendante. J'entrai en courant. Miss Lamson me suivait, en gloussant affreusement.

- Emmenez-le chez lui, Cappy, me dit-elle, car il est dans un drôle d'état ! Et elle se mit à rire. M. Prestwick avait le teint tout gris et faisait de vilains bruits en respirant. Je l'empoignai et le couchai sur le sofa. Puis je courus au téléphone et appelai M. Froken. Il me dit de rester jusqu'à ce qu'il arrive. Miss Lamson était allée dans l'autre pièce. Je l'entendais qui faisait jouer un disque à tue-tête. J'ôtai à M. Prestwick sa cravate ; je lui lavai la figure. Il avait les mains toutes froides et je les lui frictionnais. J'essayais toujours de le ranimer quand M. Froken arriva. Il le regarda, la figure dure et me dit :

- Laissez-le dormir, Cappy. Ensuite nous l'emmènerons dans une clinique que je connais.

Nous passâmes dans l'autre pièce ; Miss Lamson était toujours là, avec la musique qui hurlait. Elle dansait en tournoyant dans la pièce, les pieds nus. M. Froken alla vers le pick-up et l'arrêta. Elle s'immobilisa subitement, riant toujours. M. Froken l'observait, les mains tremblantes.

- Saleté ! lui cria-t-il.

Elle le regarda sans rien dire et lui assena une gifle. Il ne bougea pas d'un pouce. Alors elle lui cracha à la figure. Je la saisis et la jetai dans un fauteuil. M. Froken sortit un mouchoir, s'essuya le visage, puis laissa tomber le mouchoir par terre. Après quoi, il gagna la véranda. Je restai un moment à regarder Miss Lamson, n'osant la laisser. Soudain, elle se leva et se remit à danser follement autour de la pièce. Je regardai dehors vers M. Froken ; il descendait l'escalier conduisant à la plage. Miss Lamson courait par toute la pièce, dans un sens, puis dans l'autre, en fredonnant à mi-voix. Quand elle fit mine de s'élancer vers la véranda, je me hâtai de me mettre entre elle et M. Froken. Alors je le vis : il était plié en deux et se cramponnait à la rampe de l'escalier. Il me regardait.

- Cappy... Cappy...

Et il s'effondra. Je courus vers lui : il était vingt marches plus bas, tout désarticulé. Quand je le pris dans mes bras, il était mort. J'aurais voulu être à sa place ; j'aimais M. Froken.

Au bout d'un moment, je le remontai. Il était léger, comme un jeune garçon. Miss Lamson restait en haut, sans bouger, une main plaquée sur la bouche. Je passai à côté d'elle et couchai M. Froken sur le divan du salon. Après avoir appelé l'ambulance par téléphone, je restai à le regarder. L'ambulance arriva, et, un peu plus tard, deux types de la police. On emporta M. Froken. Miss Lamson était assise dans un fauteuil pendant que les policiers examinaient la pièce. Ils me demandèrent qui était l'homme couché dans la chambre à côté et qui j'étais. Je le leur dis ; ils prenaient des notes, sans se presser. Puis ils parlèrent à Miss Lamson qui restait dans son fauteuil, très calme. Extraordinaire comme elle avait pu changer ; elle n'était presque plus ivre. Elle leur raconta que M. Froken était tombé dans l'escalier mais qu'elle n'avait pas été témoin de l'accident. Elle ajouta que, moi, j'avais tout vu. Ils se tournèrent alors de mon côté.

- Racontez-nous ça, monsieur Fleers, me demanda le plus âgé, celui qui avait l'air calme.

Assis sur ma chaise, je ne dis rien pendant un moment, puis le regardai bien en face.

- C'est elle qui l'a poussé, déclarai-je. Elle l'a frappé, puis elle l'a poussé quand il s'est trouvé près de l'escalier. Elle était ivre. Elle l'a frappé, et ensuite elle l'a poussé, répétei-je.

- Sale menteur ! hurla-t-elle.

- Je suis prêt à le jurer.

Elle me bondit dessus, toutes griffes dehors, me criant des horreurs. Ils la maîtrisèrent.

- C'est bien ce qu'elle a fait, confirmai-je. Mais elle était tellement ivre qu'elle ne se souvient de rien.

Quand ils l'eurent emmenée, je reconduisis M. Prestwick à la maison et Madame Emma le mit au lit. Puis j'allai au commissariat et signai la déclaration que j'avais faite. Ils m'informèrent qu'il me faudrait être là pour le procès. Je leur assurai que j'y serais, et ils notèrent encore un tas d'autres choses que je leur racontai. Ce n'était pas un vrai mensonge. Qu'elle l'ait poussé, je veux dire. Elle l'avait bien poussé, comme elle nous avait tous poussés, M. Prestwick, M. Froken.

Madame Emma, Rosa, moi... toute la famille. Je n'ai fait que l'imiter.

Les choses reprennent leur cours normal. Je ne saurais vous dire ce qui est arrivé à Miss Lamson. J'ai tellement de peine quand je pense à M. Froken que je ne lis pas les journaux, et le procès n'a pas encore eu lieu. Mais je vous parie bien une chose. Elle ne s'en tirera pas. Pas après tout ce que je leur ai raconté au commissariat.

ALLÔ, J'ÉCOUTE ?

(No One On The Line)

par ROBERT ARTHUR

Par-dessus le *Journal de Wall Street*, Harvey Benson examinait sa femme. Elle lisait - du moins tenait-elle un livre. Mais elle n'avait pas tourné une seule page depuis cinq minutes.

Il abaissa son journal.

- Est-ce un bon livre, Linda ? s'enquit-il.

Linda leva la tête en sursautant légèrement.

- Oh ! Oui, il est passionnant. C'est ce nouveau roman policier dont tout le monde parle. Elle l'éleva pour qu'il pût en voir la jaquette : un poignard se découpant en noir sur un fond écarlate.

- Il te plairait.

- J'aurais cru qu'il était plutôt quelconque... (Harvey fit tomber la cendre de son cigare) à en juger par la façon dont tu contemples la même page depuis plusieurs minutes.

- Oh ! Vraiment ? Je devais rêvasser...

Avait-elle rougi ? Quantité de femmes sont de bonnes menteuses, se dit Harvey, mais Linda n'était pas du nombre. Assise devant lui, ses cheveux blonds auréolés par la lumière de l'abat-jour, elle avait l'air adorable. Et aussi l'air d'une femme amoureuse. Mais pas *de lui*, songeait-il, sentant monter sa colère, jamais de lui, en cinq ans de mariage.

- C'est vraiment dommage pour ton poker de ce soir,

Harvey, dit-elle. Je sais combien tu tiens à ces parties du mercredi. (Elle sourit.) Probablement parce que tu gagnes toujours.

- Que veux-tu : c'est tombé à l'eau.

Ce qui était faux : il avait décidé de rester chez lui. Après le dîner, l'annonce inopinée qu'il ne sortirait pas ce soir-là avait paru ennuyer

Linda. Ou était-ce un effet de son imagination ?

- Je crains de t'avoir délaissée ces derniers temps.

- Bien sûr que non, chéri, dit Linda. Lorsqu'un homme possède une affaire à lui, il est souvent obligé de travailler tard.

Et c'est peut-être une erreur de ma part ; telle fut la réponse informulée de Harvey. À cet instant précis le téléphone sonna. Il avait attendu cette sonnerie. Pour un homme plutôt lourd, il se déplaça très vite : il avait atteint l'appareil avant même que Linda fût debout.

- Je vais répondre, Harvey... commençait-elle, lorsqu'elle vit qu'il tenait déjà le combiné.

- C'est sans doute mon agent de change, dit-il par-dessus son épaule, puis il lança dans le combiné : Allô !

Linda retomba lentement dans son fauteuil. Harvey attendit un moment et répéta : « Allô ? » À part un léger bourdonnement, la ligne resta silencieuse ; au bout d'un long moment, il dit « Allô ! » encore une fois ; il entendit alors un déclic, et raccrocha.

- Bizarre, dit-il. Personne ne répondait.

- Bizarre en effet. (Linda reprit son livre et tourna la page.) Peut-être le téléphone est-il en dérangement...

- Non, ce n'est pas cela, dit Harvey. J'ai entendu le déclic, quand on a raccroché ; tout comme l'autre matin, quand je suis parti en retard pour le bureau. Bah, c'était peut-être une erreur de numéro. (Il bâilla légèrement.) Si on se couchait ? Demain, la journée sera peut-être rude.

* * *

Le lendemain, au bureau, Harvey Benson se plongeait dans son travail comme à l'accoutumée, réglant les problèmes à mesure qu'ils se présentaient, rapidement et définitivement. Contre le mur de son bureau, sur une grande plaque d'acajou du Honduras, était gravé ce seul mot : AGIR. Il détestait les indécis et pensait que la plupart des gens l'étaient.

Il avait eu la tentation de traîner chez lui en buvant son café, de rester longtemps après son heure habituelle de départ, uniquement pour voir si le téléphone sonnerait encore et si l'on se tairait quand il

répondrait. Mais il n'avait pas été nécessaire d'agir ainsi : en effet, Mungo avait téléphoné pour l'avertir qu'il ferait son rapport ce même jour. Or il avait dit à Mungo de ne faire son rapport que lorsqu'il serait absolument *certain*. De toute évidence, ce devrait être le cas maintenant.

Juste avant midi, son interphone résonna ; c'était sa secrétaire, annonçant que M. Mungo désirait lui parler.

- Priez-le d'attendre, lui dit Harvey, pris d'une impulsion subite. J'aimerais vous voir d'abord un instant, Miss Woodard.

- Certainement, monsieur Benson.

L'instant d'après, la secrétaire entra avec son bloc. C'était une grande femme osseuse ; une dernière trace de jeunesse et d'attente s'attardait désespérément sur son visage.

- Oui, Monsieur ? fit-elle en s'asseyant.

- Vous n'aurez pas besoin de votre bloc-notes. Je veux seulement vous parler.

Elle le regarda avec un air effaré.

- Je ne comprends pas, monsieur Beson. Y a-t-il quelque chose qui ne va pas ?

Cela amusait Harvey de voir combien il effrayait ses employés lorsqu'il faisait quelque chose d'inattendu, et il aimait les prendre par surprise de temps à autre. Cela les maintenait en état d'alerte, en éveil.

- Je veux simplement vous parler, c'est tout, dit-il doucement. Je ne pense pas que nous ayons jamais bavardé auparavant, n'est-ce pas ?

- Heu, non, Monsieur.

Elle était assise sur le bord de la chaise, raide et mal à l'aise.

- Mais jusqu'à présent, je n'avais jamais eu besoin des conseils d'une femme. *Prends toi-même tes décisions et agis*, telle est ma devise. Cependant aujourd'hui je vais vous demander votre avis en tant que femme, et non en tant que secrétaire.

- Je... j'essaierai de vous aider si je le peux.

- Parfait.

Il se laissa aller contre le dossier de son fauteuil et entrelaça ses gros doigts derrière sa tête massive.

- Je vais vous demander de vous représenter une femme, Miss Woodard - une femme qui s'est toujours montrée pleine de sens pratique et, disons froide, très maîtresse de soi. Soudainement cette femme devient rêveuse, étourdie, et reste pendant des minutes le regard perdu dans le vague. Vous lui parlez et elle vous entend à peine. Qu'en déduisez-vous ?

- Mais... je dirais qu'elle est amoureuse, hasarda Miss Woodard, dont les traits chevalins s'empourprèrent.

- Exactement. Supposez maintenant que cette femme soit mariée. Supposez que, à deux reprises, son mari se soit trouvé à la maison, à une heure où il est d'habitude parti... Vous me suivez, n'est-ce pas ?

- Oh ! Oui, Monsieur.

- Supposez qu'en ces deux occasions où son mari est inopinément présent, le téléphone sonne, et que cette femme mariée réponde, puis dise à l'invisible interlocuteur qu'il a fait un faux numéro. Qu'en déduisez-vous ?

- Ma foi, je suppose que cela peut se produire, monsieur Benson. Moi-même, on m'appelle très souvent par erreur...

- Bien sûr. Mais Miss Woodard... (Harvey se pencha et découvrit ses dents dans un sourire) supposez que, en deux autres occasions, alors que le mari se trouvait encore inopinément à la maison, il ait répondu lui-même au téléphone, et que la personne ayant appelé ait raccroché sans parler ?

- Eh bien... (Miss Woodard prit un air sévère) il semblerait alors que quelqu'un essaie d'appeler la femme à l'insu du mari.

- Exactement. J'avais le sentiment de ne pas me tromper, mais je suis content que vous soyez de mon avis. Merci beaucoup, Miss Woodard.

- Mais... de rien, monsieur Benson ; trop heureuse d'avoir pu vous être utile.

- Et maintenant, envoyez-moi M. Mungo.

Subitement irrité, Harvey Benson se mit à mâchonner son cigare. Bien sûr que Linda était amoureuse. Tout aussi certainement qu'elle n'avait jamais été amoureuse de lui, son mari. Pas même quand il lui avait

fait sa demande ; mais à présent, elle en aimait un autre. Et c'était là un amour qu'il devait écraser, effacer, afin de pouvoir recouvrer le jugement froid et équilibré qui l'avait si bien guidé à travers la vie.

- Alors, avais-je raison ? demanda Harvey Benson comme Mungo, souriant, pénétrait dans la pièce et s'installait sur la chaise que Miss Woodard venait de quitter. A-t-elle rencontré un des hommes dont je vous avais donné les noms ?

- Oui, Monsieur.

Le sourire de Mungo s'élargit.

- Lequel ?

- Pas celui que vous soupçonniez le plus. Pas le docteur. Mme Benson a rencontré l'architecte.

- Ah ? Donald Arkwright ?

- Oui, Monsieur. J'ai tout vérifié à son sujet, en remontant même jusqu'à Cleveland, sa ville natale.

- Oui, fit Harvey en essayant de maîtriser son impatience, Mme Benson était aussi de Cleveland : elle l'a connu là-bas, je vous l'avais dit.

- Oui, Monsieur.

Le sourire de Mungo se fit espiègle.

- Mais vous ne m'aviez pas dit qu'ils étaient ensemble au collège, et qu'ils se sont fréquentés pendant plusieurs années. Il a le portrait de Mme Benson dans sa chambre ; et, dans l'annuaire du collège, se trouve une photo sur laquelle ils se tiennent par la taille ; et la légende dit qu'ils forment un beau couple.

- Elle ne m'en avait jamais parlé.

- Ça ne m'étonne pas, dit Mungo. Ils se sont retrouvés plusieurs fois pendant ces quinze derniers jours.

- Vraiment ?

- Elle n'a rencontré personne d'autre.

- Où se retrouvaient-ils ?

- Au Restaurant Drover, entre autres, dit Mungo. À vrai dire, je n'ai été témoin que de deux rencontres à cet endroit...

- Vous avez dit *plusieurs*.

- Oui. Mais ce n'était pas toujours au restaurant. À cinq reprises j'ai suivi Mme Benson de chez elle jusqu'en ville. Elle est allée chaque fois au Restaurant Drover. Trois fois elle a mangé seule, réglé son addition, puis s'est dirigée vers les toilettes pour dames. Elle n'en est pas ressortie. Visiblement, utilisant une autre issue, elle avait quitté le restaurant à la dérobée pour aller à son... rendez-vous.

- Vous ne l'avez pas suivie ? s'exclama Harvey, furieux.

- Il m'est difficile d'être en deux endroits à la fois, n'est-ce pas ? De toute façon, il est évident que chaque fois qu'elle m'a semé, elle est allée rejoindre cet Arkwright ailleurs. Car les deux autres fois, il l'a retrouvée à ce même restaurant et a déjeuné avec elle. Ils étaient assis très près l'un de l'autre et se parlaient intimement. Je n'étais qu'à deux tables de la leur, mais je n'ai pu écouter ce qu'ils disaient. Les deux fois, il est parti le premier, en réglant la note. Mme Benson prenait encore un café, félicitait le directeur pour le service, puis partait à son tour un quart d'heure après. Elle l'a rencontré il y a dix jours. La seconde fois, c'était lundi dernier.

Harvey chercha dans ses souvenirs. Oui, c'était lundi soir que Linda avait semblé si songeuse. Et mardi matin, quand Harvey avait fait durer exprès son petit déjeuner, et était parti une heure plus tard que d'habitude, s'était produit le premier appel téléphonique - celui auquel il avait répondu sans trouver personne au bout du fil.

- Je ne suis pas surpris que ce soit Arkwright, dit-il à Mungo. Elle l'avait mentionné plusieurs fois, sur ce ton léger qu'emploie une femme pour vous faire croire que cette personne lui est indifférente. Qu'avez-vous découvert d'autre ?

- Eh bien, il lui a téléphoné cinq fois au cours du mois, d'après la standardiste de son immeuble. Probablement encore plus souvent d'une cabine extérieure. Naturellement, elle attend toujours que ce soit *lui* qui l'appelle, puisque vous habitez à Pacific Beach et que dans le cas contraire, l'appel interurbain serait mentionné sur la facture du téléphone. Maintenant, si vous voulez que je continue de la suivre jusqu'à...

- Ce ne sera pas nécessaire.

- Vous pouvez être assuré que c'est lui, déclara Mungo en se levant. Pardonnez-moi de vous le dire, mais vous savez que j'ai une grande expérience de ce genre d'affaires. Et j'ai pu voir, à la physionomie de votre épouse lorsqu'elle entra dans ce restaurant, qu'elle allait certainement voir quelqu'un dont elle était amoureuse.

- Vous m'avez fait part de ce que vous avez découvert, n'est-ce pas ? (À sa propre surprise, Harvey s'aperçut qu'il hurlait presque.) Alors faites-moi grâce des fruits de votre expérience.

- Oui, Monsieur, Je voulais simplement dire que, bien que nous connaissions l'homme, nous n'avons pas encore de preuves - c'est-à-dire des motifs de divorce.

- Qui a dit que je cherchais des motifs de divorce ? Tout ce que je voulais, c'était connaître l'identité de l'homme. Maintenant donnez-moi votre rapport et oubliez tout ça.

- Très bien, monsieur Benson.

Mungo laissa tomber une liasse de feuillets sur la table, et se dirigea prudemment vers la porte.

- J'oublierai tout ça, comme vous dites. Je n'ai même pas encore pris de notes pour mes archives.

- Inutile d'en prendre.

- En ce qui concerne mes honoraires...

- Ma secrétaire vous paiera en liquide. Quand vous sortirez.

- Oui, Monsieur.

Mungo s'éclipsa.

Par le truchement de l'interphone Harvey dit à Miss Woodard de régler Mungo en argent liquide et de porter la note en compte sur ses frais personnels. Il alluma ensuite un nouveau cigare et s'enfonça dans son fauteuil, soufflant la fumée vers le plafond. Oui, Linda était amoureuse. Son premier amour s'était renoué à la faveur d'une rencontre fortuite, trois mois plus tôt. Et maintenant elle était certainement sur le point de lui dire qu'elle souhaitait divorcer. Linda, il le savait, ne renoncerait pas facilement. Mais il y avait une circonstance qui l'obligerait à plier.

Harvey Benson réfléchit un moment encore, puis prit le rapport laissé

par Mungo. Ce rapport contenait les deux numéros de téléphone d'Arkwright : celui de son domicile et celui de son bureau.

Après les avoir notés dans sa mémoire, il déchira le rapport en mille morceaux, qu'il jeta dans sa corbeille. Puis il forma un numéro sur sa ligne directe. Un instant après, la voix dont il se souvenait pour l'avoir entendue une seule fois, au bal des Johnson, lui répondit.

- Allô, Arkwright ? grogna-t-il. Harvey Benson à l'appareil. Le mari de Linda. Écoutez... Je me trouve avoir besoin d'un architecte pour me conseiller au sujet d'un domaine que j'ai l'intention d'aménager. Puis-je espérer que vous accepterez de venir la voir avec moi... Eh bien, disons après le déjeuner ? Entendu ! Alors, je passerai vous prendre à deux heures.

Il raccrocha puis se renversa dans son fauteuil, rejetant la fumée de son cigare avec une énorme satisfaction. *La chose* qu'il avait en tête était pour ainsi dire accomplie.

* * *

Harvey fit quitter la route à la petite voiture de marque étrangère et s'engagea sur le chemin rudimentaire qui menait au bord de la falaise, à travers quelque deux cents mètres de terrain herbeux. À son côté, le grand jeune homme blond examinait les alentours avec intérêt. Don Arkwright avait un air juvénile engageant qui, supposait Harvey, devait attirer les femmes. De toute façon, il avait attiré Linda.

- C'est le domaine, monsieur Benson ? s'enquit-il.

- Oui, lui dit Harvey de sa voix la plus amicale. Deux cents hectares sur trois cent cinquante mètres le long de la falaise avec une vue magnifique sur le Pacifique.

Il ralentit et passa la seconde de ses quatre vitesses.

Bill, au garage, lui avait suggéré de prendre la grosse conduite intérieure, mais il s'était décidé pour l'auto d'importation bien qu'elle eût besoin d'un lavage. « Là où je vais, Bill, c'est très poussiéreux », avait-il déclaré.

Présentement, soulevant la poussière, il conduisait la voiture vers le bord de la falaise.

- Ça n'a pas grande allure pour le moment, dit-il. Mais proprement arrangé, ça peut valoir des millions. Mon idée serait d'y bâtir une

grande propriété, d'en faire un petit bijou d'endroit avec vue superbe sur l'océan.

- Ce serait formidable ! s'enthousiasma Arkwright. À condition que l'alimentation en eau soit suffisante, bien sûr.

- C'est un des problèmes, reconnut Harvey, mais nous l'aborderons plus tard. Tout ce que je demande pour le moment, ce sont des idées préliminaires.

Il arrêta la petite voiture à quelques pas du rebord de la falaise, et ils en sortirent. Arkwright s'étira, respirant la brise marine. Quarante mètres au- dessous d'eux, l'océan écumait sur le sable blanc truffé de rochers.

- Regardez ! Là-bas ! s'écria Arkwright. Il y a des phoques sur ces rochers. Je ne croyais pas qu'ils descendaient tellement au sud.

- Oh ! Si.

Harvey discernait une quantité de minuscules silhouettes noires, vautrées sur les récifs plats à un demi-mille de la plage.

- Il y en avait ici des quantités dans le temps. Et j'ai appris que certains étaient revenus.

Il profita de l'occasion pour étudier tout le paysage vers le nord. Il n'y avait pas d'arbres, juste l'amoncellement de rochers, et nul signe d'êtres humains : pas de campeurs, pas de promeneurs, pas de baigneurs. Rien ne bougeait. Il se retourna ; aucune circulation sur la route qu'ils avaient quittée un instant plus tôt. Au sud c'était également désert. Ils auraient aussi bien pu être les deux derniers hommes sur terre, Harvey avait compté sur cet isolement.

- L'endroit offre des possibilités extraordinaires, déclara Arkwright comme Harvey achevait son examen des lieux. Croyez-moi, j'apprécie énormément que vous ayez pensé à moi pour ce travail.

- C'est Linda qui m'a suggéré de faire appel à vous, dit Harvey.

Et il sourit.

- C'est vraiment gentil de sa part, fit Arkwright en riant comme un enfant. Je n'étais même pas sûr qu'elle se souviendrait de moi lorsque nous nous sommes revus à ce bal.

- Oh ! Elle se souvient très bien de vous.

Le ton d'Harvey était sardonique. Du coin de l'œil il surveillait une auto solitaire qui suivait la route, les dépassa, puis disparut.

- J'ai pu constater combien elle était ravie de vous avoir retrouvé. Mais après tout... vous étiez amoureux l'un de l'autre, au collège. »

- Certes, nous avons passé quelques bons moments ensemble, convint Arkwright. Dire que déjà douze ans se sont écoulés. J'ai peine à le croire.

Il s'agenouilla pour se pencher au-dessus du vide.

- Nous supprimerons peut-être ce surplomb, par précaution.

- J'aime beaucoup les précautions, approuva Harvey en s'approchant derrière Arkwright. Et en voici une !

Alors qu'Arkwright se redressait, Harvey étendit les mains et poussa ; son intention était de projeter le jeune homme par-dessus bord. Mais Arkwright était en train de se retourner, et la poussée ne le déséquilibra qu'à moitié.

- Monsieur Benson ! hurla-t-il. Que faites-vous ?

- Je prends des précautions ! grogna Harvey, en lui décochant un coup de poing à la mâchoire.

Arkwright vacilla mais saisit le bras de Harvey. Celui-ci se dégagea violemment, plaqua la paume de sa main contre la poitrine d'Arkwright, et poussa de nouveau. Battant désespérément des bras, l'architecte tituba à reculons vers le bord de la falaise.

- Non ! hurla-t-il. Pour l'amour de D...

Puis il disparut. Son cri de frayeur diminua rapidement et s'éteignit.

Faisant demi-tour, Harvey inspecta les environs, à la recherche d'un possible témoin. Mais le coin était resté désert. Haletant, il marcha jusqu'au rebord pour regarder en bas. Donald Arkwright gisait, désarticulé, sur le sable et les rochers. Il était immobile, certainement mort.

Harvey Benson regagna alors sa petite conduite intérieure et mit le moteur en marche, puis, ayant serré le frein à main, il passa en première. Après quoi il se glissa hors de la voiture qui s'ébranlait et desserra le frein ; l'auto prit de la vitesse et plongea dans le vide. Tournoyant dans les airs, elle alla s'écraser à quelques mètres du corps

d'Arkwright.

Harvey s'assura de nouveau qu'il n'y avait eu aucun témoin, même à distance, puis se dirigea vers la route. Au bout d'un long moment, une voiture survint, dont le conducteur le déposa au poste de la Police d'État, à dix kilomètres au sud.

L'entretien avec le Lieutenant Grayling - jeune, calme, sûr de lui - fut bref. Harvey exposa son aventure avec juste l'émotion nécessaire. Arkwright et lui étaient allés en automobile inspecter la propriété. Au moment de repartir, Arkwright s'était proposé pour tourner la voiture dans la direction opposée. Apparemment peu familier avec les quatre vitesses de l'auto d'importation, il avait engagé la première au lieu de la marche arrière. Pris de panique il avait sauté de la voiture ; et était tombé dans le vide en même temps que le véhicule.

- Personne d'autre n'a vu l'accident ? interrogea Grayling en prenant des notes.

Harvey secoua la tête :

- C'est un endroit extrêmement isolé. Il s'est même passé un très long moment avant qu'une voiture passe et m'emmène. Je n'ai pas essayé de descendre sur la plage - le pauvre Arkwright était mort, indubitablement.

- Je vois.

Grayling nota encore quelque chose.

- Il y a un camp de scouts à trois kilomètres environ au nord de ce lieu. Je me disais que certains des gosses se promenaient peut-être dans le coin.

Mais ce n'était pas le cas. Harvey en était absolument certain. Grayling rangea ses notes et allongea le bras vers le téléphone.

- Nous allons envoyer des hommes chercher le corps, dit-il. Cela prendra peut-être un certain temps, car ces falaises sont abruptes. Désirez-vous attendre ?

Harvey s'épongea la figure.

- Vous vous doutez bien que cela m'a passablement secoué. J'aimerais rentrer chez moi. À moins que je puisse faire quelque chose...

- Oh ! Non, dit Grayling. Absolument rien. J'ai votre adresse. Si j'ai

besoin d'autres renseignements, je vous téléphonerai. Et il y aura l'enquête, bien sûr.

- Bien sûr, dit Harvey. Merci, lieutenant. À présent, si vous pouviez m'appeler un taxi...

* * *

Il était seize heures trente quand le taxi déposa Harvey chez lui - quelque quatre-vingt-dix minutes avant son heure d'arrivée habituelle. Linda, qui arrangeait des fleurs dans le patio, parut stupéfaite lorsqu'il entra.

- Mais, Harvey... Tu rentres tôt...

- Apparemment, répliqua-t-il.

Il était en proie à une bonne humeur féroce. Il alla au petit bar, sortit une bouteille de scotch, et s'en versa généreusement deux doigts.

- Je viens d'avoir une expérience très intéressante tantôt, dit-il après la première gorgée. Très intéressante, Linda.

- Intéressante ? répéta-t-elle, intriguée.

- J'ai rencontré ton petit ami.

Les mains de Linda, jusqu'alors occupées par les fleurs, s'immobilisèrent brusquement. Une rougeur monta de sa gorge à ses joues.

- Que veux-tu dire ? demanda-t-elle.

- Tu le sais bien : ton petit ami du Restaurant Drover. Allons, allons, Linda, fit-il avec un léger rire. Tu ne crois sûrement pas m'avoir berné toutes ces dernières semaines. À te voir perpétuellement dans la lune même un imbécile aurait deviné que tu étais amoureuse. Et puis ces appels téléphoniques... ces erreurs de numéros, et ces deux fois où, lorsque j'ai répondu, il n'y avait personne au bout du fil... Bon Dieu, t'imagines-tu que je n'avais pas deviné depuis longtemps ce qui se passait ?

- Rien ne « s'est passé », Harvey, dit-elle posément, calmement. Mais c'est exact. Je suis amoureuse. J'allais te le dire ce soir. Harvey, je veux divorcer.

Cette fois, il but une longue gorgée de whisky et éclata de rire.

- Divorcer, ma chère ? Pour quel motif ?

- Parce que j'aime quelqu'un d'autre. Je n'ai jamais été amoureuse de toi. Tu le savais, Harvey. Tu pensais que je finirais par t'aimer, et j'ai essayé, mais en vain. À présent...

- À présent tu as la tête un peu tournée, ma chère. Et cela arrive à beaucoup de femmes. Mais tu en reviendras, de cet amour. Et d'autant plus facilement que ton petit ami est mort.

- Mort ?

Elle porta les mains à son visage.

- Mort ? Penses-tu que je te crois ? Tu cherches uniquement à me torturer !

- Pas le moins du monde. Ce matin je l'ai appelé. J'ai pris rendez-vous avec lui - pour affaires, lui ai-je dit. Je l'ai conduit jusqu'à ma propriété de Cliffside. Nous sommes sortis de l'auto - il est tombé dans le vide. Tué sur le coup.

- Tu veux dire... que tu l'as tué ?

- Sûrement pas. Il faudrait être fou à lier pour dire cela ; même, poursuivit-il malicieusement, si c'était vrai. La voiture est tombée, et il est tombé. Tous deux se sont écrasés...

- Tu l'as tué !

- Tu n'es pas dans ton état normal, Linda ; aussi ne tiendrai-je pas compte de ces paroles.

- Tu l'as tué, n'est-ce pas ?

- Dis-toi simplement que je suis un homme qui protège ce qui lui appartient.

- Et tu crois que je t'appartiens. Tu crois ça ?

Elle quitta le patio en courant pour gagner sa chambre. Il l'entendit claquer et verrouiller sa porte. Il la suivit sans se presser et frappa.

- Linda ! appela-t-il.

Il l'entendit ouvrir des tiroirs et traîner quelque chose sur le plancher. Linda.

- Je te quitte, Harvey. (Sa voix était étouffée.) Je pars dès que j'aurai fait une valise.

- Ne fais pas l'idiote, Linda.

N'obtenant pas de réponse, il revint au patio et alluma un cigare. Le sac à main de Linda était posé sur une table. Il l'ouvrit et en sortit les vingt-trois dollars qu'il contenait. Elle n'irait guère loin sans argent, et elle n'avait pas de compte en banque. Elle recouvrerait rapidement sa lucidité.

La moitié du cigare était consommée lorsque Linda reparut. Elle avait mis un ensemble et portait une petite valise. Elle fit halte à l'entrée du patio.

- Je veux simplement mon sac à main, dit-elle. J'enverrai chercher le restant de mes affaires.

- Tu es bouleversée, lui dit-il. Où irais-tu ? Tu n'as pas d'argent. Je viens de découvrir que tu n'as même pas de quoi prendre un taxi.

Pâlissant, elle saisit vivement son sac et regarda dedans.

- Tu es un *monstre* ! dit-elle, tremblant de colère. J'irai à pied. Je coucherai dans la rue s'il le faut. Mais avant tout je vais déclarer à la police que tu l'as tué.

- Tu te rendras ridicule. C'était un accident et personne ne pourra jamais prouver le contraire.

- Je sais que tu es terriblement, terriblement malin. Mais cela ne m'empêchera pas d'essayer.

Soudain la rage le prit. Il fit un pas et la saisit par les bras.

- Ne fais pas la folle, Linda ! Mets-toi dans la tête que Donald Arkwright est mort. Ça a été un accident, et personne ne t'écouterait si tu prétends le contraire.

Devant la stupeur qui se peignait sur le visage de Linda, il la relâcha.

- Donald Arkwright ? hoqueta-t-elle. Tu as tué... Don Arkwright ?

- Je n'ai pas dit ça. J'ai dit qu'il était mort. Maintenant reprends tes esprits, Linda et défais cette valise. Tu sais bien que tu n'as personne vers qui te tourner.

Elle le regardait fixement, avec stupeur :

- Mais... Donald n'était rien pour moi.

- Que veux-tu dire par-là ?

- Ce n'était qu'un vieil ami esseulé, et qui me téléphonait parfois. Je l'ai laissé m'inviter à déjeuner deux ou trois fois. Quand tu as mentionné le restaurant, j'ai cru que tu *savais* réellement.

Ce fut au tour d'Harvey de la regarder avec stupeur.

- La raison pour laquelle j'allais toujours au Restaurant Drover est que cela me donnait l'occasion de voir l'homme que j'aime. Il en est le directeur. Et maintenant je vais le rejoindre.

Elle empoigna sa valise, tourna les talons, courut vers la porte et sortit. Il se préparait à la suivre, mais la sonnerie du téléphone l'arrêta. Presque avec un sentiment de prémonition, il décrocha le combiné.

- Allô ? hurla-t-il. Allô, j'écoute ?

Il attendit un long, très long moment, puis répéta :

- Allô !

Mais il n'y avait personne au bout du fil.

* * *

Harvey Benson était à moitié ivre quand le Lieutenant Grayling arriva, une demi-heure plus tard, avec deux inspecteurs. Le policier lui apprit qu'il y avait eu des témoins. Dans l'amas de rocs situé à sept cents mètres de l'endroit où il avait assassiné Arkwright, un chef scout et cinq garçons s'étaient cachés pour observer les phoques qui jouaient sur les récifs. Lorsque Harvey et Arkwright étaient survenus, ils avaient regardé avec curiosité les deux hommes, et assisté à toute la scène.

Six témoins, tous munis de jumelles...

SUR LA TOMBE DE MA MÈRE

(The Safe Street)

par PAUL EIDEN

La *Continental* bleue de Bahrwell remontait la rue légèrement sinueuse, une heure environ après le dîner. Assis dans un grand fauteuil beige près de la baie vitrée, ses larges épaules affaissées, Kyle les regarda descendre de voiture et suivre l'allée qui menait chez lui. Il ne se leva pas au premier coup de sonnette strident qui retentit à la porte d'entrée, pas plus qu'aux trois autres. La Bible qu'il tenait à la main était fermée, mais son index droit marquait la page des Psaumes.

Lee Kyle entra par la porte du fond, son chapeau sur la tête, prête à se rendre au Temple, et ce fut elle qui alla ouvrir aux deux hommes. Bahrwell souleva son feutre mou, découvrant des cheveux tout blancs qui le faisaient ressembler à un sénateur, tel que pourrait se le représenter un metteur en scène.

- Madame Kyle ? questionna-t-il, ajoutant aussitôt : Je suis Jim Bahrwell et voici mon ami, Vic Hopper. Nous avons quelque chose à dire à George.

Dans le visage hâve et tiré de la femme, le regard devint encore plus anxieux. Elle ouvrit la porte toute grande et fit signe aux deux hommes d'entrer.

- Nous avons des nouvelles pour toi, George, dit Hopper en pénétrant dans le salon.

C'était un homme de haute taille et qui pesait certainement plus de cent kilos. Il avait un visage large et jovial, mais des yeux au regard avisé.

- Elles sont mauvaises, ajouta-t-il.

- Nous aimerions que vous restiez, madame Kyle, intervint Bahrwell, car ce que nous avons à dire vous concerne aussi. Il la regarda s'affaler, sans un mot, dans un fauteuil avant d'en prendre un lui-même. S'adressant à Kyle qui demeurait le dos tourné, il reprit :

- La Cour Suprême a rejeté l'appel, George. Cela signifie que tu devras

te livrer à la justice dans une semaine environ, et commencer à purger ta peine avec Nichols, Dickinson et les autres.

- Ils n'ont pu trouver un prétexte pour obtenir une remise de peine, énonça Kyle en tournant enfin son visage vers ses interlocuteurs. Son ton, depuis quelques mois, était devenu très étudié, très biblique. Je pensais bien qu'il en serait ainsi, poursuivit-il. Dieu nous punit pour les péchés que nous commettons.

Constatant le changement qui s'était opéré en lui, les deux hommes laissèrent voir leur surprise. Hopper, toujours franc et même brutal, s'écria :

- Bon sang, George ! Comme tu as maigri !

- De... de vingt-cinq kilos, monsieur Hopper, précisa tristement Lee Kyle. Il ne peut plus manger. Vous n'avez aucune idée de ce que ces derniers mois ont été pour lui.

- Et il est devenu pieux ! s'exclama Hopper avec colère, ne s'adressant à personne en particulier.

Bahrwell lui jeta un regard sévère :

- Un peu de piété n'a jamais fait de mal à personne ! remarqua-t-il. Puis, se tournant vers Kyle, il reprit : En résumé, George, la situation est la suivante : Vic et moi avons toujours su que nous ne pouvions avoir gain de cause. Le D.A. [\[1\]](#) a fait traîner l'affaire en longueur pour voir quelle décision prendrait la Cour d'Appel. Nous avons compté là-dessus pour être sauvés.

Il fit tourner son feutre entre ses mains et poursuivit :

- À présent, nous savons que nous sommes refaits, là aussi. Cela signifie la prison pour nous, comme pour toi et pour le reste de la bande. Nous sommes ici ce soir pour discuter de ce que nous devons faire.

- J'ai mal agi, dit Kyle de sa nouvelle voix lente de pasteur. J'ai manqué à ma parole de fonctionnaire de police. J'ai accepté, des joueurs impies, des pots-de-vin que j'ai transmis ensuite à d'autres policiers. Je mérite mon châtement.

Bahrwell jeta un coup d'œil à Hopper. Le visage du gros homme flamboyait de colère. Il frottait de ses énormes poings le tissu de son pantalon. Bahrwell lui fit un signe de tête.

Les yeux levés vers le ciel, Kyle montra sa femme, de la main qui tenait la Bible.

- J'ai épousé une femme honnête, pieuse, la fille d'un homme sage et craignant Dieu, qui n'a jamais accepté un sou qu'il n'ait honnêtement gagné. Il a élevé huit enfants sur son traitement de lieutenant de police. Ils vivaient dans la pauvreté, mais Dieu les avait comblés de Sa miséricorde. Et moi, j'ai apporté à cette femme et à son père la honte et l'humiliation.

- Vic et moi avons aussi des femmes et des familles, George, rétorqua Bahrwell. Nous ne faisons qu'accepter des paris sur des chevaux et des numéros, de la part des gens qui veulent bien parier. Nous leur rendons un service. Si nous méritons d'aller en prison, la moitié des habitants de cette ville devrait y aller avec nous.

Kyle inclina la tête pour lancer à l'homme aux cheveux blancs un regard brûlant :

- Faites vous-mêmes, toi et eux, votre paix avec le Seigneur. Quant à moi, je vais me remettre entre les mains de Ses serviteurs et je serai lavé de mes fautes.

Le silence tomba sur le salon luxueux et brillamment éclairé. Enfin, Bahrwell, se tournant vers Kyle, rompit ce silence en disant :

- Vous comprenez, n'est-ce pas, madame Kyle, que, même si votre mari ne témoigne pas contre nous lors du jugement, nous serons condamnés et lui avec nous ?

La femme mince et pâle fit un signe affirmatif. Elle mordillait ses lèvres décolorées et ses yeux allaient craintivement de l'un à l'autre.

- C'est lui qui servait d'intermédiaire, reprit Bahrwell. Le capitaine Burckhardt n'a jamais reçu de nous aucun présent illicite, comme il en recevait de Nichols et de Dickinson. Il n'a jamais enregistré nos voix sur son damné petit magnétophone. Par contre, ce bon capitaine a enregistré la voix de George, qui nous désigne comme des corrupteurs. Personne, pas même votre mari, ne peut nier cette évidence. La seule chose susceptible de nous sauver, à présent, c'est l'absence de George au procès. Lui disparu, l'accusation ne pourra être maintenue.

Lee Kyle sursauta et eut un mouvement de recul.

- Non, non ! se récria aussitôt Bahrwell, vous avez mal interprété mes paroles, madame Kyle ! Nous ne sommes pas des gangsters... nous sommes des hommes d'affaires. Il lui adressa un sourire engageant, en

étouffant un petit gloussement. Nous n'avons pas l'air de gangsters, n'est-ce pas ? reprit-il. Tout ce que nous désirons, c'est que George disparaisse pour un temps.

Il attendit patiemment, pendant un long moment, que la femme eût réfléchi aux paroles qu'il venait de prononcer.

- Vous voulez dire, qu'il devienne un fugitif ? demanda-t-elle enfin. Mais quelle sorte d'existence mènerait-il ? gémit-elle. Et moi ?

- Une existence bien meilleure que celle qui vous attend si les choses suivent leur cours, répondit Bahrwell. Nous sommes disposés à y veiller.

Il se pencha un peu pour toucher les mains tremblantes de Mme Kyle.

- Écoutez-moi, reprit-il. Vous avez encore dix-sept mille dollars à payer pour éteindre l'hypothèque sur cette maison. (Il sourit.) Nous avons pris nos renseignements, vous le voyez ! Vous ne pouvez espérer vous acquitter de cette dette. Vous allez perdre cette maison, la plus grande partie de l'argent que vous y avez investi, et tous ces jolis meubles.

Les yeux de Bahrwell, tournés vers elle, avaient un regard très doux.

- Que deviendrez-vous si George va en prison, madame Kyle ?

- Nous... nous en avons parlé ensemble, répondit-elle. Je pourrais toujours subvenir à mes besoins. J'ai été, pendant onze ans, secrétaire d'un avocat. Je pourrais reprendre cette profession et même gagner beaucoup d'argent.

Ses lèvres décolorées se mirent à trembler.

- Mais je ne pourrais jamais espérer garder la maison, à moins qu'elle ne soit entièrement payée.

Ses yeux se remplirent de larmes et elle baissa la tête. Bahrwell regarda un moment le ridicule chapeau de paille, qui s'agitait à chaque sanglot de la malheureuse, puis se tourna vers Kyle. Les yeux de celui-ci ne quittaient pas la Bible qu'il tenait sur ses genoux.

Bahrwell se leva et traversa la pièce pour rejoindre la femme effondrée dans le fauteuil. Son feutre à la main, il donna une petite tape amicale sur le dos mince jusqu'à ce que les sanglots cessassent.

- Il n'est pas indispensable que les choses se passent ainsi, madame

Kyle, dit-il. George pourrait prendre de petites vacances jusqu'au moment où il serait temps pour lui de se livrer à la justice... et, *tout simplement, ne pas revenir.*

La femme avait levé sur lui ses yeux inondés de larmes.

- Il n'a rien fait de terrible, reprit Bahrwell. Il ne mérite pas vraiment la prison. Et, s'il s'en va pour de bon, Vic et moi sommes disposés à liquider, en un versement global, l'arriéré de votre dette. Dans peu de temps, vous pourriez vendre cette maison et aller rejoindre George là où il aurait choisi de refaire sa vie. Et acheter là-bas une autre maison, tout à fait comme celle-ci.

Les yeux de Mme Kyle allèrent de lui à George, puis, par la baie vitrée, considérèrent la rue sinueuse. La rue avait été volontairement tracée en lacet de façon à ralentir la circulation et à assurer la protection des enfants. Les Kyle n'avaient pas d'enfants, mais ils habitaient depuis trois ans dans une maison de quarante mille dollars située dans cette rue scientifiquement sûre.

- George, dit-elle doucement, et sa voix chevrotante s'élevait en une prière, George, mon chéri, c'est à toi de décider... Je ferai ce que tu me diras de faire.

Kyle leva ses yeux enfoncés de fanatique.

- Je regrette, Lee, dit-il, mais j'ai mal agi, et, en l'occurrence, l'innocent doit souffrir en même temps que le coupable.

Prise d'une crise de larmes et de sanglots étouffés, Mme Kyle se plia presque en deux. Hopper se leva d'un bond en lançant un juron !

- Quel faux jeton tu fais, Kyle ! hurla-t-il, et sa grosse voix résonna dans toute la maison. Bahrwell alla vivement à lui, le bras levé en un geste d'avertissement.

Kyle releva son visage illuminé de martyr et reçut l'insulte comme un sol desséché absorbe la pluie.

- Accable d'outrages le pécheur que je suis ! s'écria-t-il.

- Tes simagrées ne prennent pas, avec moi ! cria de nouveau Hopper. Bahrwell, son beau visage empreint d'inquiétude et de colère, essaya de l'entraîner vers la porte.

- Je me souviens de toi, il y a un an ! reprit Hopper s'adressant à Kyle qui l'écoutait avec attention.

« Tu prenais du bon temps, à l'époque ! Gras et effronté, gagnant plus d'argent que tu n'en avais jamais eu auparavant, courant après toutes les filles de la ville ! Et je me rappelle ce que tu as dit quand les ennuis ont commencé. »

Hopper se libéra de l'étreinte de Bahrwell en un brusque mouvement des épaules. Son énorme poitrine se gonfla tandis qu'il exhalait sa colère.

- Je ne vous laisserai jamais tomber, les gars ! avais-tu dit. Je sais reconnaître ceux qui sont mes amis. Je te le jure sur ma mère, Vic !

Hopper fit un pas vers Kyle, sans prendre garde à Bahrwell qui cherchait à le retenir par le bras, se pencha et cracha au visage de l'homme assis. Kyle sourit avec douceur tandis que la salive coulait le long de ses joues émaciées.

Hopper se redressa, aspira profondément l'air, et pointa vers Kyle un gros doigt tremblant.

- Voilà une chose que j'ai apprise quand j'étais gosse, Kyle : un vrai homme dit la vérité à ses amis et s'en tient là, *parce qu'il se respecte* ! Ses amis doivent le croire ou peuvent aller se faire voir ! Mais, quand un type jure quelque chose sur sa mère, ou sur ses enfants, c'est qu'il ment ! C'est toujours comme ça !

Bahrwell, qui le tenait maintenant solidement par le bras, le fit sortir et le conduisit à la voiture. Puis il se mit au volant de la *Continental* et, avant de démarrer, alluma une cigarette.

- Ce n'est jamais bon de se mettre en colère ! remarqua-t-il.

Hopper, assis à côté de lui, tremblait encore de rage.

- Qui croit-il tromper, avec cette comédie ? s'écria-t-il.

- Ce n'est pas une comédie, répondit Bahrwell d'un ton un peu amer, en parcourant des yeux la rue. Kyle est devenu pieux : il s'est converti.

- Tu es fou, toi aussi ! Il n'a jamais été comme ça !

- Une fois de temps en temps, si tu lisais autre chose que les résultats des courses, tu saurais reconnaître ce que tu viens de voir. Et fais attention à ce que tu dis !

Bahrwell tira une bouffée de sa cigarette avant de poursuivre :

- Kyle manifeste tous les symptômes d'une conversion : angoisse

prolongée, affaiblissement physique, sentiment de culpabilité, regret du tort causé à sa femme. Et bien entendu, elle est pour lui un stimulant religieux permanent. (Bahrwell secoua la tête.) Pas besoin d'être Sigmund Freud pour comprendre ça. Kyle manifeste tous ces symptômes, depuis l'année dernière.

- Bon, bon ! dit Hopper, mais je n'ai pas envie d'aller en prison parce qu'un type converti veut faire le mauvais joueur. (Il regarda Bahrwell bien en face.) Je ne suis pas un homme d'affaires assez important !

Bahrwell secoua la tête d'un air furieux.

- Tu vas le faire tuer. Regarde donc de l'autre côté de la rue ! dit-il en désignant une voiture derrière le pare-brise de laquelle on voyait rougeoyer les bouts de deux cigarettes. Et il y en aura d'autres toute la nuit, jusqu'à l'arrivée de l'équipe de jour.

Il jeta sa cigarette par la portière et appuya sur le démarreur.

- Le D.A. n'est pas fou : il les a fait venir ici dès qu'il a reçu les ordres de Washington. Ils vont rester jusqu'à ce que Kyle ait été mis à l'ombre sans incident.

Hopper se donna une énorme claque sur le genou :

- Je ne veux pas aller en prison !

- Nous ne sommes pas encore morts, Vic.

- Tu m'en diras tant ! reprit le gros homme. Son regard s'éclaira. Il peut encore changer d'avis. Il a déjà cinq ans à tirer, et dix-sept mille dollars, c'est une grosse somme. Hopper releva la tête. Nous n'abandonnons pas la partie. Bien des choses peuvent se passer. Il va peut-être mourir en dormant : il a l'air mal en point...

- Ou se suicider, compléta Bahrwell.

* * *

Un peu plus de trois mois s'écoulèrent avant qu'ils ne retournassent chez les Kyle. Un vent violent soufflait au-dessus des élégantes villas et une neige fine tombait en tourbillonnant dans la rue sinueuse. Les deux hommes avaient relevé les cols de leurs pardessus pour descendre de la voiture.

- C'est idiot ! répétait Hopper avec entêtement, tandis qu'ils se dirigeaient vers la maison. Pourquoi lui donner de l'argent à *elle* ?

- Cesse de geindre, répondit Bahrwell. Nous avons mis l'argent de côté pour eux. Nous allons le lui donner et la rendre heureuse. On ne peut savoir ce dont elle serait capable.

* * *

La veuve de Kyle ouvrit la porte au premier coup de sonnette et les fit entrer. Les visages des deux hommes étaient rouges de froid, mais celui de Bahrwell était beau et bienveillant alors que celui de Hopper paraissait sombre et renfrogné.

- Il y a longtemps que nous n'avons pas eu le plaisir de vous voir, madame Kyle, dit Bahrwell en ôtant son feutre. Nous aurions voulu venir plus tôt pour vous présenter nos condoléances, mais...

Il haussa les épaules et eut un léger sourire.

- Nous avons pensé que, nos noms ayant été associés à celui de George, il valait mieux pour vous que nous n'assistions pas à l'enterrement. J'espère que les fleurs sont bien arrivées ?

Lee Kyle fit un signe affirmatif, remuant à peine la tête, comme si elle redoutait de détourner un instant son regard de Bahrwell, dont elle scrutait les traits avec anxiété.

- Puis-je...- puis-je vous offrir du café ? demanda-t-elle.

- Non, non, merci.

Bahrwell adressa un sourire au visage blême et pathétique.

- Nous avons rendez-vous à l'autre bout de la ville, intervint Hopper, et nous sommes déjà en retard.

- C'est vrai, opina Bahrwell. Il examina un moment ses ongles bien faits et reprit : Madame Kyle, ces derniers temps, George, Vic et moi avons eu quelques dissentiments. Mais, maintenant qu'il est mort, rien ne doit venir gâcher le souvenir que nous gardons d'un très cher ami.

Il tira de la poche intérieure de son raglan une longue enveloppe de papier bulle et la mit dans la main tremblante de Mme Kyle. Hopper remua les pieds d'un air furieux.

- M. Hopper et moi tenons à faire en sorte que la veuve de George ne souffre pas injustement de sa fin prématurée.

Il donna une petite tape sur l'épaule menue et ajouta :

- Nous vous l'avions promis.

Lee Kyle saisit l'enveloppe, la serra contre sa poitrine osseuse, s'écroula dans un fauteuil, et un léger gémissement s'échappa de ses lèvres.

- À présent, nous allons partir dit Bahrwell. Inutile de nous raccompagner.

Hopper le suivit, le menton rentré, les épaules raides. Arrivé dans le vestibule, il se retourna et appela :

- Madame Kyle ?

Elle releva la tête.

- Qu'y a-t-il ?

Hopper grimaça un sourire :

- George s'est vraiment suicidé, cette nuit-là, après notre départ ?

Il la regardait du coin de l'œil.

- Vous ne l'auriez pas aidé un peu, par hasard ?

La femme poussa un cri perçant et se plia en deux, dans son fauteuil, comme ils l'avaient déjà vu le faire lors de leur précédente visite. Bahrwell, saisissant le gros homme par le bras, le fit tourner sur lui-même et le frappa à la poitrine en criant :

- Boucle-là ! Et monte dans la voiture !

Il lui fallut un bon quart d'heure pour calmer Mme Kyle. Quand, enfin, il eut répété, à maintes reprises, combien il était bon, Bahrwell sentit qu'il pouvait sans danger la laisser à elle-même. Elle l'accompagna à la porte.

- Ça c'est passé exactement comme vous l'avez lu dans les journaux, monsieur Bahrwell, dit-elle. Si seulement j'avais été éveillée pour l'empêcher de faire ça ! Je préférerais voir George en prison que mort !

Bahrwell posa son feutre bien d'aplomb sur ses cheveux blancs et dit :

- Il faut essayer d'oublier tout cela, madame Kyle. Et tenter de pardonner à Hopper : c'est un homme ignorant et fruste.

Il descendit du trottoir et se dirigea vers sa voiture.

En s'éloignant, il entendit la voix de Mme Kyle qui criait :

- Je jure que c'est vrai ! Je le jure sur la tombe de ma mère !

LA MORT EN CE JARDIN

(Bodies Just Won't Stay Put)

par TOM MACPHERSON

C'est bien la dernière fois que Dorothy m'obligera à retourner la pelouse. Je ne sais plus combien d'automnes m'ont vu, sous sa surveillance, semer de nouvelles pelouses soit derrière, soit devant la maison, ou les deux en même temps. À chaque désherbage je me dis en pestant que c'est moi qu'on déracine et non pas le chiendent. Il m'apparaît évident que son jardinage finirait par me tuer si je ne la tuais avant. Nous retournerons donc la pelouse cette année, mais lorsque je l'ensemencerais, ce sera sur Dorothy.

Le moyen que je compte employer est si sûr que je regrette de ne pas y avoir pensé plus tôt. Chaque année, Dorothy me tanne jusqu'à ce que je demande au vieux Krajewski de venir retourner l'une ou les deux pelouses avec son motoculteur. Puis, pendant qu'elle visite quatre jours durant l'exposition florale de Newark, je répands graines et engrais, arrose toutes les quatre heures. En septembre prochain, je l'aiderai à faire ses valises mais, au lieu de la laisser partir, je la frapperai à la tête. Je creuserai un trou dans la pelouse fraîchement retournée, je l'y mettrai et procéderai aux semailles le lendemain matin. La germination de ces graines est si rapide que le gazon apparaîtra trois jours après. Vers le cinquième jour, lorsqu'il me faudrait signaler que

Dorothy n'est pas revenue de son exposition florale, la pelouse sera uniformément verte.

Le vieux Krajewski retourna la pelouse derrière la maison juste avant le souper. Nous savions qu'il viendrait tard car il tenait à travailler toute la journée dans son jardin maraîcher avant d'accepter d'autres petits travaux. La pelouse ne fut proprement labourée et ratissée qu'à la nuit tombante.

Après le souper, je portai les bagages de Dorothy jusqu'au garage et les plaçai dans la voiture. Je ne la sortis pas tout de suite, mais fis semblant de ne pouvoir la mettre en route, tournant la clé de contact après chaque coup de démarreur. Comme je le prévoyais, Dorothy s'impatienta.

- Oh ! Miller, cria-t-elle de l'allée, tu l'as noyée !

Comme je quittais mon siège et sortais de la voiture, je l'entendis entrer dans le garage, le bruit sec de ses hauts talons trahissant son exaspération. Il était 7 h 31. Je savais que Marion Gordon se trouvait près de la fenêtre de sa cuisine pendant les quatre-vingt-dix secondes que durait la publicité radiophonique X... Elle aurait entendu quand j'essayais de démarrer et, très probablement, vu Dorothy faire son entrée tapageuse dans le garage.

Je contournai la voiture pour ouvrir la portière à Dorothy. Comme elle baissait la tête, je la frappai violemment avec l'embout de l'arroseuse centrifuge. Ce ne fut point par un diabolique esprit de vengeance que j'utilisai l'arroseuse ; elle se trouvait à la portée de ma main, près des produits à désherber. Dorothy s'effondra sans un bruit ; je claquai la portière.

- En effet, je crois bien l'avoir noyée, chérie, dis-je à haute voix. Mais dans quelques minutes tout ira bien.

Je traînai Dorothy au fond du garage et la cachai sous les sacs de jute que nous avions accumulés depuis des années pour protéger les nouvelles semailles.

Je pris place au volant, fermai le plus doucement possible la portière au premier cran et mis la voiture en marche. Je pris la direction de la gare mais, aussitôt hors de la ville, déviai vers la décharge publique où des tas d'ordures se consumaient lentement. Dorothy dépensant tout son argent en fournitures de jardinage, ses valises n'étaient que de carton bouilli et seraient réduites en cendres avant le matin. Pour en être plus sûr, j'avais apporté le bidon d'essence qui servait à alimenter la tondeuse. J'inondai d'essence les valises ouvertes et ses vêtements, puis enflammai le tout.

Comme je rentrais, Marion Gordon sortait sa bouteille de lait.

- 'jour, Miller, me lança-t-elle, Dorothy est partie voir l'exposition florale ?

* * *

La première chose qui me frappa, c'est que personne ne semblait faire cas du petit détective à la moustache tombante et grisonnante. Mais je devinai aussitôt que c'était de celui-là que je devais me méfier. Il était dans l'allée, devant la maison, en compagnie du lieutenant détective Delaney et de deux autres policiers en civil. Lorsqu'ils arrivèrent, je

me trouvais derrière les per-siennes de la chambre à coucher. Ils ne vinrent pas me voir immédiatement. Tandis que le lieutenant conversait avec ses deux acolytes, le petit moustachu, légèrement à l'écart, examinait les massifs d'azalées que Dorothy avait disposés en rangs d'oignons devant la façade. Il tenait à la main un calepin et un crayon. Il avait le bras replié de telle façon que je fus surpris de ne pas y voir suspendu un parapluie. Leur conciliabule terminé, Delaney se tourna vers « Moustache » pendant que les deux autres se dirigeaient vers les maisons mitoyennes.

Comme je descendais l'escalier, on frappa à la porte.

- Monsieur Davis ? s'enquit Delaney, en présentant sa carte de police.

Je m'étonnai qu'il ne m'eût pas reconnu, car il m'avait longuement observé lorsque j'étais allé au commissariat signaler la disparition de Dorothy. Il y avait seulement deux jours de cela. J'ouvris largement la porte et il entra. Le petit moustachu restait en retrait ; lorsqu'il vit que je maintenais la porte ouverte, il hocha la tête, esquissa un petit pas de danse et entra d'un pas alerte, passant même devant Delaney.

- Je sais que vous avez déclaré au Service des disparitions que Mme Davis n'avait pas réservé de chambre, dit Delaney, mais la police de Newark n'a relevé son nom sur aucun registre d'hôtel, ce qui nous ramène ici. Nous voulons commencer l'enquête à l'endroit où Mme Davis a été vue pour la dernière fois.

Dorothy ne retenait jamais de chambre avant d'aller à l'exposition florale. Elle se débrouillait sur place. Peut-être aurais-je dû lui en réserver une cette fois-ci, mais je craignais d'introduire un élément contraire à ses habitudes. Cependant, j'avais peut-être commis là une erreur. En effet, lorsque j'avais déclaré au commissariat qu'elle ne réservait jamais sa chambre d'avance, ils ne m'avaient visiblement pas cru.

Delaney voulut connaître les habitudes de Dorothy. Avait-elle un violon d'Ingres ? Avait-elle des amis ou des relations dans d'autres villes ? Je lui répondis que son unique distraction était ce fichu jardinage et qu'elle avait une sœur et un cousin en Californie. Puis il me demanda si je voyais un inconvénient à ce qu'ils jettent un coup d'œil sur les lieux.

Moustache, debout devant la fenêtre de la salle à manger, n'avait pas quitté des yeux la pelouse derrière la maison. Lorsque Delaney et moi allâmes répondre au coup frappé à la porte de service, Moustache fit volte-face et quitta la fenêtre de son petit pas sautillant.

J'ouvris la porte ; les deux autres détectives attendaient dans l'allée. Delaney leur fit signe d'entrer. Ils descendirent tous à la cave, excepté Moustache. Tenant son vétuste calepin dans sa main gauche, le petit homme sortit par la porte de service et se dirigea vers l'arrière de la maison. Je gagnai la fenêtre qu'il venait de quitter et observai ses mouvements.

Moustache marchait avec précaution sur les dalles pour ne pas fouler le jeune gazon. Lentement, il fit deux fois le tour de la pelouse. La voix, toute proche, du lieutenant me fit soudain sursauter.

- Quel est ce monticule là-bas ? demanda-t-il, montrant du doigt le coin sud-est du jardin.

- Ça ? Eh bien, euh, c'est un tas de terreau.

Mon hésitation le surprit. Il me jeta un regard, disons inquisiteur.

- Un tas de terreau, hein ? Nous allons voir ça d'un peu plus près.

J'essayai de ne pas lui montrer mon soulagement. Je ne voulais pas qu'il comprenne la cause réelle de mon inquiétude. Moustache s'occupait beaucoup trop attentivement, à mon goût, de la nouvelle pelouse.

Delaney se munit au garage d'une pelle et d'un râteau. Tandis qu'ils nivelaient le tas de terreau, j'essayai de prendre une attitude indifférente, affectant de ne pas les voir creuser. Je regardai les maisons entourant notre petit jardin d'à peine un demi-hectare, et devinai des regards curieux derrière les volets entrouverts de chaque fenêtre.

- On continue de creuser, Delaney ? demanda l'un de ses hommes.

Lorsqu'il répondit, je fus surpris de le voir si près de moi. Il me dévisageait ; ma tranquillité devait se lire sur mon visage. « Non, dit-il. Laissez tomber. »

Les deux hommes s'appuyèrent sur le manche de leurs outils, regardant d'un air malheureux les petits tas qu'ils avaient fait de mon terreau. Je me sentis désolé pour eux et proposai de réparer les dégâts plus tard.

- Non, dit le lieutenant. Laissez tout comme ça. J'enverrai des hommes pour le faire.

Les trois hommes sortirent tandis que Moustache restait en arrière.

J'en fis autant. Le nez sur son carnet, il y inscrivit en marmonnant, « quadrilatère... S quatre... en premier ». Il regarda encore une fois ma nouvelle pelouse, puis remit vivement le calepin dans sa poche comme s'il venait de s'apercevoir que les autres étaient partis. J'étais si près de lui que sa gigue habituelle me fit tomber dans les zinnias.

L'un des travaux exaspérants que ma femme m'obligeait trop souvent à faire était de transplanter ses zinnias. Tandis que Moustache, l'air confus, m'aidait à me relever, je réalisai que ma femme était toujours capable de me faire creuser des trous. Il me faudrait transplanter Dorothy maintenant, car Moustache avait dressé une véritable carte d'état-major de la pelouse. J'ignorais où S quatre pouvait être, mais je savais que la police défoncerait toute la pelouse jusqu'à ce qu'elle ait retrouvé Dorothy ou abandonné l'affaire.

Comme cloué à l'endroit où Moustache m'avait laissé, je pensais à la précarité de ma situation lorsque mon système nerveux fut de nouveau mis à l'épreuve.

- Plus trace de saleté, hein, Miller ? dit une voix près de moi.

- Quoi ? Qu'est-ce que c'est ? murmurai-je d'une voix rauque. Me retournant, je vis le visage grimaçant de Herb Gordon.

- Le chiendent. Vous vous en êtes débarrassé ? Je ne vois plus trace de cette saleté.

Il y a des gens qui ne veulent pas croire que retourner une pelouse envoie sous terre le chiendent et ses millions de graines, prêtes à germer l'année suivante. Je n'avais jamais pu en convaincre Dorothy. « Tu n'es qu'un paresseux », disait-elle toujours. Si bien qu'au lieu d'arracher, nous continuions de retourner l'une ou les deux pelouses. Les Gordon, quant à eux, vivaient en parfaite entente avec leur chiendent.

Herb était venu me demander ce que signifiaient ces deux cars de police. Il savait, bien sûr, comme tout le voisinage, ce que la police recherchait. Je fus néanmoins content de le voir. Je voulais savoir si ma mise en scène avait abusé sa femme. Herb me déclara que Marion jurait m'avoir vu emmener Dorothy à la gare, que Dorothy lui avait même dit au revoir de la voiture comme nous sortions du garage. Ce résultat me combla de joie. Mais le problème « S quatre » restait à résoudre.

Je ne pouvais prendre le risque de transplanter Dorothy sous le tas de terreau. J'ignorais si c'était par amabilité ou méfiance que Delaney

m'avait recommandé de ne pas refaire le tas moi-même. Je tournai autour de la pelouse, entrai et sortis du garage en quête d'inspiration. Je visitai chaque chambre de la maison, mais c'est dans la cave que je trouvai l'emplacement idéal. Nous possédions deux de ces vieux tonneaux en bois, si rares de nos jours. Dorothy voulait m'y faire planter des framboises un de ces printemps, mais pour l'instant ils étaient presque pleins d'objets hétéroclites. Le vieux couvre-lit de coton qu'utilisait Dorothy pour les couvrir était retourné. Elle n'aurait jamais commis cette erreur. Les détectives avaient donc découvert les tonneaux et, probablement, les avaient consciencieusement fouillés.

Les Gordon avaient prévu une réunion de bon voisinage pour le samedi soir. Herb était venu me demander, entre autres choses, si je préférerais qu'ils la décommandent pour ne pas me déranger. Je l'en avais dissuadé, pensant que ces réjouissances pourraient m'aider à transporter Dorothy sans être remarqué. Je réglai mon réveil à quatre heures du matin. Je savais que la soirée se terminerait vers deux ou trois heures, et que tous les voisins qui n'avaient pas été invités chez les Gordon seraient en train de rattraper leur manque de sommeil vers quatre heures du matin.

Avant que le jour se lève, Dorothy eut rejoint dans la cave le tonneau aux framboisiers. Je m'étais servi de la bêche pour soulever délicatement les mottes de jeune gazon, puis j'avais creusé le sol. Le travail terminé, j'avais replacé, non moins délicatement, les mottes. Le lendemain matin, en pleine lumière, j'ouvris un sac de sphaignes et, tout en les fragmentant, j'en parsemai le haut de la pelouse. Il n'était plus possible de trouver trace de ce que j'avais fait.

Lorsque Herb vint me voir, vers midi, j'expliquai cérémonieusement que pour complaire à Dorothy, où qu'elle soit, je voulais faire mon possible pour réussir une pelouse parfaite. Herb soupira, et posa une main compatissante sur mon épaule. Après un moment de silence, il rentra chez lui, probablement pour prendre son petit déjeuner.

Le dimanche en fin d'après-midi, je vis Moustache passer lentement devant la maison, au volant d'une Ford 51. Mais ce fut seulement le mardi qu'il revint me voir en compagnie de Delaney. Celui-ci voulait juste savoir si j'avais eu des nouvelles de ma femme. Il avait joint sa sœur et son cousin, mais ces derniers n'avaient aucune idée de l'endroit où pouvait se trouver Dorothy. Il me recommanda de prévenir aussitôt le commissariat si j'apprenais quelque chose. Ni lui, ni Moustache ne regardèrent la pelouse.

Comme il allait partir, Delaney se souvint du tas de terreau. Il s'excusa

de n'avoir pas encore envoyé des hommes pour le reconstituer. Il promit que ce serait fait le matin même. Moustache mit le nez dans son carnet et écrivit en marmonnant : « puisard ».

Je sursautai, puis m'aperçus avec soulagement que le lieutenant était déjà parti et n'avait pu voir ma réaction. Tôt ce matin-là, j'avais bouché le tuyau d'écoulement du lavoir de la cave. Je me proposais de simuler un engorgement du puisard et de demander au vieux Krajewski de venir le dégager sous la pelouse devant la maison. Je savais que Krajewski aurait juste le temps de découvrir le puisard avant la tombée de la nuit. Ce qui m'aurait permis d'y placer Dorothy, de remettre le couvercle et de commencer le remblayage moi-même, avant le lever du jour. J'aurais pu terminer le travail le lendemain. Si jamais on m'avait demandé une explication, j'aurais dit que le tuyau d'écoulement avait toujours été bouché. Maintenant que Moustache pensait au puisard, j'allais devoir déboucher l'écoulement et trouver une meilleure cachette pour ce cadavre qui, décidément, ne voulait pas rester en place.

Le jeudi, personne n'était encore venu retourner la pelouse, ni s'occuper du puisard. Dorothy commençait d'exhaler une odeur un peu forte ; les vaporisations et désodorisants que j'utilisais n'étaient plus suffisants. En fin d'après-midi, trois hommes vinrent quand même pour le tas de terreau. Ils commencèrent par creuser jusqu'à près d'un mètre de profondeur, à l'emplacement où s'élevait le tas originel. « Ordre du lieutenant », expliquèrent-ils. Ils s'apprêtaient à tout remettre en place lorsque je décidai de profiter de leur travail musculaire. Herb était venu regarder. Tout en buvant les bières que j'avais apportées, je demandai aux terrassiers de laisser le trou béant.

- Ma femme a toujours désiré un saule pleureur, leur dis-je. Maintenant que j'ai un trou tout creusé, je vais en profiter - je faillis ajouter « en souvenir » - et lui faire la surprise pour son retour.

Je savais que je pourrais y mettre Dorothy et l'enterrer convenablement pendant la nuit. Il ne me resterait plus qu'à refaire le tas de terreau, le lendemain. Si les terrassiers de la police racontaient à Delaney ce que je me proposais de faire, et qu'il s'étonne, par la suite, de ne pas voir le saule pleureur, il me serait toujours possible de dire que j'avais abandonné cette idée après réflexion. Le lendemain, j'expliquai à Herb, qui m'aidait à refaire mon tas, que j'avais changé d'avis pour le saule pleureur. Je n'avais pas le droit de planter un grand arbre si près d'une clôture ; ses branches empièteraient sur la propriété voisine, la sienne en l'occurrence.

Le jour suivant, Moustache vint seul. Auparavant, j'avais eu le temps d'achever avec soin mon tas de terreau, de le recouvrir d'engrais, de l'arroser copieusement ; son odeur était beaucoup plus forte que celle de Dorothy lorsque je l'avais roulée dehors, dans son tonneau. Moustache ne parla pas tout de suite. Il se promena dans le jardin, se baissant de temps à autre pour examiner la pelouse ou les massifs de fleurs. Puis, le calepin écorné apparut de nouveau et vint se placer sous son nez.

- La police n'a pas encore creusé le sol de votre cave, n'est-ce pas ? questionna-t-il.

Je faillis en tomber assis par terre. Je le regardai fixement un bon moment, avalai ma salive et lui criai :

- Qu'est-ce que vous dites ?

Il cligna des yeux, baissa son carnet, l'air offusqué. Puis il répéta sa question avec quelque hésitation :

- Les policiers n'ont pas encore creusé le sol de votre cave, n'est-ce pas ?

- Les policiers ? hurlai-je. Vous parlez d'eux comme si vous n'en faisiez pas partie.

Il eut une exclamation étouffée et tandis que je restais à le regarder fixement, il s'en fut au volant de sa vieille Ford 51.

* * *

Le lieutenant riait et je riais aussi. En partant de chez moi, j'avais l'intention d'aller crier mon indignation à la police. Mais, lorsque j'arrivai près du commissariat, ma fureur s'était considérablement refroidie.

- Moustache, comme vous l'appellez, n'a jamais fait partie d'aucune police, dit Delaney. Peut-être a-t-il suivi quelque part des cours par correspondance, je n'en sais rien. Vous avez entendu parler des sourciers ? Eh bien, nous avons là un phénomène qui découvre les criminels comme un sourcier une source. La première fois qu'il nous a suivis dans une enquête, nous ne l'avions même pas remarqué jusqu'au moment où l'un de nos hommes le surprit en train de dresser une de ces absurdes cartes d'état-major. Nous l'avons chassé. Mais la nuit même, nous fûmes prévenus de ce que notre suspect creusait dans son jardin. Nous nous approchâmes du lieu avec précaution et le

laissâmes terminer son travail avant de l'épingler avec le cadavre. Maintenant, bien sûr, nous n'agissons plus de même avec Moustache lorsqu'il nous suit. À propos, « Moustache », c'est bien trouvé comme nom !

« Vous savez, monsieur Davis, poursuivit Delaney, nous avons décidé de retourner votre pelouse. Mais, lorsque nous avons découvert que l'assurance-vie de votre femme était peu élevée et que vous ne sembliez pas avoir d'autres mobiles, nous avons décidé de ne pas vous importuner davantage. De plus, vos voisins nous ont dit que vous travailliez comme un bœuf chaque année et que cette pelouse était votre plus belle réussite. Nous avons donc clos l'enquête. Par ailleurs, rien ne prouve qu'il soit arrivé malheur à Mme Davis. Tout ce que nous savons, pour l'instant, est qu'elle a disparu.

En quittant le commissariat, je me sentais si bien que je dus arrêter la voiture avant d'arriver chez moi pour me refaire un visage de circonstance. Comme je passais la grille, je remarquai un camion des Pépinières Wilton, débâché et garé dans l'allée des Gordon. Un grand arbre débordant du camion touchait presque notre pelouse, non loin du tas de terreau. Ou, plutôt, de l'endroit où s'était élevé le tas de terreau.

Herb Gordon vint à ma rencontre. Posant paternellement ses deux mains sur mes épaules, il m'expliqua avec émotion :

- Miller, après que vous m'avez eu fait part du désir de Dorothy, vos voisins ont décidé de se cotiser pour acheter un saule pleureur. Acceptez-le en gage de notre amitié pour vous et Dorothy, où qu'elle soit, et comme marque de sympathie dans cette dure épreuve. Cela n'a aucune importance qu'il déborde un peu sur notre jardin. Si nous allions les regarder creuser ? Au train où ils vont, ils n'en ont plus pour bien longtemps...

FOLIE DOUCE

(If This Be Madness)

par LAWRENCE BLOCK

St. Anthony n'était pas une résidence tellement désagréable. Sans doute y avait-il des barreaux aux fenêtres, on ne pouvait aller et venir à son gré : mais cela aurait pu être bien pis. Je m'étais toujours représenté les asiles psychiatriques comme des lieux un peu effrayants. Les descriptions littéraires concernant ces genres d'établissements laissent fort à désirer. Ils ne sont peuplés que d'exécutants sadiques, que de décors datant du Moyen Âge. Ce n'était pas ça du tout.

J'avais une chambre pour moi seul, avec une fenêtre donnant sur la plus belle perspective du parc. La propriété était agrémentée de très nombreux ormeaux et de jolis arbustes dont je serais bien embarrassé de dire le nom. Pendant mes moments de solitude, je pouvais observer le jardinier allant et venant d'un bout à l'autre de la grande pelouse derrière une grosse tondeuse à moteur. Mais, bien entendu, je ne passais pas tout mon temps dans ma chambre - dans ma cellule, si vous préférez. Un certain dosage de vie communautaire était prévu - heures de conversation avec les autres malades, interminables parties de ping-pong, etc... Quant à la guérison par le travail, c'était une des préoccupations majeures de l'existence à

St. Anthony. J'ai donc fabriqué ces stupides petites assiettes de céramique, j'ai tressé des paniers, j'ai fait des cache-pots. Je pense que cette méthode était assez efficace. Le simple fait de se concentrer intensément sur un objet parfaitement banal, doit avoir une valeur thérapeutique dans un cas comme le mien - la même valeur sans doute qu'ont les manies, pour les gens normaux.

Sans doute êtes-vous en train de vous demander pour quelle raison j'ai été pensionnaire à St. Anthony. C'est très simple. Un beau jour sans nuage, en septembre, je quittai mon bureau quelques minutes après midi ; je fus à ma banque et j'y encaissai un chèque de deux mille dollars. Ayant précisé que je désirais deux cents coupures craquant neuves de dix dollars, on me les remit sans difficulté. Alors je m'éloignai d'un pas de promenade. Dépassant deux pâtés d'immeubles, je m'arrêtai à un carrefour relativement fréquenté : si mon souvenir est exact, à l'angle des rues Euclid et Paine mais ce

détail est vraiment sans importance.

Là, je me mis à vendre mes billets de banque. J'arrêtais les passants, je leur offrais mes billets à cinquante cents pièce, ou bien je les échangeais pour des cigarettes, ou mieux encore je leur en faisais cadeau en remerciement d'un mot aimable. Je me rappelle avoir acheté à un type sa cravate, pour quinze dollars, et pourtant elle n'était pas propre. Vous ne serez pas surpris que la plupart des gens ait refusé d'avoir à faire à moi. Je pense qu'ils supposaient que mes billets étaient faux.

En moins d'une demi-heure, je fus appréhendé. La police, elle aussi, s'imaginait que mes billets étaient faux. Ils n'étaient pas faux. Tandis que les policiers m'escortaient jusqu'au panier à salade, je m'esclaffais bruyamment en jetant en l'air mes billets de dix dollars. Le spectacle des dignes défenseurs de la loi pourchassant dans toutes les directions ces billets tout neufs qui volaient au vent était du plus haut comique. J'en ris de plus belle et fort longtemps.

Une fois sous les verrous, je fixai tout ce qui m'entourait d'un œil aveugle. Je m'obstinai à me taire. Mary ne tarda pas à se manifester, tirant derrière elle en remorque un avocat et un médecin. Elle pleura immensément dans un charmant petit mouchoir de batiste : pourtant je peux certifier qu'elle se plaisait beaucoup dans son nouveau rôle. Merveilleuse expérience de martyr - elle était devenue l'épouse aimante de l'homme dont la cervelle s'était mise à bouillir. Ce rôle, elle le joua de pied en cap.

Dès que je l'aperçus, j'émergeai de ma léthargie. Je me mis à frapper hystériquement sur les barreaux de ma cellule, je l'abreuvi des noms les plus orduriers. Elle éclata en sanglots. Ils l'emmenèrent. Quelqu'un me donna quelque chose à boire - un tranquilisant, je suppose. Je m'endormis.

Cette fois-là, on ne me conduisit pas à St. Anthony. Je restai en prison trois jours - en observation, à ce qu'il paraît - à la suite de quoi je commençai à retrouver mes esprits. Le monde réel, à nouveau, m'entourait. Je tombai des nues en écoutant le récit de toute l'affaire. Je demandai aux gardiens où j'étais et pourquoi. Mes souvenirs étaient brumeux. Je m'efforçais de rassembler des pièces et des morceaux de ce qui s'était passé : tout cela restait pour moi sans la moindre signification.

J'eus plusieurs entretiens avec le psychiatre de la prison. Je lui dis que je travaillais habituellement beaucoup, au point que cela finissait par tourner à l'obsession. Cette déclaration lui parut extrêmement

intéressante. La vente des billets de dix dollars était une réaction évidente contre cette obsession du travail - une rejection symbolique du fruit de mon labeur. Je luttai fictivement contre le surmenage en me débarrassant des profits de ce surmenage. Nous discutâmes de cette question à fond, il prit soigneusement des notes, et ce fut tout. Puisque je n'avais rien fait de spécifiquement illégal, inutile de se soucier d'une inculpation. Je fus relâché.

Deux mois plus tard, je saisis ma machine à écrire et je la jetai par la fenêtre de mon bureau. Elle tomba comme une pierre dans la rue, manquant de peu le crâne chauve d'un trompettiste de l'Armée du Salut. Je lançai un cendrier à la suite de la machine à écrire, j'expédiai mon stylo par le même chemin, j'arrachai ma cravate et la précipitai dehors. Je m'approchai de la fenêtre : j'étais sur le point de sauter après la machine, la cravate, le cendrier et le stylo quand trois de mes employés m'agrippèrent et me retinrent - ce qui eut pour effet de me mettre joyeusement en fureur.

Je frappai ma secrétaire - une femme épatante, loyale et travailleuse dans l'âme - à la mâchoire, lui brisant méchamment une incisive. D'un coup de pied, j'attrapai le garçon de bureau sous le menton, je ceinturai au ventre mon associé. J'étais déchaîné. Ils eurent beaucoup de mal à me maîtriser.

Peu de temps après, j'étais installé dans une chambre à St. Anthony.

Comme je l'ai dit, ce n'était pas une résidence désagréable du tout. À certains moments, je m'y plaisais bien. On y était totalement irresponsable. Quiconque n'a pas vécu dans une maison de santé de ce genre (ou d'un autre) ne peut imaginer l'étendue de cette irresponsabilité. Ce qui ne signifie pas seulement que je n'avais rien à faire ; c'est beaucoup plus subtil que cela.

Je vais essayer de m'expliquer. Je pouvais être celui que j'avais envie d'être. Je n'avais pas besoin de me composer une attitude. Aucune nécessité d'être poli, selon l'usage, ou d'être aimable. Si l'on avait envie de dire à l'infirmière d'aller au diable, on n'hésitait pas, on le lui disait. Si l'on avait envie, sans raison, de pisser sur le plancher, on n'hésitait pas, on le faisait. On était dispensé de tout effort visible pour apparaître normal. Si j'avais été normal, après tout, ce n'est pas à St. Anthony qu'en premier lieu on m'aurait mis.

Chaque mercredi, Mary venait à la visite. C'était déjà une raison suffisante pour considérer St. Anthony comme une résidence idéale - non parce que je voyais ma femme une fois par semaine, mais parce que six jours sur sept j'étais délivré de sa présence. J'ai passé

quarante-quatre ans sur cette terre - pendant vingt et un j'ai été l'époux de Mary. Les années passant, la vie commune est devenue de plus en plus intolérable. Un jour - il y a plusieurs années de cela - j'avais envisagé la possibilité de divorcer. Le prix aurait été exorbitant. Selon l'avocat que je consultai, elle s'en serait tirée avec la maison, la voiture, la majeure partie de mes autres biens terrestres, plus une pension alimentaire suffisante pour me maintenir dans l'indigence jusqu'à la fin de mes jours. Donc, nous n'avons pas divorcé.

Comme je l'ai dit, chaque mercredi, Mary venait à la visite. Je me montrais tout à fait paisible. D'ailleurs, je fus paisible tout le temps que dura mon séjour à St. Anthony - à l'exception de quelques manifestations passagères de mauvaise humeur. Mais, je le crains, mon hostilité à l'égard de Mary transparaissait. Périodiquement, j'extériorisais certaines tendances paranoïaques, l'accusant de m'avoir fait enfermer pour tel ou tel motif infâme, lui reprochant d'imaginaires intrigues avec mes amis (comme si le plus défavorisé d'entre eux aurait pu avoir envie de coucher avec cette vieille peau) ou me montrant ignoble à son égard, de dix autres façons, avec un bonheur sans mélange. Mais elle s'obstina à revenir, tous les mercredis, comme un chien de pique qui vous colle.

Quant aux entretiens avec mon psychiatre (non pas mon psychiatre particulier, mais le psychiatre résident qui était responsable de mon cas), ils se déroulaient le mieux du monde. Ce psychiatre était un homme brillant, prenant très au sérieux son métier ; le temps passé en sa compagnie était fort agréable. Le plus souvent, je me montrais parfaitement logique dans nos discussions. Il évitait l'analyse en profondeur - franchement, nous n'avions pas le temps, car il était surchargé de travail. Il s'appliquait plutôt à tenter de déterminer la cause exacte de mes dépressions nerveuses et surtout il recherchait le moyen de les contrôler plus efficacement. Nous fîmes assez bien avancer la question. J'accomplis des progrès appréciables, en dépit de rechutes mineures de temps à autre. Nous explorâmes les causes de mon hostilité envers Mary. Nous discutâmes les choses à fond.

Je me souviens parfaitement du jour où ils me relâchèrent de St. Anthony. Je n'étais pas officiellement guéri - c'est un mot plutôt difficile à employer pour des cas de cette espèce particulière. Ils déclarèrent que j'étais « réadapté » - ou quelque chose dans ce style - et en mesure de reprendre ma place dans la société. Leur terminologie était même un peu plus compliquée que cela. Je ne me souviens pas des mots et des phrases exacts, mais le sens y est.

Ce fameux jour, l'air était frais et le ciel voilé de nuages. Une douce

brise passait. Mary était venue me chercher, visiblement nerveuse. Peut-être avait-elle peur de moi ; mais je me montrai parfaitement docile et très gentil avec elle. Je pris son bras. Nous franchîmes la porte, nous dirigeant vers la voiture. Je pris place au volant - elle marqua un temps ; je pense qu'elle aurait préféré, cette fois-là, conduire elle-même. C'est moi qui conduisis, pourtant. Je sortis la voiture par la grille principale et pris la direction de notre maison.

- Oh, chéri, dit-elle. Tu vas tout à fait bien maintenant, n'est-ce pas ?

- Je vais très bien, répondis-je.

* * *

Voici cinq mois que je suis libre. Tout d'abord, ce fut beaucoup plus difficile dehors que derrière la protection des gros murs de pierre de St. Anthony. Les gens ne savaient pas comment s'adresser à moi. Ils semblaient avoir peur que je devienne furieux d'un instant à l'autre. Ils essayaient de parler avec moi comme avec un homme normal mais ne savaient en quels termes faire allusion à mon accident. Tout cela était assez comique.

Les gens se montraient chaleureux mais, en même temps, paraissaient n'être jamais complètement à l'aise. Alors que j'étais normal à presque tous égards, quelques-unes de mes attitudes demeuraient agaçantes, c'est le moins qu'on puisse dire. À certains moments, par exemple, on me voyait marmonner tout seul, d'une façon incohérente. À d'autres, je répondais aux questions avant qu'on me les pose ou bien je laissais ces questions sans réponses. Un jour, au cours d'une réception, je me mis à marcher vers l'électrophone, je saisis le disque sur le plateau et je le lançai par la fenêtre ouverte avant d'en remettre un nouveau. De telles manifestations occasionnelles étaient bizarres, elles mettaient les gens hors d'eux, mais ne faisaient réellement de mal à personne,

L'opinion générale à mon égard semblait être celle-ci : j'étais un peu timbré, mais pas dangereux et je paraissais m'améliorer avec le temps. Essentiel : j'étais en mesure de tenir ma place dans le monde, au grand air. J'étais capable de gagner ma vie, capable de vivre en paix et en bonne entente avec ma femme et mes amis. J'étais peut-être complètement fou, mais ça ne gênait personne.

* * *

Samedi, Mary et moi, nous sommes invités à une soirée. Nous allons chez de très chers amis que nous connaissons, au moins, depuis quinze

ans. Il y aura là huit ou dix autres ménages, tous amis du même cru.

Les temps sont révolus. Le destin va s'accomplir.

Vous devez vous rendre compte que l'affaire présentait, au début, de grosses difficultés. La comédie des billets de dix dollars, par exemple : je suis assez regardant, de nature, et ma conduite allait exactement au rebours de mes bonnes habitudes. Quand j'ai jeté ma machine à écrire par la fenêtre, c'était encore plus dur. Je ne voulais pas blesser ma secrétaire, pour laquelle j'ai toujours eu beaucoup d'amitié, je ne voulais pas non plus frapper tous ces autres braves garçons. Mais ça s'était bien passé, me semble-t-il. Très bien passé, en somme.

Samedi soir donc, à cette réception, je n'ouvrirai pas la bouche. Je resterai assis dans un fauteuil, au coin du feu, caressant le même verre pendant une heure ou deux. Quand les gens m'adresseront la parole, je les fixerai d'un œil myope sans leur répondre. J'aurai des petites grimaces inconscientes, tics nerveux ou contractions quelconques.

Brusquement je me dresserai, je lancerai mon verre dans la glace dominant la cheminée, avec assez de violence pour briser le verre, la glace ou tout à la fois. Quelqu'un se précipitera pour essayer de me maîtriser. Qui que ce soit, homme ou femme, je le frapperai de toute ma force. Puis, jurant l'enfer, je bondirai vers le foyer pour m'emparer du lourd tisonnier de fonte.

D'un coup de tisonnier, je ferai éclater le crâne de Mary.

Intérêt de la chose : pas d'erreur possible en cas de poursuite judiciaire. L'accès de folie peut être difficile à plaider en certaines circonstances ; pas de problème si le meurtrier a un passé d'instabilité psychique. J'ai été hospitalisé pour dépression nerveuse. J'ai passé un temps très long dans une institution pour malades mentaux. Le processus est tout à fait évident... je serai arrêté et immédiatement réexpédié à St. Anthony.

Je suppose qu'ils me garderont à peu près un an. Bien entendu, cette fois, je les laisserai me guérir complètement. Pourquoi pas ? Je n'ai aucune intention de tuer quelqu'un d'autre ; je n'ai donc plus de combinaison à échafauder. Tout ce que j'aurai à faire sera d'accomplir des progrès réguliers jusqu'au jour où ils me déclareront à nouveau digne de reprendre ma place dans le monde. Mais lorsque ce jour se lèvera, Mary ne sera plus ici-bas pour m'attendre à la grille. Mary sera bien morte.

Déjà je sens l'excitation m'envahir. La tension, l'émotion de ce qui se

prépare. Je me sens glisser dans le rôle du forcené, j'affronte le moment suprême. Le verre éclate contre le miroir, mon corps s'avance comme une mécanique bien réglée, j'ai le tisonnier en main, le crâne de Mary s'écrase comme une coque d'œuf.

Vous devez penser que je suis vraiment fou. Et c'est ce qui fait la beauté de la chose car, voyez-vous, tout le monde pense de même.

ANATOMIE D'UNE ANATOMIE

(Anatomy Of An Anatomy)

par DONALD E. WESTLAKE

Ce fut un jeudi, à quatre heures de l'après-midi exactement, que Mme Aileen Kelly aperçut le bras dans le vide-ordures. Comme elle le raconta au policier accouru après son coup de téléphone affolé :

- Je venais d'ouvrir la porte quand, pouf, il est tombé.
- Et c'était un bras ? s'enquit le policier qui avait dit s'appeler Sean Ryan.

Mme Kelly hocha énergiquement la tête.

- Un avant-bras, plus exactement. J'ai vu les doigts. Recourbés comme s'ils me faisaient signe.
- Bon, fit le policier qui inscrivit une ou deux choses sur son carnet. Et alors ?
- Eh bien, j'ai eu si peur que j'ai fait un bond en arrière. N'importe qui aurait eu la même réaction en voyant une chose pareille. Et la porte s'est refermée. Quand je l'ai rouverte pour regarder de nouveau à l'intérieur, le bras avait disparu en bas, dans la chaudière.
- Bon, fit derechef Ryan. Et il se leva. C'était un homme court et trapu, au visage marqué, aux cheveux gris clairsemés. Peut-être pourrions-nous jeter un coup d'œil à ce vide-ordures, dit-il.
- Il se trouve tout à côté, dans le couloir.

Mme Kelly passa devant. C'était une femme petite, mais plutôt forte, âgée de cinquante-six ans et veuve depuis cinq ans. Le bar de feu Bertram, son mari, au coin de la 46^e Rue et de la 9^e Avenue, maintenant lui appartenait. Après la mort de Bertram, elle avait pris un gérant et continuait d'habiter cet appartement de quatre pièces dans la 46^e Rue où elle avait vécu depuis son mariage.

La porte du vide-ordures se trouvait de l'autre côté du couloir, en face de l'appartement de Mme Kelly. Elle ouvrit cette porte et montra le conduit carré d'environ trente centimètres de côté. « Voilà », dit-elle

au policier.

Ryan regarda à l'intérieur.

- Il y fait joliment noir, remarqua-t-il.

- Bien sûr.

- Combien d'étages a cet immeuble, madame Kelly ?

- Neuf.

- Et nous sommes au cinquième. Il y a donc quatre étages encore jusqu'au toit. Et l'orifice de la cheminée, là-haut, est la seule source qui puisse vous donner du jour.

- Mais, dit-elle, légèrement sur la défensive, il y a l'électricité dans le couloir.

- Elle n'éclaire pas l'intérieur quand vous vous trouvez ainsi devant la porte. (Il se pencha pour examiner de nouveau l'intérieur du conduit.) Pas une seule tache sur les briques.

- *Il* n'est resté là qu'une seconde.

Ryan fronça les sourcils et referma la porte.

- En somme, vous n'avez vu ce bras qu'une seconde.

Visiblement, il doutait de ce que racontait Mme Kelly.

- Ça été suffisant, croyez-moi !

- Heu... Puis-je vous demander si vous portez des lunettes ?

- Seulement pour lire.

- Vous ne les aviez donc pas quand vous avez vu ce bras.

- Je vous dis que je l'ai *vu*, monsieur le policier, répliqua-t-elle vivement. Et *c'était* un bras.

- Bien.

Il ouvrit une nouvelle fois la porte du vide-ordures et tendit la main à l'intérieur.

- L'incinérateur est allumé. On sent la chaleur.

- On l'allume tous les après-midi, de trois à six.

Ryan tira une vieille montre oignon de sa poche.

- Cinq heures un quart.

- Il vous a fallu une heure, et même plus, pour venir ici, lui fit-elle remarquer.

Elle n'aimait pas ce policier qui, si manifestement, ne croyait pas un mot de ce qu'elle disait. D'abord, son chapeau aurait eu besoin d'être remis en forme. Ensuite, les manches de son pardessus gris paraissaient élimées. Et surtout, il portait une cravate du plus horrible jaune orange que Mme Kelly eût jamais vu.

- Ce bras doit maintenant être calciné. Si toutefois, c'en était un.

- *C'était* un bras, répéta Mme Kelly d'un ton orageux.

- Mmmm...

Il avait la détestable habitude de ne jamais ni approuver ni contredire, se contentant de marmonner : « Mmmm. » À quoi il ajouta :

- Si nous retournions dans votre salon ?

Furieuse, Mme Kelly rentra chez elle et alla s'asseoir sur son divan, recouvert d'un tissu à fleurs, tandis que le policier s'installait à l'autre bout de la pièce, dans l'ancien fauteuil de Bertram.

- Écoutez-moi, madame Kelly, commença-t-il quand il fut assis. Je ne mets pas une minute en doute votre bonne foi. Je suis sûr que vous avez vu quelque chose que vous avez pris pour un bras,

- C'était un bras.

- Bon, bon, fit Ryan. C'était un bras. Donc, quelqu'un en haut de cet immeuble a été tué et le meurtrier a découpé le corps en morceaux dont il se débarrasse en les jetant dans le vide-ordures. Nous sommes d'accord ?

- Évidemment. C'est certainement ce qui s'est passé. Et au lieu de faire quelque chose, vous restez là, assis...

Il l'interrompit.

- Vous m'avez raconté avoir été si surprise à la vue de ce bras que vous avez laissé tomber vos ordures et avez dû les ramasser. Vous êtes

donc restée une minute ou deux après le macabre passage. Et vous avez ouvert deux autres fois la porte. L'une pour constater si le bras se trouvait toujours là, l'autre pour jeter votre sac d'ordures.

- Et alors ? demanda-t-elle.

- Avez-vous vu ou entendu tomber autre chose ?

Elle fronça les sourcils.

- Non. Juste le bras.

À l'expression que prit le visage de Ryan, elle ajouta :

- Eh bien, n'est-ce pas suffisant ?

- Je crains que non, madame Kelly. Que croyez-vous que notre assassin se propose de faire de ce qui reste du corps ?

- Je... je ne sais pas. Peut-être que... que ce bras était le seul morceau restant à jeter. L'assassin a pu se débarrasser du reste plus tôt.

- C'est possible, conclut Ryan. Mais, franchement, madame Kelly, je pense que vous avez dû vous tromper. Vous avez pris pour un bras tout autre chose. Un journal roulé peut-être.

- Je vous dis que j'ai vu les doigts !

Ryan soupira et se leva.

- Je suis désolé, madame Kelly, tout cela ne suffit pas pour que nous fassions une enquête. Mais si une disparition nous était signalée dans cet immeuble, cela confirmerait plus ou moins votre histoire. Si réellement quelqu'un a été assassiné, cette personne sera portée manquante avant peu et...

- C'était une femme, précisa Mme Kelly. Les ongles étaient très longs.

Ryan fronça de nouveau les sourcils.

- Vous avez pu remarquer que les ongles étaient très longs en l'espace de deux secondes, dans un conduit de cheminée obscur, et sans vos lunettes ?

- Je dis ce que j'ai vu, insista Mme Kelly, et je n'ai besoin de lunettes que pour lire.

- Bon, fit Ryan.

Il restait debout, tournant entre ses doigts son chapeau déformé, souhaitant visiblement en avoir terminé et pouvoir partir.

- Si par hasard nous apprenons que quelqu'un a disparu... répéta-t-il.

Mme Kelly le regarda partir d'un air furibond. Ce policier ne voulait pas la croire. Il la tenait pour une vieille folle n'y voyant plus clair. Elle l'entendait déjà dire quand il rentrerait chez lui : « Rien d'intéressant aujourd'hui. Juste une vieille toquée qui n'avait pas mis ses lunettes... »

Puis la porte se referma, Mme Kelly se retrouva seule. Et, peu à peu, sa colère fit place à quelque chose qui ressemblait fort à de la peur. Elle leva les yeux vers le plafond. Quelque part dans les quatre étages supérieurs, on avait tué une femme, on l'avait découpée en morceaux et on avait jeté son bras dans le conduit aux ordures ménagères qui menait à la chaudière. Tout en regardant le plafond, Mme Kelly réalisa combien le danger était proche et se dit que, par ailleurs, il ne lui fallait pas compter sur une aide de la police. Elle frissonna.

* * *

Le lendemain, qui était un vendredi, aux environs de quatre heures de l'après-midi, Mme Kelly une fois de plus voulut jeter son sac d'ordures. Ce n'était pas une coïncidence : vivant seule depuis cinq ans, elle avait pris certaines habitudes routinières qui meublaient sa vie solitaire. Et, à quatre heures, tous les jours, elle allait ouvrir le vide-ordures.

Ce vendredi-là, sachant très bien que l'assassin devait se cacher quelque part dans l'immeuble, elle regarda à droite et à gauche avant de traverser le couloir et d'ouvrir la petite porte carrée encastrée dans le mur. Puis, très vite, elle laissa tomber son sac. Mais, avant elle, un locataire avait dû se débarrasser de quelque chose de graisseux et un papier restait collé au conduit. Avec une grimace de dégoût, Mme Kelly tendit la main et dégagea le papier.

Juste à ce moment-là, la même horrible chose arriva. Cette fois, ce fut la partie supérieure d'un bras, coupé en dessous de l'épaule. Il ne s'arrêta pas au cinquième étage, mais passa tout droit, le coude en avant, devant Mme Kelly horrifiée.

Elle était de retour dans son salon, la porte de l'appartement fermée à clé et la chaîne de sûreté mise, qu'elle n'avait pas encore eu le temps de réfléchir. Quand elle eut repris suffisamment ses esprits, elle décida de téléphoner immédiatement au distingué policier nommé Sean Ryan

parce qu'elle comprenait pourquoi, la veille, on n'avait jeté que l'avant-bras.

Évidemment, l'assassin craignait de se débarrasser du corps en une seule fois. Il lui aurait fallu une demi-heure ou même davantage pour cela, et quelque locataire, sur un palier inférieur, pouvait très bien alors se rendre compte de ce qui se passait. Il craignait peut-être aussi que le corps tout entier ne puisse brûler en un seul jour.

Et il jetait ainsi un morceau chaque après-midi à quatre heures. Allumée à trois, la chaudière qui brûlait les ordures devait à ce moment-là être chaude à point. Et il lui restait encore deux heures à chauffer avant de s'éteindre.

Ah ! Ah ! M. Ryan, pensa Mme Kelly, et elle tendit la main vers le téléphone. Puis elle se rendit compte de ce que le policier allait dire. « Encore un bras, madame Kelly ? Et il ne s'est pas arrêté ? Il n'a fait que filer sous vos yeux dans l'incinérateur ? Savez-vous quelle vitesse peut atteindre un bras humain qui tombe, madame Kelly ? »

Non. Décidément, elle ne voulait pas subir encore une fois une visite aussi humiliante que celle de la veille.

Mais que faire alors ? Un meurtre avait été commis. Que pouvait-elle contre ça s'il ne lui était même pas possible d'appeler la police ?

Elle enrageait, mi-effrayée, mi-ennuyée. Puis elle se souvint d'un terme employé par Ryan la veille. Le policier voulait une confirmation des faits. Une preuve, en somme. La preuve que quelqu'un manquait maintenant dans l'immeuble.

Très bien. Il l'aurait, sa confirmation. Et il lui faudrait aussi ravalier ses réflexions stupides. À quelle vitesse peut tomber un bras humain ! Je vous demande un peu !

Il ne restait qu'à trouver cette preuve.

* * *

La semaine passa presque entièrement sans, cependant, apporter la preuve souhaitée. Chaque après-midi, à quatre heures, Mme Kelly se tenait devant la porte du vide-ordures, attendant, avec une impatience croissante, la chute d'un autre morceau. Le samedi, ce fut l'avant-bras gauche. Dimanche, le haut du même bras. Lundi, la jambe droite, du genou aux orteils. Mardi, la cuisse droite, de la hanche au genou. La partie inférieure du tronc, le mercredi. La jambe gauche, des orteils au

genou, le jeudi.

Mme Kelly savait qu'il ne restait plus que trois jours, puisqu'il ne restait plus que trois morceaux. La partie supérieure du tronc, la cuisse gauche et la tête.

Pour la première fois de sa vie, elle déplora la solitude où l'on vit dans un appartement à New York. Depuis vingt-sept ans qu'elle habitait celui-ci, elle ne connaissait pas une âme dans l'immeuble, sauf le gérant au rez-de-chaussée. Les locataires de seize appartements formant les quatre étages supérieurs lui étaient totalement inconnus. Elle aurait pu surveiller la porte d'entrée pendant des années sans jamais savoir qui pouvait manquer.

Le mardi (le jour de la cuisse droite), il lui était venu à l'esprit de regarder les boîtes aux lettres. Le meurtrier, quel qu'il fût, s'enfermerait sans doute chez lui tant que le corps n'aurait pas complètement disparu dans la chaudière. Il ne sortirait peut-être même pas pour aller prendre son courrier. Une boîte aux lettres débordant de toutes parts pouvait lui fournir la preuve qu'elle cherchait.

Elle ne trouva aucune boîte trop pleine. Le mercredi (partie inférieure du tronc), elle eut envie de retourner voir les boîtes aux lettres, cette fois afin de relever les noms des occupants des seize appartements qui se trouvaient au-dessus du sien. Cet après-midi-là, serrant sa liste entre ses mains, elle regarda passer le morceau du jour et rentra vivement chez elle.

Tout cela était la faute de ce policier si mal habillé, Sean Ryan. Il était veuf sûrement ou célibataire. Aucune femme n'aurait voulu laisser son mari sortir avec des vêtements aussi fripés et une cravate aussi laide.

Non que, à vrai dire, Mme Kelly s'en souciât beaucoup. Elle avait eu assez d'ennuis avec Bertram, que Dieu ait son âme. Dresser un homme était le travail de toute une vie, et une femme serait folle de vouloir essayer deux fois de suite. Mme Aileen Kelly, elle, avait plus de tête que cela.

Pourtant, elle se sentait maintenant bien près de la perdre, les morceaux continuant de tomber, jour après jour, dans la chaudière, sans qu'elle réussît à découvrir la moindre preuve.

Le jeudi, elle envisagea de se cacher dans un couloir des étages supérieurs pour surveiller le vide-ordures. Étant donné la façon dont le meurtrier se débarrassait du cadavre, il devait lui rester quatre

morceaux. Si Mme Kelly passait chacun des quatre jours suivants cachée sur le palier de chacun de ces quatre étages, tôt ou tard, elle prendrait l'assassin sur le fait.

Mais comment se cacher ? Les couloirs étaient tous nus et vides, sans un seul endroit permettant de se dissimuler.

Restait, peut-être, l'ascenseur.

Mais oui, mais oui, l'ascenseur. Elle se rua hors de son appartement, entra dans la cage et regarda à travers le hublot de la porte. En se pressant contre le métal de celle-ci et en regardant tout à fait à gauche, elle arrivait à apercevoir la porte du vide-ordures. Cela irait.

En conséquence, elle se trouvait, ce jour-là, dans l'ascenseur à quatre heures moins cinq et elle mit le doigt sur le bouton marqué 7. La cage monta d'un étage et s'arrêta. Mme Kelly s'immobilisa près de la porte, le regard fixé sur le vide-ordures et demeura ainsi pendant trois minutes.

Puis, brusquement, l'ascenseur se mit en marche - ce qui fit que Mme Kelly heurta du nez la porte - et, en ronronnant, descendit au troisième. Quelqu'un l'avait appelé.

Furieuse, Mme Kelly regarda un homme vêtu d'un pardessus monter dans l'ascenseur et appuyer sur le bouton du rez-de-chaussée.

En bas, l'homme quitta aussitôt l'immeuble tandis que Mme Kelly se précipitait vers la porte du vide-ordures qu'elle ouvrait pour guetter le passage de la jambe gauche dans sa chute vers les flammes l'attendant au sous-sol.

Il ne restait donc plus à présent que trois jours, et toujours quatre étages à vérifier. Et si elle ne découvrait pas avant dimanche qui était le meurtrier, celui-ci réussirait à se défaire du corps tout entier sans qu'il y eût la moindre preuve contre lui. Tout en réfléchissant, Mme Kelly revint vers l'ascenseur. « Trois jours et quatre étages », murmura-t-elle. « Trois jours et quatre étages. »

Plus la terrasse.

La terrasse. Le conduit du vide-ordures aboutissait là, couvert simplement d'une grille. Ce ne devait pas être difficile de retirer cette grille pour jeter quelque chose.

Ce qui revenait à dire que l'assassin n'était pas forcément quelqu'un de l'immeuble. Il pouvait venir de n'importe quel endroit dans ce pâté

d'immeubles, en passant de terrasse en terrasse, pour se débarrasser aussi loin que possible de chez lui de ce qui l'encombrait.

Eh bien, il y avait moyen de s'en rendre compte. La neige était tombée en abondance durant toute la journée et la nuit précédentes, mais pas ce matin-là. Il devait, par conséquent, y en avoir une belle couche sur la terrasse. Si quelqu'un était venu là il avait forcément laissé des traces de pas.

Mme Kelly remonta dans l'ascenseur, appuya sur le bouton du 9^e étage et attendit impatiemment d'être arrivée tout en haut de l'immeuble. Là, elle prit le petit escalier qui menait à la terrasse, défit le fil de fer tortillé autour du loquet de la porte et ouvrit celle-ci.

Elle s'était tellement pressée qu'elle n'avait pas pris le temps de s'habiller suffisamment pour la température extérieure. Il faisait très froid et beaucoup de vent sur la terrasse, où l'on enfonçait dans la neige jusqu'à la cheville. Mme Kelly remonta le col de sa robe et le tint serré contre sa gorge. Mais ses vieilles pantoufles ne lui étaient d'aucune protection contre l'épaisseur de la neige.

Elle marcha pourtant vivement vers la droite où se trouvait la cheminée du vide-ordures, en fit le tour et ne découvrit aucune trace de pas en dehors des siens.

Ainsi, elle venait de perdre son temps. Elle s'était gelée jusqu'aux os et avait abîmé ses pantoufles, tout cela pour rien.

Et pourtant, non. Pas tout à fait. Elle savait maintenant de façon certaine que l'assassin se trouvait bien dans l'immeuble même.

Le lendemain matin, vendredi, elle se réveilla avec un bon rhume et un état d'esprit de plus en plus irrité. Elle était furieuse contre ce policier, Sean Ryan, qui l'obligeait à faire son propre travail ; furieuse contre celui qui, au-dessus d'elle, était responsable de tout ; et furieuse contre elle-même pour n'arriver à rien.

Elle passa sa journée à boire des tasses de thé au citron et, à quatre heures, se posta au vide-ordures pour voir passer la partie supérieure du tronc. Puis, traînant les pieds, misérable, elle revint se mettre au lit.

Le samedi, son rhume n'allait pas mieux et son irritation était encore pire. Elle s'assit dans son lit et examina sa liste comportant seize noms, en cherchant désespérément comment faire pour trouver celui de l'assassin.

Évidemment, elle pouvait tout simplement téléphoner à Ryan et lui demander de se trouver là à quatre heures afin de regarder ce qui tomberait à cette heure-là dans la chaudière. Elle *pouvait* faire cela, mais elle ne le voulait pas. Quand elle téléphonerait au policier, ce serait parce qu'elle aurait découvert l'assassin.

D'ailleurs, il ne se dérangerait probablement même pas.

Aussi continua-t-elle de regarder d'un air furieux la liste de noms. Une idée saugrenue lui vint. Si elle cherchait le numéro de téléphone de tous ces gens ? Elle pourrait les appeler et leur dire : « Excusez-moi, n'avez-vous pas laissé tomber un corps humain dans le vide-ordures ? »

Et après tout, pourquoi pas ? Le corps dépecé était de sexe féminin. Il devait donc s'agir d'une épouse. Avec le mari, on avait le meurtrier. L'immeuble était presque exclusivement habité par des gens d'âge moyen, ou encore par des ménages dont les enfants étaient depuis plusieurs années partis faire leur vie ailleurs. Pour autant que Mme Kelly le sût, il ne s'y trouvait aucune famille nombreuse.

Il fallait donc chercher un appartement dans lequel n'habitaient que deux personnes. L'assassin n'aurait pas pu dissimuler son forfait à quelqu'un vivant avec lui.

Somme toute, le téléphone pouvait s'avérer utile. Elle allait téléphoner à chaque appartement. Si une voix de femme répondait, elle dirait s'être trompée de numéro. Si c'était une voix d'homme, elle demanderait à celui-ci de lui passer sa femme. Un appartement sans femme deviendrait logiquement suspect.

Ce plan bien défini en main, Mme Kelly en oublia son nez enchifrené et alla s'asseoir à côté du téléphone pour chercher le numéro de ses seize suspects et commencer ses appels.

Deux noms ne figuraient pas à l'annuaire. Si les quatorze autres n'offraient aucune certitude, il lui faudrait songer à quelque chose d'autre pour ces deux-là. Mais, brusquement, elle se sentit pleine de confiance en soi et convaincue de pouvoir trouver un autre moyen le cas échéant.

Elle commença de téléphoner peu après cinq heures. Huit personnes sur quatorze répondirent. Cinq fois ce fut une voix de femme, trois, une voix d'homme. Mme Kelly s'excusa auprès des premières, prétendant s'être trompée de numéro. Mais à chacun des hommes, elle demanda : « Madame est là, s'il vous plaît ? » Deux répondirent : «

Attendez une seconde. » Et Mme Kelly dut également s'excuser après des femmes qui vinrent au téléphone. Un troisième dit : « Ma femme vient de sortir faire des courses. Puis-je lui faire une commission ? » « Je rappellerai plus tard », s'empressa de répondre Mme Kelly. « Savez-vous à quelle heure elle sera là ?

- Dans un quart d'heure, vingt minutes au plus », répondit son interlocuteur.

Mme Kelly attendit une heure avant de rappeler. Et elle devenait si nerveuse qu'elle se trompa réellement de numéro. C'était compréhensible. Quelques secondes encore et cela pouvait être l'aboutissement de ses recherches. Si cette femme n'était toujours pas rentrée...

Mais elle l'était. Désappointée, Mme Kelly prétextait, pour la huitième fois, une erreur de numéro, et raya le huitième nom de sa liste.

Elle essaya les six numéros restants un peu plus tard dans la soirée et ne trouva qu'une seule fois quelqu'un au bout du fil. Une femme. Mme Kelly raya le neuvième nom de sa liste.

Elle n'appela les cinq autres numéros qu'après dix heures du soir. Mais personne ne répondit. Elle décida donc de recommencer le lendemain matin, mit la sonnerie de son réveil sur huit heures et se coucha.

Elle eut un sommeil difficile, rêvant de corps humains qui pleuvaient d'un ciel noir sans limites.

La moitié supérieure du torse était tombée le vendredi.

Le samedi, le rhume de Mme Kelly était encore plus fort. Elle se força pourtant à aller jusqu'au téléphone aux environs de midi, réussit à réduire le nombre de ses suspects de cinq à trois, puis elle abandonna et retourna se coucher, pour ne se relever qu'à quatre heures afin de voir passer la cuisse gauche.

Il ne restait plus maintenant que la tête.

Le dimanche matin, Mme Kelly allait beaucoup mieux. Son rhume s'était envolé. Il n'en subsistait pas même un éternuement. Elle se leva tôt, alla à la messe de huit heures et revint très vite chez elle dans le froid de janvier et les rues glissantes prendre son petit déjeuner et recommencer ses appels téléphoniques.

Elle disposait encore de trois numéros. Au premier, un homme mécontent d'être dérangé répondit que sa femme dormait. Les deux

autres restèrent muets. Mme Kelly tenta de nouveau sa chance à onze heures et, cette fois, l'homme malgracieux passa sa femme. Un nom de plus à éliminer.

Au second appel, un homme, encore une fois, décrocha. « Allô », dit Mme Kelly, « Madame est-elle là ? »

- Qui est à l'appareil ? demanda sèchement l'inconnu. On le sentait soupçonneux. Sa voix paraissait rauque. Mme Kelly sentit monter en elle un espoir.

- Annie Tyrrell, répondit-elle, en donnant le premier nom qui lui venait à l'esprit et qui, en fait, avait été celui de la femme de chambre de sa mère.

- Ma femme est absente, reprit l'homme. Chez sa mère. Dans le Nebraska.

- Oh ! fit Mme Kelly. Et il y a combien de temps qu'elle est partie ?

- Huit jours mercredi. Elle ne rentrera pas avant un mois ou deux.

- Pourriez-vous me donner son adresse ? demanda Mme Kelly. Je lui écrirai.

L'homme hésita. « Je ne l'ai pas sous la main », répondit-il finalement. Puis tout de suite après, il ajouta : « Qui est à l'appareil, avez-vous dit ? »

Durant une interminable seconde, Mme Kelly ne se souvint plus du nom qu'elle venait de donner. Puis, enfin, ce nom lui revint.

- Annie Tyrrell, dit-elle.

- Je ne pense pas vous connaître. (L'homme semblait de plus en plus soupçonneux.) Où avez-vous connu ma femme ?

- Oh ! Nous... heu... nous nous sommes rencontrées dans un magasin.

- Ah ? fit l'homme réticent. Eh bien, donnez-moi votre numéro. Je vais chercher l'adresse de ma femme et je vous rappellerai.

- C'est que... heu...

Mme Kelly se creusait désespérément la tête. Quoi faire ? Si elle donnait son propre numéro l'homme était très capable de découvrir qui elle était. Si elle en donnait un autre, il pouvait téléphoner et découvrir qu'Annie Tyrrell n'existait pas. Il en déduirait que quelqu'un

le soupçonnait.

Il interrompit le cours de ses pensées en disant :

- Mais, dites-moi, comment s'appelle ma femme ?

- Comment...?

- Oui, quel est son prénom ?

- Mais, commença Mme Kelly avec un petit rire forcé qui sonna faux même à ses propres oreilles, pourquoi, grand Dieu ? Ne savez-vous même pas le prénom de votre femme ?

- *Moi*, je le sais, fit l'homme. Mais vous ?

Prise d'une brusque terreur, Mme Kelly raccrocha sans prononcer une autre parole et resta assise, le regard fixé sur le téléphone. C'était lui ! Rien qu'au son de sa voix, à sa façon insidieuse de questionner. Sûrement c'était lui ! Elle consultât sa liste. Andrew Shaw, appartement 8B, deux étages directement au-dessus du sien.

Andrew Shaw. C'était l'assassin et maintenant il se savait suspecté. Il ne lui faudrait pas longtemps pour découvrir que l'appel téléphonique provenait d'une personne habitant l'immeuble, une personne qui avait vu ce qui se passait dans le vide-ordures.

Il allait la chercher. Combien de temps mettrait-il à savoir ? Il pouvait facilement se montrer plus adroit qu'elle. Une semaine à peine lui suffirait pour trouver et réduire au silence l'inconnue qui le menaçait.

On pouvait avoir sa fierté. Mais de là à commettre une folie... Il devenait grand temps d'appeler Sean Ryan. Elle pouvait lui donner le nom du meurtrier, et la tête de la femme assassinée restait encore à éliminer. C'était le moment, pour le policier, de prendre l'affaire en main.

Épouvantée, Mme Kelly feuilleta en tremblant l'annuaire pour y chercher le numéro du poste de police et elle formait déjà ce numéro quand elle se souvint que c'était dimanche. Sans doute des policiers restaient de service ce jour-là. Mais pas forcément Sean Ryan. Et bien, tant pis, quelqu'un d'autre que lui aurait à s'occuper de l'affaire. Elle espérait pourtant que ce serait Ryan. Rien que pour voir son visage quand il s'apercevrait que, naturellement, c'était elle qui avait raison.

Quand une voix peu aimable eut dit : « Ici Poste 16 », Mme Kelly s'empessa d'expliquer : « Je voudrais parler au détective Ryan, s'il

vous plaît. Sean Ryan.

- Un moment, dit la voix.

Il se passa quelques instants que Mme Kelly crut ne pas devoir finir, puis, au bout du fil, la même voix revint et annonça :

- Sean Ryan est parti à la messe de onze heures. Il rentrera dans une heure environ. Voulez-vous laisser un message ?

Mme Kelly savait que la plus élémentaire prudence lui commandait de demander quelqu'un d'autre parce que le temps pressait. Mais elle s'entendit dire simplement : « Voudriez-vous, je vous prie, lui demander de téléphoner à Mme Ailen Kelly ? Circle 5-9970. »

Elle dut lui épeler son prénom, et ajouta : « Dites-lui aussi que c'est très important, qu'il téléphone dès son retour.

- Oui, madame.

- Merci beaucoup. »

Il ne lui resta plus qu'à attendre. Attendre, et regarder le plafond.

Ryan ne téléphona pas avant deux heures et demie. À ce moment-là, Mme Kelly devenait littéralement folle d'inquiétude. D'abord elle craignait que son coup de téléphone à Andrew Shaw ne décidât celui-ci à changer ses habitudes. Il pouvait, par exemple, préférer se débarrasser de la tête de sa victime dès trois heures de l'après-midi quand la chaudière commencerait à chauffer. Et alors, toute preuve aurait disparu. Ensuite, elle avait une peur affreuse qu'il ne l'eût découverte et qu'à tout moment il ne vînt frapper à sa porte.

Une demi-douzaine de fois, elle faillit téléphoner de nouveau à la police. Mais, chaque fois, elle se disait que Ryan n'allait sûrement plus tarder. Et quand, finalement, il téléphona à deux heures et demie, ce fut pour lui faire aussitôt un discours.

- Vous deviez me téléphoner dès votre retour au commissariat, lui dit-elle quand elle put parler. Tout de suite après la messe.

- Madame Kelly, je suis un homme très occupé. Je viens effectivement d'arriver. Mais j'avais d'autres coups de téléphone à donner.

- Bon, fit-elle, la voix acide. Arrivez ici au plus vite. Monsieur le policier Sean Ryan. Je vous ai trouvé l'assassin. Mais, avec toutes vos tergiversations, il est très capable de nous filer entre les doigts.

N'oubliez pas que l'on met en marche l'incinérateur en marche à trois heures.

- Encore votre histoire de bras ?

- Cette fois il s'agit du corps tout entier. Il ne reste plus que la tête. Dépêchez-vous de venir ici avant qu'elle aussi ait disparu.

Elle l'entendit soupirer. Puis il dit :

- Bon. J'arrive.

Il était alors trois heures moins vingt. Dans vingt minutes la chaudière du vide-ordures serait allumée. Mme Kelly savait que l'assassin changerait sûrement ses habitudes et jetterait la tête dans le feu aussitôt que possible.

Et ce serait dans vingt minutes.

Bientôt il n'y eut plus que quinze, puis dix, puis cinq. Et ce Ryan qui ne venait pas ! Pourtant, le poste de police ne se trouvait qu'à quelques pas, dans la 47^e Rue.

À trois heures moins deux, elle n'y put tenir. Elle s'assura que le palier était désert, et, prudemment, sans bruit, se glissa jusqu'au vide-ordures. Elle en ouvrit la porte et resta figée devant, le regard fixé sur le mur de brique grise du conduit, s'attendant à tout instant de voir passer la tête.

Ryan ne venait toujours pas.

À trois heures exactement elle perçut un bruit sourd provenant d'un étage supérieur et sut tout de suite ce que cela pouvait être. Instinctivement, elle tendit le bras dans l'espoir d'arrêter la tête et de la sauver du feu. Elle ne voyait plus maintenant l'intérieur du conduit, mais elle sentit la tête quand celle-ci toucha son poignet une seconde plus tard. Cette tête était horriblement froide. L'assassin devait certainement l'avoir conservée dans son réfrigérateur. Elle resta coincée entre le mur et le poignet de Mme Kelly.

Et soudain, Mme Kelly eut une brusque vision de l'horrible chose gluante qu'elle touchait. Elle poussa un grand cri, retira son bras et la tête, libérée, continua sa descente vers le feu qui l'attendait en bas.

À ce moment-là, la porte de l'ascenseur s'ouvrit. Ryan parut.

Durant quelques secondes, Mme Kelly le regarda sans pouvoir

prononcer une parole. Puis, lui montrant le poing, furieuse, elle s'exclama : « C'est *maintenant* que vous arrivez ? Maintenant qu'il est trop tard, que la tête de la pauvre femme brûle et que cet Andrew Shaw est libre comme l'air de s'en aller ! *Maintenant !* »

Il la regardait, stupéfait, lui secouer son poing sous le nez.

- La dernière preuve, criait-elle, partie, carbonisée, parce que...

Et, pour la première fois, elle remarqua le poing qu'elle brandissait. Il était rouge, comme entouré d'un ruban, et, tandis qu'hébétée elle regardait, le ruban glacé tourna autour de son bras. Et Mme Kelly comprit que c'était le sang de la malheureuse femme.

- Votre preuve ! s'écria-t-elle. La voilà !

Et elle tomba évanouie.

* * *

Quand Mme Kelly reprit connaissance, elle se trouvait allongée sur le divan de son salon. Ryan se tenait assis gauchement sur une chaise de cuisine à côté d'elle.

- Vous vous sentez mieux ? demanda-t-il.

- Vous l'avez attrapé ? s'inquiéta-t-elle sans répondre à la question.

Il hocha affirmativement la tête. Une femme que Mme Kelly reconnut pour être sa voisine de palier apportait une tasse de thé fumant. Mme Kelly s'assit, tremblant toujours. Elle vit qu'on lui avait lavé le bras pendant qu'elle était inconsciente.

- Oui, fit Ryan, nous l'avons arrêté. La chaudière venait tout juste d'être allumée. Nous sommes descendus à temps pour empêcher que la dernière preuve ne soit détruite. Et nous l'avons trouvé lui, sortant de l'ascenseur, une valise à la main. Il a avoué.

- Enfin, soupira Mme Kelly. Et, triomphante, elle but sa tasse de thé.

- Maintenant, reprit Ryan, changeant de ton, je crois que nous avons à nous expliquer, madame Kelly.

Elle fronça les sourcils.

- Vraiment ?

- Pendant une semaine entière, vous avez été témoin du fait que quelqu'un se débarrassait, morceau par morceau, d'un cadavre et, pas une seule fois, vous n'avez fait appel à la police.

- Vous vous trompez, répliqua-t-elle. J'ai téléphoné le premier jour et un certain policier qui se croyait plus malin que tout le monde, un nommé Sean Ryan, est venu. Mais il a refusé de me croire. Il a même été jusqu'à me traiter de vieille folle.

- Jamais de la vie !

- Si vous ne l'avez dit, vous l'avez pensé. Cela revient au même.

- Vous auriez dû nous téléphoner de nouveau quand vous vous êtes rendu compte de ce qu'il faisait.

- Pourquoi l'aurais-je fait ? Je vous ai appelé une fois et vous vous êtes moqué de moi. Et quand, à la fin, je me suis décidée à vous téléphoner de nouveau, vous avez commencé par me faire tout un discours pour, ensuite, arriver trop tard.

Il secoua la tête.

- Vous êtes trop téméraire, madame Kelly. Trop fière aussi.

- J'ai résolu l'affaire pour vous.

- Vous avez pris inutilement beaucoup de risques.

- S'il est dans vos intentions de me faire un sermon, dit-elle, vous feriez bien de vous trouver un siège plus confortable.

- Vous ne semblez pas vous rendre compte, commença-t-il. Puis, secouant la tête : Vous auriez besoin de quelqu'un pour veiller sur vous.

Et il se lança dans son sermon.

Mme Kelly, assise, hochait de temps en temps la tête sans écouter vraiment. Elle remarqua que Ryan portait encore son horrible cravate jaune. Quand le sermon serait terminé et qu'elle se sentirait moins tremblante, elle irait dans sa chambre. Elle conservait encore la plupart des vêtements de Bertram, y compris ses cravates. Il devait bien s'en trouver une qui irait avec le costume brun que portait Ryan.

Cette cravate jaune, décidément, n'était bonne que pour le vide-ordures.

UN SOUPÇON NE SUFFIT PAS

(Suspicion Is Not Enough)

par RICHARD HARDWICK

Le fleuve s'étalait devant nous, aussi lisse qu'une table cirée, tandis que, sur la hauteur, les premiers rayons de soleil commençaient à filtrer à travers les chênes. Le hors-bord fendait l'eau comme une lame ; son sillage troublait les images du paysage qui se reflétaient de façon parfaite, et secouait de temps en temps une bouée qui marquait l'emplacement d'un piège à crabes submergé.

- Tu crois qu'il sera là, Dan ? hurlai-je pour couvrir le bruit du moteur. Il est peut-être sorti pour aller poser ses pièges ?

- Nous le trouverons. On n'est pas pressés, répondit Dan.

Connaissant la position de Dan Peavy, l'idée me vint que son attitude était étrange. Dan était shérif de Guale County depuis tant d'années, que la plupart des citoyens âgés de moins de trente ans considéraient ce qu'il disait comme parole d'Évangile. Mais il se passait quelque chose cette année-là. C'était l'année des élections et Dan avait en face de lui un opposant redoutable en la personne du jeune Clay Blalock. Blalock avait du piston ; aussi consacrait-on beaucoup de temps et d'argent à la campagne destinée à vider Dan Peavy de son poste. J'avais l'impression que Dan aidait l'opposition plus qu'il ne s'aidait lui-même. Nous ne pouvions le persuader de lutter. C'était en partie dû à de l'obstination. Il disait : « Si les gens du pays ne savent pas maintenant quel genre de travail je suis capable de faire, ça ne servira pas à grand-chose de sortir et d'aller le leur crier au coin des rues. » Ce qui, en bref, montre que Dan était un homme d'action plutôt qu'un beau parleur.

Et c'est pourquoi Dan et moi - je suis Pete Miller, son adjoint - remontions la Turtle River ce matin-là, au lieu d'aller en ville serrer des mains et tapoter des bébés. Judd Trawick propriétaire d'un bateau et d'une réserve de pêche sur la digue, avait disparu depuis quelques jours et nous avions appris que, la veille de sa disparition, il s'était pris de querelle avec Harry Bixler. Nous étions partis poser quelques questions à Bixler.

Harry Bixler était un pêcheur de crabes, et l'oiseau le plus singulier

que l'on pût rencontrer, ce qui d'ailleurs ne le plaçait pas dans une catégorie différente de la plupart des gens du Comté. Une de ses particularités était de vivre seul sur une île minuscule en forme de mamelon dans le grand marécage, au-delà de Kenstone Point. Il était avare. Certaines personnes disaient qu'il était même trop avare pour s'offrir la compagnie d'un chien sur son île. Bixler était le type d'homme qui ne peut supporter de voir quelque chose se perdre - aussi insignifiant que ce soit. C'était un chapardeur. Les objets qu'il trouvait à la surface de l'eau quand il posait ses pièges à crabes, il les hissait sur son bateau et les rapportait sur son île. Et il s'appropriait de la même façon ce qu'il trouvait sur la grève - le bois de dérive, les vieux emballages, les morceaux de métal, n'importe quoi. Mais il vivait seul et gênait rarement son prochain, aussi avait-il le droit d'être bizarre si ça lui chantait.

Nous suivions la piste Bixler parce que c'était notre seule piste. Étant donné qu'il nous fallait crier pour couvrir le bruit du moteur, Dan et moi ne parlâmes guère pendant le reste du trajet qui nous menait chez Bixler. J'étais assis près du moteur, et je pilotais le bateau sur le fleuve sinueux. Dan se tenait sur le siège du milieu, tassé sur lui-même comme s'il réfléchissait, ses cheveux gris volant dans le vent, une cigarette pendante aux lèvres. Au cours des années où j'avais été l'adjoint de Dan, j'avais appris à le respecter. Il était sincère, ce qui est souvent difficile pour quelqu'un dont le poste est lié à la politique. Pour Dan Peavy, la tâche à accomplir importait plus que le fait d'être appelé à l'accomplir lui-même. Tant qu'il était certain d'avoir raison, l'opinion publique ou privée n'avait aucune prise sur lui.

Nous contournâmes Kenstone Point et, droit devant nous, s'étendaient des kilomètres et des kilomètres de marécages, qui s'étaient sur notre droite jusqu'aux langues de terre bordant l'océan, et loin sur notre gauche jusqu'au continent. Ces marécages étaient parsemés d'éminences, dont certaines atteignaient des dimensions considérables.

Je m'engageai dans le bras d'eau qui menait à l'île de Bixler et quelques minutes plus tard nous abordions à son quai en ruine. Indépendamment de ce quai, il y avait sur le mamelon une cabane faite de bois de dérive, deux cèdres de mer nouveaux et un tas de bric-à-brac - les milliers de choses que Bixler avaient rapportées chez lui au cours des ans.

Je coupai le moteur du hors-bord ; Dan monta sur le quai et fixa l'amarre.

- On dirait qu'il n'est pas chez lui, remarquai-je.

Le bateau de pêche de Bixler n'était nulle part en vue et il n'était pas homme à l'avoir prêté.

- Jetons un coup d'œil dans le coin puisque nous sommes là, dit Dan.

Nous nous dirigeâmes vers la cabane et le shérif frappa à la porte usée par les intempéries.

- Il n'est pas là, Dan, répétais-je.

- Faut observer les règles, répondit-il. Puis la porte céda.

- Qu'est-ce qu'on cherche ? demandai-je.

Dan flâna un peu dans la cabane, puis s'arrêta et ramassa quelque chose près du lit. C'était une chaussure :

- Plutôt fantaisie pour un homme qui habite au milieu des marécages. (Il retourna la chaussure dans sa main.) On ne s'imaginerait pas qu'un type de la taille de Bixler puisse porter une chaussure de cette pointure.

Je la regardai. Elle n'était pas fantaisie, mais je compris ce que Dan voulait dire. C'était une chaussure de ville marron. Dan la laissa tomber par terre, puis continua ses recherches. J'enlevai du lit un mince matelas.

- Eh, Dan, viens un peu voir.

Sous le matelas, il y avait un fusil, un Springfield 1903.

- Si je ne me trompe, Judd Trawick avait un de ces trucs-là. Il disait qu'il s'en était servi pendant la guerre de 14.

Dan examina le fusil puis renifla le canon.

- À l'odeur, déclara-t-il, on dirait qu'on s'en est servi récemment. Ce qui, bien sûr, ne signifie rien.

- Si c'est le fusil de Trawick, cela signifie quelque chose.

- Et comment iras-tu prouver que c'est celui de Trawick, si Trawick lui-même n'est pas en mesure de l'identifier ? Il n'attendit pas que je réponde, fit demi-tour et sortit.

L'île tout entière, c'est-à-dire la partie surélevée de l'île, n'était pas beaucoup plus large que deux fois un terrain de football et sa longueur faisait à peu près trois fois un poteau de téléphone. Nous marchâmes

au milieu de tas de débris - morceaux de bois de dérive, moteurs rouillés, enchevêtrements de fil de fer, embarcations pourries que Bixler avait probablement trouvées dans les marécages ou sur une plage, châssis de fenêtres sans vitre, centaines de boîtes de conserves, mobilier détérioré et quantité d'objets impossibles à identifier.

- Tu penses vraiment que ce gars-là n'a jamais rien jeté de sa vie ? demanda Dan.

- Et qu'est-ce que tu crois qu'il fait pour l'eau potable ?

- Je suppose qu'il l'apporte avec lui, répondit Dan.

Je penchai la tête :

- Tu entends ? C'est peut-être Bixler qui vient ?

C'était un moteur. Un vieux tacot à en juger par le bruit. Nous écoutâmes le ronronnement grandir progressivement, tantôt bruyant, tantôt moins selon que le bateau virait d'un bord ou de l'autre en remontant le cours d'eau sinueux. Nous nous tenions debout sur le quai quand il apparut au dernier tournant. Bixler se trouvait bel et bien à bord ; il parut se raidir quand il nous vit. Son visage était diablement renfrogné quand il atteignit le quai et coupa le moteur.

- Qu'est-ce que vous faites chez moi, shérif Peavy ? grommela-t-il. Vous avez un mandat de perquisition ?

- Vous avez un acte prouvant que cet endroit vous appartient, Bixler ?

Bixler maugréa en passant devant les deux paniers dans lesquels il conservait les crabes qu'il avait attrapés. J'y jetai un coup d'œil. La matinée avait été bonne.

- Qu'est-ce que vous voulez ? demanda Bixler. J'ai à faire. Je ne serais pas revenu si je ne vous avais pas vu de loin ; ça pouvait aussi bien être quelqu'un venu pour me voler.

Bixler grimpa sur le quai et nous foudroya du regard.

- Non, Bixler. On n'est pas venus ici pour vous voler. On veut seulement vous poser quelques questions.

Dan sortit de la poche de sa chemise un paquet de cigarettes, en planta une au coin de sa bouche et tendit le paquet à Bixler. Bixler le considéra d'abord comme s'il avait craint d'en voir sortir un serpent à sonnette, puis se servit. Tout en allumant nonchalamment la cigarette

de Bixler, puis la sienne, Dan poursuivit :

- Je veux vous poser quelques questions à propos de Judd Trawick. (Il regarda Bixler bien en face.) Vous en avez peut-être entendu parler ? Trawick a disparu.

- Plus que probable qu'il s'est saoulé la gueule. Qu'est-ce que j'ai à faire là-dedans ?

- Rien, peut-être. Sauf que j'ai entendu dire que Judd et vous, vous étiez disputés voici quelques jours.

- Ce salaud essayait de me *voler* ! s'exclama Bixler. Il disait m'avoir donné quinze galons d'essence alors que je savais qu'y en avait que quatorze.

- D'après ce que j'ai entendu dire, c'est Trawick qui vous engueulait. Entre autres choses, il vous traitait de minable et de pingre.

- Ce que je fais avec ce qui est à moi ne le regarde pas, ni lui ni qui que ce soit ! fulmina Bixler.

- J'ai jamais dit le contraire, rétorqua Dan. Ce que je vous demande c'est si Trawick et vous en êtes venus aux mains ?

Bixler fit demi-tour et se dirigea vers la cabane :

- Et si c'était ?

- Et il vous a balancé dans la baille ?

Bixler eut du mal à ouvrir la bouche et retrouver l'usage de la parole, mais finalement il dit :

- Ouais.

- Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

- À ce moment-là.

- Vous en êtes sûr ?

Bixler s'immobilisa et se tourna vers le shérif.

Pendant une seconde, j'eus l'impression qu'il allait se jeter sur Dan.

- Je vous l'ai dit, non ?

- Il y a un fusil dans votre cabane, là-bas. Est-ce à vous ?

- Ouais, fit-il en levant les sourcils.

- Où vous l'êtes-vous procuré ?

Bixler réfléchit une minute :

- Je ne m'en souviens plus au juste pour l'instant.

- Oui, il doit vous arriver si souvent de trouver des fusils, que vous ne pouvez pas vous souvenir de celui-là en particulier.

Sans lui laisser le temps de répondre, Dan se tourna vers moi :

- N'as-tu pas dit que Trawick possédait un fusil comme celui-là, Pete ?

Bixler frappa ses mains l'une contre l'autre.

- Maintenant ça me revient ! C'est là que je l'ai eu. Chez Trawick.

Je fus surpris de l'entendre admettre que l'arme appartenait à Trawick :

- Vous le lui avez acheté ? m'informai-je.

- Emprunté, répondit-il sèchement.

- Ça devait être avant que vous vous battiez, dit Dan.

- Je vous ai dit que je ne l'ai plus revu après ça, fit Bixler flairant un piège.

- C'est exact, reconnut Dan en hochant la tête.

Il secoua encore une ou deux fois la tête, racla le sol de la pointe de ses chaussures, puis me regarda et dit :

- Prêt à partir, Pete ?

- À partir ? fis-je.

Je me demandais s'il avait l'intention d'emmener Bixler avec nous et, tandis que je m'interrogeais, Dan monta dans le bateau.

Je le rejoignis pour lancer le moteur. Juste avant que je tire sur la cordelette du démarreur, Dan leva les yeux vers Bixler, détacha l'amarre et dit :

- Si vous vous remémorez quoi que ce soit qui puisse nous être utile, Bixler, prévenez-nous sans faute.

Bixler grommela, puis Dan et moi repartîmes en direction du continent.

Je mourais d'envie de demander à Dan pourquoi il n'avait pas ramené Bixler pour lui faire subir un interrogatoire plus poussé. Quelquefois il est plus facile d'obtenir ce que l'on veut d'un homme au poste que chez lui. Non que nous fassions preuve de la moindre *brutalité*, entendons-nous bien.

C'est tout psychologique. Trop de choses liaient Bixler à la disparition de Trawick pour le laisser en liberté. Il me semblait qu'il avait trop d'explications à fournir. Mais je ne pouvais pas demander cela à Dan tandis que nous redescendions le cours d'eau, car j'aurais dû crier pour me faire entendre, et ma voix aurait porté jusque chez Bixler. Dan savait ce que je pensais car, à un moment donné, il me regarda et sourit. Je me demandai s'il agissait ainsi afin que Clay Blalock ait quelque chose à faire lorsqu'il prendrait sa succession en tant que shérif de Guale County.

Tandis que nous remontions Turtle River, Dan me parla de pêche et me montra des endroits où il avait attrapé des truites grosses comme le bras, ce qui, bien sûr, était un mensonge.

Nous étions dans la voiture et presque rentrés au bureau du shérif lorsqu'il me laissa poser la question.

- Pourquoi ne l'avons-nous pas arrêté ? répéta-t-il après moi. Sous quel motif ?

- Mais... Enfin, des soupçons ! On pouvait le retenir pour information, pour enquête.

J'étais étonné qu'il n'y eût pas pensé.

Je garai la voiture dans le parking, derrière le bureau. Demain il serait ressorti, répondit Dan, et nous n'aurions pas été plus avancés.

Je commençai à me sentir en colère :

- Tu sais ce que je pense ? Ce petit salaud a tué Trawick, voilà. Je pense aussi que, si tu ne fais pas quelque chose pour le prouver, Clay Blalock aura ton poste.

Dan se mit à rire :

- Alors, nous irions devant le tribunal avec une accusation comme celle-là ? Le procureur du Comté se lèverait et dirait : Messieurs du

Jury, le shérif-adjoint Pete Miller pense que cet homme a assassiné un certain J. Trawick...

- Ne présente pas- les choses sous un jour aussi stupide ! Tu sais que ce n'est pas cela que je voulais dire.

- Alors que voulais-tu dire ?

Il ouvrit la porte et entra. Jerry Sealy, l'autre adjoint du shérif, était assis au bureau de Dan, les pieds sur la table, un long cigare au coin des lèvres. Il parla sans retirer le cigare de la bouche :

- Trouvé quelque chose ?

- Demande à Pete, dit Dan. Il est plein d'idées.

Il retira doucement les pieds de Jerry de sur le bureau. Alors Jerry se leva et marcha vers le distributeur d'eau fraîche comme s'il en avait eu de tout temps l'intention.

- Nous avons trouvé des choses, déclarai-je à Jerry. Des trucs qui appartenaient à Trawick. (Jerry enleva le cigare de sa bouche et haussa les sourcils.) Mais Dan a estimé que nous n'avions rien contre lui.

- Je n'irai pas jusqu'à dire que nous n'avions rien contre lui, Pete, rectifia Dan. Seulement, ça n'était pas suffisant.

- Dan... lui lançai-je, te rends-tu compte que les élections sont vendredi ? Et que nous sommes déjà mardi ?

- C'est exact... parfaitement exact, dit Dan d'un air grave, mais avec une lueur d'amusement dans les yeux.

- Okay. Okay. Continue comme ça et tu vas te trouver débarqué de ton poste !

- Pete, tu ne m'as pas encore dit ce que tu voudrais que je fasse.

- Pour l'amour du ciel, sortons et découvrons ce qui est arrivé à Trawick !

- C'est ce que nous allons faire, dit Dan en plaçant ses propres pieds sur le bureau. C'est ce que nous allons faire.

Jerry but un verre d'eau, et sa pomme d'Adam proéminente s'agita comme un bouchon de pêche.

- Peut-être que Trawick a pris ses cliques et ses claques et qu'il est parti, suggéra Jerry. Peut-être ne lui est-il rien arrivé.
- Je ne le crois pas, dit Dan puis, changeant de sujet : Blalock a fait un autre discours hier soir, n'est-ce pas ?
- Ouais, confirma Jerry. Je suis allé l'écouter, simplement pour voir ce qu'ils mijotent, bien sûr.
- Et qu'est-ce qu'ils mijotent ?
- Toujours les mêmes vieux trucs, Dan. Toute la gomme : les pots-de-vin, la nécessité de donner un bon coup de balai et il a insisté assez lourdement sur la disparition de Trawick, en disant que c'était un exemple de ce qui pourrait arriver aux citoyens de Guale County.
- C'est tout ? fit Dan.
- Il a terminé en disant qu'il était temps que la jeunesse prenne la relève, etc.
- *La jeunesse !* fit Dan en sautant sur ses pieds. Depuis quand est-on sénile à cinquante-cinq ans ?
- C'est pas moi qui ai fait le discours, Dan, rétorqua Jerry, pour se défendre.

Pendant quelques minutes Dan arpenta le bureau tandis que Jerry et moi le suivions du regard comme les spectateurs d'un match de tennis. Puis il s'immobilisa.

- Viens, Pete, retournons chez Trawick et voyons si nous pouvons découvrir quelque chose que nous n'ayons pas vu.

Les rouages de la justice n'avaient pas cessé de tourner. Seulement tout se passait maintenant comme si les élections y laissaient tomber quelques gouttes d'huile.

* * *

La pancarte disait : *Appâts Vivants - Bateaux à Louer*. Je garai la voiture et serrai le frein.

- Cinq jours, n'est-ce pas, maintenant ? fit Dan en prenant la clé dans sa poche et ouvrant le cadenas de ce qui servait à Judd Trawick tout à la fois de domicile et de *bureau*. Alors tu penses qu'il lui est arrivé quelque chose ?

- Bien sûr qu'il lui est arrivé quelque chose !

Dan ouvrit la porte et nous entrâmes.

- Et alors ? S'il est mort, où est le corps ?

Nous visitâmes de nouveau les lieux :

- Ça paraît plutôt bizarre qu'il n'ait pas eu plus de trucs dans sa cuisine. Regarde, Pete. (Il souleva une petite poêle.) Voilà la seule chose pour faire la tambouille. Il n'y a ni farine, ni provisions et le réfrigérateur est à peu près vide.

Il passa dans l'autre pièce que j'étais en train d'inspecter : « Y-a-t-il des chaussures ici ? » me demanda-t-il. Je lui en désignai une paire qui dépassait du lit et Dan en ramassa une :

- Elles paraissent être à peu près de la même taille que celles que nous avons trouvées chez Bixler, tu ne crois pas ?

Je la regardai et hochai la tête.

- Mais nous ne pouvons toujours rien prouver ?

- Je suppose que non, Dan, mais ce n'est pas juste. Je sais que Bixler a fait quelque chose avec Judd Trawick.

- Eh bien, je crois que nous ne trouverons rien d'autre ici. Partons.

- Dan, tu penses que Bixler l'a tué ?

- Je suppose que oui, soupira-t-il.

- Tu veux gagner les élections, n'est-ce pas ? fis-je. Et tu sais que cette affaire Trawick va peser un sacré poids vendredi.

- Oui, Pete, je le sais. Et maintenant, viens. Retournons au bureau.

* * *

À peine arrivés, Dan s'installa dans son fauteuil tournant. Jerry et moi tombâmes d'accord que nous étions inquiets quant à ses perspectives d'être réélu, mais nous ne savions que faire. Nous n'ignorions pas que c'était une chance pour Guale County d'avoir pour shérif un homme de la trempe de Dan Peavy. Mais comment pouvions-nous en convaincre une nuée d'électeurs inconstants ?

- Peut-être qu'il a déjà renoncé, dit Jerry avec un hochement de tête

en direction du shérif. Je regardai Dan et le vis dérouler une carte sur son bureau. C'était un plan des bras d'eau dans le secteur de Guale County.

- Viens ici, Pete, me dit-il.

J'approchai de son bureau et regardai la carte.

- Pete, ne m'as-tu pas dit que tu as été pilote ?

- Oui, à bord d'un B-25 pendant la guerre.

- Mais tu voles encore, je crois ?

Je souris :

- Ouais, je suis propriétaire d'un seizième de Piper Cub. Mais si tu as l'intention d'effectuer une recherche aérienne, le CAP l'a déjà fait. À ta demande, si tu t'en souviens bien.

- C'est pas exactement à ça que je pensais. Est-ce dangereux de voler avec toi ?

Je me hérissai :

- Est-ce que je risquerais ma peau si c'était dangereux ?

- Eh bien, toi et moi, on va aller faire un petit tour après le déjeuner, dit Dan en souriant et en repliant sa carte.

* * *

À la dernière minute, je pensai que Dan allait caler. Il regardait le petit Cub jaune en secouant la tête. Le capot avait été mal réajusté - il y avait quelques années de cela - et Dan fit quelques remarques à ce propos. Mais il avait une idée en tête, aussi finit-il par monter dans l'avion et attacher sa ceinture bien serrée au-dessus de ses cuisses.

Nous décollâmes et partîmes au-dessus du fleuve. Quand nous fûmes à cent cinquante mètres d'altitude, Dan se tourna vers moi et cria : « Suis Turtle River en remontant jusqu'à Kenstone Point, et puis, de là, jusqu'au-dessus de chez Bixler. »

J'acquiesçai d'un hochement de tête. Nous suivîmes le cours tortueux du fleuve comme si nous étions accrochés à un rail. Dan inspectait de près le moindre pouce de notre parcours, ne regardant ni à droite ni à gauche, mais constamment le fleuve. Je jetais un coup d'œil, moi

aussi, essayant de deviner ce qu'il cherchait, mais je ne voyais que de l'eau, des marécages, et les petits points formés par les bouées en forme de pichets de verre qui marquaient l'emplacement des pièges à crabe. De temps en temps, nous passions au-dessus d'une barque de pêcheurs, ou faisions s'envoler une colonie d'oiseaux, mais la plupart du temps, la scène au-dessous de nous ne changeait pas.

Et puis, brusquement, juste au moment où nous arrivions à Kenstone Point, Dan se redressa sur son siège avec un : « Aaah ! » puis se retourna vers moi en souriant de toutes ses dents et me fit signe de retourner vers le terrain. J'amorçai le virage tout en essayant de voir ce qui, sur l'eau, avait provoqué cette décision. Mais il n'y avait pas la moindre chose à voir qui n'était pas là précédemment. Ni bateau. Ni personne. Rien.

* * *

Dan refusa de nous dévoiler ses batteries. Tout au plus se contenta-t-il de nous dire, à Jerry et moi, qu'il savait où se trouvait le corps, nous laissant supposer qu'il allait tirer du feu l'affaire Trawick et sa réélection avec la même paire de pincettes.

- Pete, les gars sont en place ? demanda Dan. Il se mouilla le pouce et se mit à feuilleter l'annuaire téléphonique.

- Tout est prêt, répondis-je.

Il hocha la tête en relevant un numéro de téléphone :

- Dis-moi quel est le nom de ce gars, du *Clarion* ?

- Benson. Jim Benson.

Dan connaissait Jim Benson depuis toujours ; aussi cela ne fit-il qu'aiguiser ma curiosité et celle de Jerry. Il décrocha le téléphone et forma le numéro sur le cadran.

- Monsieur Benson, demanda-t-il, puis il attendit quelques secondes en sifflotant entre ses dents. Allô, Benson ? Shérif Peavy. C'est ça. Dites donc, j'ai pensé que vous auriez peut-être besoin d'une petite information pour le journal de demain. Ce n'est pas trop tard, n'est-ce pas ? Bon ! Ce que c'est ? Non, ce n'est pas une déclaration politique payante. C'est une information. Une nouvelle de taille !

Mon Dieu, j'espérais que Dan savait ce qu'il faisait !

- Non, ça ne s'est pas encore produit, dit-il. C'est pour ça que je vous téléphone. Je me suis dit que vous voudriez peut-être venir avec nous, pour avoir l'histoire de première main, en quelque sorte. Si vous êtes dans mon bureau d'ici cinq minutes, je vous emmène.

Dan raccrocha bruyamment et se leva de son bureau :

- Vous êtes prêts, les gars ? dit-il en nous souriant. Alors, allons-y ! et il enfonça son chapeau sur sa tête.

- Tu n'as pas l'intention d'attendre...

Je ne terminai pas ce que j'allais dire, parce que Jim Benson, du *Clarion*, franchissait la porte en coup de vent.

- De quoi s'agit-il, Shérif Peavy ? questionna-t-il, haletant.

- Venez. Vous allez voir, vous allez voir ! Ah il paraît que je croupis dans mon bureau !

Il sortit en nous entraînant tous trois à sa suite.

* * *

Nous prîmes deux bateaux. Dans l'un, il y avait Dan, Benson et moi-même ; dans l'autre, Jerry accompagné de deux gars que nous avions emmenés pour nous aider à draguer. Ils avaient un énorme grappin avec eux.

Nous remontâmes Turtle River, dépassâmes Kenstone Point, puis remontâmes le petit bras d'eau qui menait à l'île de Bixler. Quand nous eûmes franchi le dernier coude, je vis que Bixler se tenait debout sur le quai, le Springfield à la main, prêt à épauler.

- Posez ce fusil par terre, Bixler ! cria Dan.

Bixler hésita un instant, puis il se mit en quelque sorte au repos avec son arme. Nous nous immobilisâmes le long du quai :

- Approchez Bixler, lui dit alors Dan. Je veux que vous veniez voir quelque chose avec nous.

- Que me voulez-vous ? se plaignit Bixler. Vous n'avez pas le droit.

- Cessons de nous tracasser comme ça à propos des droits qu'on a ou qu'on n'a pas. Pour l'instant, nous allons faire une petite promenade sur l'eau.

Je crus déceler un léger frémissement sur le visage de Bixler juste avant qu'il ne prît place dans le bateau.

Nous redescendîmes le bras d'eau, un bateau suivant l'autre, et voguâmes de nouveau sur Turtle River. Dan se tenait debout dans l'embarcation et se cramponnait à l'épaule de Jim Benson pour garder son équilibre.

- Ce sont vos pièges, n'est-ce pas ? demanda-t-il à Bixler en désignant les bouées de verre à mesure que nous passions devant. Bixler hocha la tête et regarda le shérif d'un air bizarre, inquiet.

Dan ne dit pas grand-chose d'autre. Il gardait le regard rivé sur le fleuve, droit devant lui. Au bout d'un moment, il leva la main. Nous avions atteint approximativement l'endroit où il m'avait fait faire demi-tour en avion.

- Ralentis, Pete, dit-il et je m'exécutai. J'essayai de percer l'expression de Bixler, mais il détournait le visage. Quant à Jim Benson, il paraissait tout aussi ahuri que moi. Derrière nous, l'autre bateau ralentit et vint se ranger à notre bord.

Dan regarda autour de lui et fronça les sourcils ; c'était du cinéma : il savait très bien ce qu'il voulait :

- Jerry, dit-il, avec vos gars, sortez le grappin et dirigez-vous vers ce pin sur l'autre rive, celui dont une branche est cassée.

Ils firent ce que Dan leur avait commandé. Jerry, à l'avant du bateau, écarta la bouée d'un piège, puis ils se dirigèrent vers le pin. Toujours debout dans le bateau, Dan surveillait attentivement la manœuvre. La marée n'était pas trop forte, aussi coupai-je le moteur.

L'autre bateau avait presque atteint le rivage quand Dan hurla : « Revenez ! Vous avez dû le manquer ! Revenez droit sur nous ! »

Ils revinrent vers nous et nous dépassèrent. Dan se gratta la tête et parut se détendre : « Recommencez », hurla-t-il. Ils repartirent en direction du pin. Personne ne bronchait dans notre embarcation. Tous les regards étaient fixés sur le filin qui draguait dans l'eau boueuse derrière l'autre bateau.

- On a accroché quelque chose, Shérif ! cria Jerry.

Au même instant, Bixler s'élança pour plonger. Mais Dan tendit le bras comme un éclair et le retint par le fond de sa culotte.

- Tu as tes menottes, Pete ? Alors passe-les à cet oiseau-là.

* * *

C'est le corps de Judd Trawick qu'ils ramenèrent du fond de la rivière, lesté avec des morceaux d'un vieux moteur et nu comme un ver. Je ne m'étendrai pas sur les détails concernant un corps qui a séjourné dans l'eau pendant une bonne semaine. Ils ne sont pas indispensables, d'autant plus que Guale County est le grand centre de l'industrie du crabe, comme dit la Chambre de Commerce.

- Ça va pour l'édition de demain ? demanda Dan à Jim Benson tandis que ses gars hissaient le corps dans l'autre bateau.

- À la Une, Shérif, répondit Benson. Mais il ne s'agissait pas seulement de venir ici et de trouver un corps. Comment saviez-vous où chercher ?

On étala une bâche sur la dépouille de Judd Trawick. Dan ricana et se gratta le menton :

- Je suppose que vous pourriez ajouter un mot dans votre article pour dire qu'un homme ne se *détériore* pas toujours au cours des années et qu'il accumule aussi quelque expérience...?

- Bien sûr, Shérif Peavy, mais le corps...

Ayant porté ainsi un coup à l'opposition, Dan passa à l'affaire Trawick :

- Je dis que lorsqu'on a un suspect comme Bixler, cela paie toujours de l'étudier, de le connaître à fond.

Je savais que nous écoutions enfin le discours politique de Dan Peavy. Il se tourna vers moi :

- Maintenant, Pete, s'il y a quelque chose qui te semble caractériser Bixler, dis-moi ce que c'est.

- Eh bien... Je regardai Bixler, puis je pensai à tout ce fatras qu'il avait accumulé sur son île : Je dirais qu'il est excessivement économe, avare en fait.

- Avare ! fit Dan et je crus commencer à entrevoir ce qu'il avait en tête. C'était dur à avaler.

- Il a tué Trawick, poursuivit Dan. Ce n'était probablement pas

prémédité. Je ne pense pas qu'il ait eu des idées de vol, mais ce qu'il y avait dans la cabane de Trawick représentait une tentation trop grande pour lui, surtout le fusil et les chaussures. Il savait que Trawick n'en aurait plus besoin, aussi les a-t-il emportés chez lui. Nous trouverons probablement là-bas d'autres trucs appartenant à Trawick.

- Mais le corps, Shérif ! insista Benson.

- Ouais, le corps. (Dan baissa les yeux vers Bixler.) Vous comprenez, d'après moi, Bixler ne pouvait se résoudre à gaspiller la moindre chose. Regardez où nous avons trouvé le corps.

Nous avons dérivé d'une trentaine de mètres pendant que Dan parlait, et tout le monde se retourna - tout le monde, excepté Bixler.

- Vous remarquez quelque chose de spécial? dit Dan.

En moins de deux secondes, la vérité m'aveugla.

- Les pièges ! m'exclamai-je.

- Tu y es, fit Dan. Placés à peu près en cercle autour de l'endroit où le corps était ancré. Cela a dû attirer une sacrée quantité de crabes en six jours. Une sacrée quantité !

Nous regardâmes tous fixement le cercle de pièges. Je me disais que Dan, ayant eu une idée assez nette de ce qu'il cherchait, ce cercle avait dû lui faire l'effet d'une cible lorsqu'il l'avait vu d'une altitude de cent cinquante mètres. Benson prenait fiévreusement des notes dans son calepin et aucune annonce politique payée ne ferait plus d'effet à aucun électeur de Guale County lorsqu'il aurait lu la Une du *Clarion*.

Je regardais Dan avec admiration. Debout, le menton en avant, le regard lointain, il pensait certainement à tous les efforts qu'implique une candidature à un poste comme celui de shérif.

BIBELOTS

(Antique)

par HAL ELLSON

Des rideaux poussiéreux et usés obscurcissaient les mornes pièces de la maison. Il y régnait un froid glacial. Seule la cuisine avait une température supportable. C'est là que Lena s'était réfugiée. Les yeux larmoyants, ternes, les joues affaissées, son vieux corps n'était plus qu'une ruine. Quelques os de poulet, complètement rongés, garnissaient le fond de son assiette. Un verre de whisky était posé à côté d'eux. Le lendemain, elle ferait une soupe avec les os. Maintenant, elle allait boire un petit coup.

Elle posa son regard sur le verre de whisky, le prit et l'avalait d'un trait. Puis elle entendit des bruits de pas dans l'escalier. Ray, le mari de sa défunte sœur, venait la voir. Elle replaça vivement le verre de whisky dans le placard et se rassit. Des pas résonnèrent dans le vestibule derrière elle.

Il ne prend même plus la peine de frapper, pensa-t-elle avec irritation. Il entra dans la cuisine, lui dit bonjour. Elle leva les yeux et hocha la tête, heureuse de le voir maintenant qu'il était là. Il s'assit à l'autre bout de la table et lui jeta un regard inquisiteur. Elle avait bu encore, mais il n'y avait pas de whisky pour lui. Remarquant les os rongés sur l'assiette, il comprit qu'elle venait de terminer son repas. Elle lut un léger reproche dans son regard.

- Je ne pensais pas que tu viendrais, dit-elle.

- Excuse-moi de te déranger...

- Non, non, j'apprécie ta compagnie, dit Lena. Tu te rappelles la maison d'autrefois ? Les réceptions, les amis... C'était le bon temps. Depuis que Philip est mort, tout cela est bien fini.

- C'est vrai, admit Roy en pensant au défunt. Cela faisait dix ans qu'il était mort et Lena avait terriblement vieilli. Mais pire encore que son aspect était son avarice. Un miracle qu'elle achète de la bière, se dit-il. Il croisa son regard.

- À quoi penses-tu ? s'enquit-elle.

Il ignore la question, se plaignit du froid qui régnait dans la maison et se demanda comment elle faisait pour le supporter. La chaudière s'était éteinte parce que le charbon ne valait rien, assura-t-elle, comme tout ce qui est moderne. Lorsqu'il tenta de lui expliquer que du charbon moderne, cela ne voulait rien dire, elle cessa de s'occuper de lui et entreprit une violente attaque de leur époque. On ne trouvait plus que de la camelote.

Il sourit. Elle ne comprenait rien à rien. Une seconde fois, il tenta de lui expliquer la genèse et la nature du charbon. Sa tentative se révéla vaine. Elle l'interrompit. Il céda devant son ignorance et sa sénilité. « D'accord. Je ne discute plus, dit-il. Mais pourquoi continuer à te geler ? »

Elle jeta un coup d'œil vers la chaudière et décida que c'était trop de travail d'allumer un feu. S'il préférerait, ils pourraient aller dans la salle à manger.

- Une autre glacière, rétorqua-t-il.

Elle accepta d'allumer le réchaud à pétrole et le conduisit à la salle à manger. Ray examina la pièce. C'était un véritable musée, encombré de bibelots, certains de prix. Il y en avait encore dans le salon, d'autres à la cave. Des nids à poussière, pensa-t-il en hochant la tête.

Lena surprit son mouvement et lui demanda ce qui n'allait pas. « Rien répondit-il. Je regardais tes bibelots.

- Il y en a tellement. Je n'arrive pas à m'en occuper. Je n'en ai plus la force. Ah, c'est une honte de négliger de telles beautés ; c'est si triste. Mais qu'y puis-je ?

- Ne peux-tu les vendre ? Cela te simplifierait l'existence, suggéra-t-il. Elle le regarda d'un air consterné. Tout ce qui était là, resterait là. Quant à l'argent, elle n'en avait pas besoin.

Ce qui était vrai. Il jeta un coup d'œil sur les énormes diamants qui étincelaient à ses doigts. Elle surprit son regard et modifia sa déclaration. Elle n'était pas dans le besoin, mais pas riche pour autant. Vieille réaction de défense.

Vieille taupe ! Si elle s'imagine que je marche. Et puis zut, où est la bière ? Cette attente l'irritait, mais Lena n'avait aucune raison de se presser. Elle avait déjà avalé son whisky et son sang coulait chaud dans ses veines, même si l'esprit n'était plus alerte. Le whisky et la vieillesse faisaient mauvais ménage. À nouveau, il surprit son regard.

Elle lui offrit un verre de bière, éclata de rire devant son air réjoui et se leva de sa chaise, titubant légèrement sur ses maigres jambes décharnées. Ce détail ne lui échappa point. Elle avait dû passer la matinée à boire. Il la regarda s'éloigner vers la cuisine, puis se leva et gagna un coin obscur de la pièce. Un groupe de statuettes était posé sur une étagère. Il n'avait pas le temps de choisir. Il saisit la plus proche et la fourra dans sa poche.

Il l'entendit revenir, mais le fauteuil qu'il occupait était quand même trop loin. Il alla se poster devant le buffet où étincelaient deux grandes carafes de cristal taillé, l'une ambrée, l'autre d'un beau rouge sombre.

Lena entra dans la pièce, chargée d'une bouteille et de deux verres. Elle les posa sur la table, les remplit, puis regarda Roy.

- J'admiraï tes carafes, dit-il.

Elle s'assit, hocha la tête.

- Elles sont magnifiques. On n'en voit plus des comme ça, n'est-ce pas ?

- Rarement.

Il réintégra son fauteuil. Elle prit son verre.

- Philip me les avait données au début de notre mariage, soupira-t-elle. Autrefois, elles étaient toujours pleines du meilleur xérès, du meilleur porto.

- Il n'y a plus personne pour parler de xérès ou de porto, dit Roy en levant son verre à la santé de Lena. Elle porta un toast aux bons vieux jours. Ils burent. Un peu plus tard, elle souleva sa jupe, sortit une clé d'une petite poche cousue dans son jupon et lui demanda d'aller chercher une autre bouteille. Il accepta volontiers. Elle lui tendit la clé qui ouvrait la porte de la cave.

- Tu trouveras la bière dans le fond. Je ne me risque plus dans cet escalier, dit-elle.

Il promit d'être de retour en un clin d'œil et se dirigea vers la porte de la cave, ahuri qu'elle lui ait donné la clé. Preuve supplémentaire de son gâtisme. Il sourit en lui-même, s'arrêta en bas de l'escalier, sortit la statuette de sa poche et l'examina. Ensuite, il inspecta la cave. Deux coffres fermés à clé renfermaient Dieu sait quoi. Une demi-douzaine de malles s'alignaient contre un mur. Des vieux meubles, des lampes à huile, de la vaisselle, des verres, des statues, un bric-à-brac

invraisemblable emplissait le moindre espace disponible.

Dans le fond de la cave, il aperçut une porte entrouverte. Il pénétra dans le cellier où il découvrit des rangées et des rangées de bouteilles poussiéreuses. Il en prit deux et remonta à la salle à manger.

- Je croyais que tu t'étais perdu, dit Lena.

- J'ai bien failli. Comment fais-tu pour te retrouver au milieu de tous ces vieux rossignols ?

- C'est peut-être poussiéreux, mais ce ne sont pas des rossignols. Tout ce que j'ai de plus précieux est là.

- Mais c'est de la folie ! Ça va pourrir !

- Pas plus que moi, répondit Lena en riant. Mais changeons de sujet. Tiens, verse-moi plutôt un verre.

Il la servit. Ils eurent bientôt vidé la bouteille, ouvert et avalé la seconde. La pièce s'était réchauffée et Roy avait bu à sa soif. Il se leva en déclarant qu'il partait. Lena lui fit un vague signe de tête mais lorsqu'il s'éloigna vers la porte, elle lui redemanda la clé. Sénile ou pas, il était clair qu'elle lui refusait le libre accès de la cave.

Il avait quand même réussi à la rouler. La statuette était toujours dans sa poche. Il se rendit chez un antiquaire nommé O'Mara. Une fois dans le magasin, il posa la statuette sur le comptoir et attendit une offre. O'Mara l'examina et lui proposa dix dollars.

- Vous êtes fou. Ça vaut beaucoup plus, dit Roy au hasard. Il n'avait aucune idée de la valeur de la statuette. O'Mara reconnut que c'était une pièce magnifique et en offrit quinze dollars. Roy en exigea vingt, mais céda lorsque O'Mara posa les trois billets de cinq dollars sur le comptoir.

Il sortit, tenant l'argent serré dans sa main. Ce n'était pas grand-chose, mais comme il était en chômage et n'aimait pas tellement travailler, cela tombait à point. Et puis il y avait d'autres bibelots dans la maison de Lena.

Il retourna la voir deux jours plus tard. Elle était en train de manger dans la cuisine et ne lui offrit rien. Son repas terminé, ils passèrent à la salle à manger. Il ne se sentait pas dans son état normal. Il avait perdu son culot habituel et attendait nerveusement qu'elle parle de la statuette. Comme elle ne la mentionnait toujours pas, il comprit avec soulagement qu'elle ne savait même plus ce qu'elle possédait. Elle lui

donna la clé de la cave pour qu'il remonte de la bière.

Quelques heures plus tard, il s'en allait avec une autre statuette au fond de sa poche. Il fila comme une flèche chez O'Mara, mais cette fois-ci il fut déçu. O'Mara lui offrit cinq dollars pour la statuette, monta jusqu'à dix puis stoppa net le marchandage.

- Elle ne vaut pas un cent de plus, expliqua-t-il. Les affaires vont assez mal comme ça.

Roy accepta tout de même l'argent et sortit d'un air digne.

Le lendemain, il se rendit chez Lena sans aucune appréhension. Comme d'habitude, elle était assise dans la cuisine. Elle avait l'air abattu, mais Roy n'y prêta pas attention.

- Le feu est éteint ? demanda-t-il comme elle levait sur lui ses yeux larmoyants. Grand Dieu, tu pourrais faire un effort pour le chauffage quand même ! Pas étonnant que tu aies l'air si misérable.

- Le chauffage est bien le dernier de mes soucis, répondit-elle en ramenant son châle sur ses épaules.

- Des soucis ? La vie t'a comblée. Que pourrais-tu désirer de plus ?

Elle le regarda, les yeux vides, comme si elle n'avait pas entendu, se leva de table, entra dans la salle à manger et s'installa dans son vieux fauteuil à bascule.

- Tu n'allumes pas le poêle ? demanda-t-il.

- Fais-le pour moi. Je ne me sens pas bien.

Il obéit et la regarda, un mauvais sourire sur son visage congestionné par l'alcool. Celui de Lena était livide.

- Qu'est-ce qu'il y a ? questionna-t-il. Vas-y. Dis-le. C'est vrai, j'ai bu, et alors ?

- C'est ton affaire et ça n'a jamais fait de mal à personne. Ce n'est pas ça qui m'ennuie. Deux de mes statuettes ont disparu, dit-elle en montrant la pièce du doigt.

Ragaillard par l'alcool, il ne se troubla pas outre mesure.

- On te les a volées ? Allons, Lena, c'est impossible. Tu as dû les changer de place. Avec tout ce désordre, comment veux-tu te souvenir de l'emplacement de chaque objet ?

- Mais je m'en souviens. Rien n'a bougé depuis des années et je sais exactement où se trouve chaque bibelot.

Roy hocha la tête, l'air réfléchi, un peu nerveux, mais toujours sûr de lui.

- Je suis un visiteur assidu. Peut-être les ai-je volées ?

Elle secoua la tête.

- Pas toi, Roy. J'espère que tu ne penses pas que je te soupçonne ?

- Bien sûr que non, dit-il, retrouvant son sourire. Mais je crois savoir ce qui s'est passé.

Perplexe, Lena fronça les sourcils et lui demanda de s'expliquer. Après une bière, dit-il. Elle n'en avait pas envie mais cela faisait partie des habitudes. Elle lui donna la clé de la cave. Il descendit chercher une bouteille. De retour, il remplit deux verres.

- Je ferais mieux de me taire, dit-il. Cela ne te plaira pas.

Sa ruse ne fit qu'accroître la curiosité de Lena.

- Si tu as quelque chose à dire, dis-le, répliqua-t-elle.

Il soupira, comme profondément ennuyé.

- Entendu. Cela vaut peut-être mieux. Tu vieillis. Tu as eu quatre-vingts ans le mois dernier et tu n'as plus l'esprit très vif. Tu oublies des petites choses, des choses importantes aussi.

Ses narines palpitèrent.

- Si tu insinues que je commence à être gâteuse, tu peux te taire, lança-t-elle d'une voix sèche.

Il sourit, lui dit de ne pas se fâcher, que cela arrivait souvent avec l'âge. Pas à moi, répondit-elle, mais son regard chancela. Elle avait peur. Il le remarqua et poursuivit.

- Tu refuses de l'admettre, mais tu as bel et bien oublié où tu as mis ces statuettes. (Il lui donna une petite tape sur l'épaule.) Ne t'en fais pas. Elles sont quelque part dans la maison. N'est-ce pas ?

Elle le regarda avec un mélange de peur et de confusion. Puis finit par hocher la tête.

- Tu as raison. J'ai dû les changer de place, convient-elle en un murmure.
- Tu vois bien. Il n'y a pas de quoi en faire un monde. Tu vas les retrouver dans une armoire ou une malle.
- Et si je ne les retrouve pas ?

Son désarroi le fit sourire. Tout marchait comme il l'avait voulu.

- Ne t'inquiète pas. On va reprendre de la bière. Cela te fera du bien.

Lorsqu'elle eut accepté, il descendit à la cave, l'inspecta de nouveau et découvrit une malle fermée par un énorme verrou. Son cœur se mit à battre. C'est là qu'elle devait garder ses trésors. Il essaya de l'ouvrir. Sa solidité le renforça dans sa conviction. Il remonta quatre bouteilles de bière et entra en souriant dans la salle à manger. Lena gardait la tête baissée.

- Ah, voilà qui va te rendre des forces, dit-il en ouvrant la première bouteille.

Il leur fallut une heure pour vider les quatre bouteilles. Roy était ivre, mais suffisamment lucide pour savoir ce qu'il faisait. Quant à Lena, les yeux mi-clos, elle était incapable de quitter son fauteuil à bascule.

- Tu ferais mieux de dormir, suggéra-t-il. Elle hocha la tête. Son menton tomba sur sa poitrine, sa respiration se fit régulière.

- Je m'en vais, Lena.

Pas de réponse. Il sourit et se leva, la clé de la cave dans la poche, mais il lui fallait celle de la malle. Il trouva un trousseau dans la cuisine. Il le prit, sortit, mais ne descendit pas aussitôt à la cave. Par prudence. Il monta à l'étage, attendit un moment, puis redescendit.

Il n'eut aucun mal à pénétrer dans la cave. Pour la malle, ce fut plus compliqué. Aucune des clés n'entrait dans la serrure. Il les essaya l'une après l'autre, encore et encore ; puis il entra dans le cellier où il y avait la bière. Il vida goulûment une bouteille ; jeta les clés inutiles et cassa une grande cruche. Le tintamarre le fit défaillir. Il écouta... La maison demeurait silencieuse. Il fouilla la cave et finit par trouver un marteau.

Titubant, il retourna près de la malle et prit le verrou dans sa paume. C'était un vieux truc : donner un coup violent sur une serrure et la faire sauter sans l'abîmer de façon à pouvoir la refermer. Il frappa.

Sans résultat. Il frappa encore. La serrure résistait toujours. Il écouta, n'entendit rien. Il tremblait de tous ses membres. Il leva le marteau, frappa encore et la serrure sauta.

Il ôta rapidement le verrou, ouvrit le couvercle et resta bouche bée. La malle était vide. Il jura. Un bruit derrière lui le fit se retourner. Lena le regardait, les yeux larmoyants, le visage livide, le corps affaissé. Vacillant, il la contempla les yeux fixes.

- Que veux-tu, vieille sorcière ?

D'une voix douce, elle demanda ses clés.

- Quand tu m'auras donné l'argent que tu as caché et les diamants que Philip t'a laissés, dit-il.

Calmement, elle répéta sa demande. Puis, brusquement, elle le poussa. Il tomba à la renverse dans la malle. Comme il tentait de se relever, elle leva la bouteille qu'il avait vidée et l'abattit sur son crâne. Il poussa un grognement et retomba en arrière, ses jambes, seules, émergeant de la malle. Elle les rentra à l'intérieur, ferma le couvercle et le verrou, puis écouta.

Pas un son ne sortait de la malle. La maison semblait terriblement vide et silencieuse. Elle ferma à demi ses yeux gris larmoyants, comme plongée dans un état de stupeur, puis finit par bouger. Les yeux brillants, les joues tremblantes, elle se pencha sur la malle. Sa voix n'était plus qu'un murmure. « Sale petit garnement ! Ingrat ! Voleur ! dit-elle avec colère. Tu sortiras quand tu m'auras dit ce que tu as fait de mes deux statuettes ! »

Comme il ne répondit pas, elle marmonna :

- Tu resteras là jusqu'à ce que tu aies retrouvé ta langue.

Puis elle entra dans le cellier où elle entreposait sa bière. Une bouteille à la main, elle remonta l'escalier, se versa un verre et s'installa dans le fauteuil à bascule.

Une lueur grisâtre filtrait à travers les rideaux poussiéreux. Le pâle liquide doré paraissait terne dans le verre. Elle regarda la mousse pétiller, leva son verre, puis le reposa. À nouveau, la maison semblait terriblement vide et silencieuse. Ah, ce n'est pas drôle de boire seule ! Où est Roy ? se demanda-t-elle. Il devrait être là depuis longtemps.

AFFAIRE DE FAMILLE

(A Family Affair)

par TALMAGE POWELL

J'avais passé une bonne partie de la journée à Asheville à discuter d'une affaire avec le juge de l'État. L'après-midi touchait à sa fin quand je revins à Comfort. Nichée dans les montagnes brumeuses de la Caroline du Nord, Comfort est une jolie petite ville qui mérite bien son nom.

Le shérif Collie Loudermilk n'était pas à son bureau. Je m'assis à ma table, pris la plaque de métal et me mis à la faire briller avec ma manche. La plaque portait mon nom : Gaither Jones, substitut.

J'avais commencé une réussite quand Collie entra. C'était un homme maigre, aux cheveux roux, d'un âge indéfinissable. Il avait l'air de ne pouvoir endurer les rigueurs de l'hiver à la montagne, mais était bien plus dur qu'il ne le paraissait et, en outre, c'était un excellent shérif avec plus de vingt années d'expérience.

- J'ai trouvé la solution d'un mystère pendant votre absence, dit Collie.

Je retournais une carte.

- Comment ça ?

- J'ai découvert où est allé Judd Gibson, l'an dernier, quand il a disparu sans laisser de traces.

Je lâchai la carte et levai les yeux. Collie éclata de rire.

- Je me doutais bien que ça vous ferait une surprise, Gâte.

- Oh, ça va ! Où ça ?

- Dans la tombe, voilà où est allé Judd.

- Non !

- Si fait. Deux de ces touristes qui rôdent dans les petites vallées et égratignent les montagnes chaque été à la recherche de filons, ce sont eux qui l'ont trouvé. Ils fouillaient dans le tas de minerai à la base

d'une mine de mica abandonnée. Leur pic heurta du bois. C'était une grande boîte en solides planches de sapin. Ils furent intrigués, naturellement, et ne pensèrent pas un instant que cela pût être un cercueil. L'un d'eux fit sauter le couvercle avec la pointe de sa pioche... Pauvre gars, ajouta-t-il, et je compris qu'il parlait du prospecteur.

- Êtes-vous sûr que c'était Judd ?

- Ce qui en restait était suffisant pour permettre l'identification, dit Collie avec une voix de président de jury. En fait, le cadavre était parfaitement conservé. Le cercueil était solide et le terrain très bien drainé. D'ailleurs, si la tombe était peu profonde, elle était bien protégée par les 4 pierres ramassées dans le tas de minerai qu'on avait entassées au-dessus.

- Où est Judd à présent ?

- Chez le docteur Weatherly qui a déjà commencé l'autopsie. Le premier fait bien établi, c'est qu'il n'est mort ni assommé ni d'un coup de feu. Le crâne est intact, les os de la cage thoracique ne présentent aucune fracture, aucune trace de sang.

Collie bourra sa pipe et l'alluma.

- Vous voilà donc en présence d'un mystère plus épais que jamais. Aucune trace de sa mort ou de son enterrement. Jusqu'à aujourd'hui, faute de preuve contraire, nous supposons tous qu'il était parti. J'aurais préféré qu'on en restât à ces suppositions.

- Avez-vous parlé de cette découverte à une personne de la famille ?

- Non. Je viens de déposer le corps chez le toubib il y a un instant.

Je me levai et pris mon chapeau accroché au vieux portemanteau.

* * *

Linder Aston était assise à son bureau dans l'agence immobilière au bas de la rue. Je la regardai par la fenêtre avant d'entrer. Elle était agréable à regarder, une fille de rêve aux cheveux d'or.

Elle s'arrêta de taper à la machine quand j'entrai.

- Salut, Gâte.

- Hello, Lindy.

- Tu as l'air tout chose... Mais qu'est-ce qui ne va pas, Gâte ?
- Il faut que je te parle. Tu es seule ?
- Mais oui ! Cesse donc d'essayer d'arracher les bords de ton chapeau et parle ! M. Sprinke est absent.

Je me laissai tomber sur la chaise qui faisait face à sa table de travail et pris ses mains dans les miennes.

- Lindy, ils ont retrouvé ton beau-père.

Elle ne laissa paraître aucune émotion.

- Raconte-moi ça.

Je la mis au courant.

Elle se leva, prit son sac et son chapeau.

- Il vaudrait mieux avertir maman, Hugh et Benny.
- C'est ce que je me disais.
- Il se passera peu de temps avant que toute la ville connaisse la nouvelle.
- C'est juste, du train où vont les choses à Comfort.

Nous quittâmes le bureau et montâmes en voiture. Lindy et moi devions nous marier une semaine plus tard. Nous l'espérions depuis bien longtemps et avions économisé de l'argent pour acheter comptant une maison. Et cet imbécile de Judd Gibson, qui réapparaissait brusquement pour flanquer tout par terre !

Nous nous rendîmes au petit bungalow de planches légué à sa famille par le père de Lindy, qui avait été instituteur. Il était mort subitement, d'une embolie tout à fait imprévisible. Aletha, la mère de Lindy, était restée veuve avec trois petits enfants. C'était comme si son univers s'était subitement effondré. Judd Gibson était venu un an plus tard. C'était un beau parleur, un habile intrigant et avant que personne (pas même Aletha) ait pu comprendre comment il s'y était pris, il était devenu l'époux légitime d'une femme propriétaire d'une maison jolie quoique modeste, et possédant un compte en banque de quelques centaines de dollars.

J'arrêtai la voiture et nous descendîmes. Judd n'avait jamais dépensé un seul centime pour l'entretien de la maison. Elle ressemblait à un

taudis quand il l'avait quittée. Maintenant, elle avait retrouvé -son aspect coquet, elle avait été repeinte, et l'on avait traîné au-dehors et mis en tas toutes les vieilleries rouillées de Judd.

Quand nous fûmes à peu de distance de la porte d'entrée, nous entendîmes le ronronnement de la machine à coudre d'Aletha. Dans cette fin de soirée estivale, ce bruit était signe de calme activité. Aletha maniait avec adresse l'aiguille et les ciseaux. Au cours de ces derniers mois, elle avait réussi à relancer sa petite entreprise, car Judd n'était plus là comme autrefois, toujours ivre et brutal, à insulter les clients et voler les vêtements pour les mettre en gage chez le fripier.

Aletha nous avait entendu arriver. Elle sortit de la pièce où elle cousait. C'était un coin de sa chambre séparé du reste de la pièce par une mince cloison.

Aletha était le portrait de sa fille, vingt ans de plus. Les marques des soucis et du désespoir que Judd avait creusées sur son visage étaient à peu près effacées. À présent, elle avait de quoi se payer des tissus de robes et quelques produits de beauté au magasin du docteur Weatherly, situé au bas de la rue à quelque distance de son cabinet de consultation.

- Bonjour, Gaither, dit Aletha.

- Comment allez-vous, madame ?

- Très bien. Tu rentres tôt, chérie, dit-elle à Lindy. À moins qu'il ne soit plus tard que je ne pensais ?

Elle sourit avec beaucoup de grâce.

- Vous avez tous les deux l'air bien cachottier ? Auriez-vous découvert la salle à manger que vous ?...

- Maman, dit Lindy, ils ont retrouvé Judd Gibson.

- Oh !

Aletha s'appuya au dossier d'une chaise. Je m'approchai d'elle et mis mon bras autour de ses épaules. Je lui donnai tous les détails et sentis qu'elle retrouvait son calme peu à peu.

- Je pense, dit-elle encore toute étourdie, que nous devrions tous prendre une tasse de thé.

Hugh et Benny entrèrent pendant qu'elle était dans la cuisine.

C'étaient deux jumeaux solides, bien bâtis, aux cheveux blonds. Ils venaient d'achever leurs études secondaires et travaillaient pendant les grandes vacances pour se faire un peu d'argent de poche avant d'entrer à l'université à l'automne.

Ce n'était pas la première fois qu'ils travaillaient. Mais, à la différence des autres années, Judd Gibson ne s'appropriait plus leurs salaires. Il n'allait plus voir leurs employeurs quand il était ivre pour essayer d'obtenir des avances sur leur paye.

Aletha rentra dans la pièce et regarda ses deux grands gars ; pendant une seconde, la maison retrouva l'atmosphère de froideur et de crainte qui y avait régné pendant les années où Judd Gibson avait été seigneur et maître.

- Garçons ! dit Aletha, et Benny et Hugh interrompirent alors la conversation entamée avec moi sur leur journée de travail. Asseyez-vous, j'ai une chose importante à vous dire.

Benny et Hugh se regardèrent, puis allèrent s'asseoir sur le canapé d'osier. Aletha eut un moment d'hésitation puis alla s'adosser à la bibliothèque. Celle-ci était de nouveau pleine de livres, non seulement à cause de l'amour de la lecture de tous les membres de la famille mais aussi parce qu'il n'y avait plus personne pour marquer son mépris des livres et se moquer de ceux qui les lisaient.

- Le corps de votre beau-père, dit Aletha, a été découvert par deux prospecteurs du dimanche...

Elle avait prononcé très lentement ces paroles, qui provoquèrent un long silence.

Hugh et Benny gardèrent un air grave, mais ils étaient trop francs pour exprimer une peine qu'ils étaient loin d'éprouver. Ils sortirent pour aller se débarbouiller et Aletha servit le thé. Je ne pus m'empêcher d'admirer la maîtrise de soi et la bonne éducation dont ils avaient tous témoigné, car ils savaient bien qu'une enquête était inévitable.

Répondant à l'invitation d'Aletha, je restai dîner. Nous étions à peine sortis de table quand Collie Loudermilk survint. Il leur exprima sa sympathie, mais je savais bien qu'il ne croyait pas à ce qu'il disait. C'est quand Judd était encore en vie que la famille avait besoin de sympathie. Je me doutais que Collie avait une idée derrière la tête, mais ne savais pas laquelle. Il s'informa de la date où ils avaient vu Judd pour la dernière fois, et demanda s'il s'était fait de nouveaux

amis ou avait été vu avec des inconnus juste avant sa disparition. Ni nouveaux amis, ni inconnus, lui fut-il répondu. Judd avait-il annoncé son intention de partir en voyage ? Il avait parlé de quitter cet « affreux cimetière boueux » comme il appelait la ville de Comfort.

- Je sais, dit Collie, mais il n'en avait pas vraiment l'intention.

- Peut-être l'a-t-il fait, cette fois-ci... dit Aletha, comme comprenant que Collie s'acquittait d'une formalité nécessaire sans le moindre désir de la froisser personnellement.

Collie posa encore quelques questions, auxquelles il fut répondu sans hésitation.

Il partit après avoir avoué que la cause du décès n'avait pas encore été déterminée avec certitude, mais qu'il était sûr, pour sa part, que la mort n'était pas naturelle.

Je n'avais aucune envie de m'amuser, et Lindy non plus. Mais elle insista pour que nous allions passer la soirée à la kermesse de Big Barney, comme nous l'avions projeté.

* * *

Nous partîmes donc en voiture, nous allâmes écouter quelques disques au juke-box et dansâmes un peu. Les clients regardaient Lindy, et se parlaient à l'oreille. Cela commençait à me taper sur les nerfs, mais Lindy, très calme, me dit :

- Calme-toi, Gâte. Comfort a trouvé un sujet de conversation, et nous en parlerions nous aussi, si nous étions de l'autre côté de la barricade. Mais cela passera vite.

Je l'admirai sincèrement de prendre la chose avec autant de calme.

Pendant que nous étions chez Barney, se déroulait dans un autre quartier de Comfort un événement qui nous concernait. Le prisonnier sur parole dont je m'étais occupé avait essayé, dans une discussion, d'appuyer ses arguments avec un couteau à cran d'arrêt. Les quatre agents de la police municipale ne réussirent pas à l'attraper. Le lendemain son père téléphona. Le jeune homme était rentré à la ferme, dégrisé et malade.

Je m'en fus donc le cueillir au gîte. Je l'emmenai chez le juge et dus attendre une éternité avant que le gars aille en prison déplorer la cruauté de sa destinée. Bref, l'après-midi était déjà bien avancé

lorsque je retournai à Comfort.

À voir son air, je compris tout de suite que Collie Loudermilk avait fait du bon travail.

- Ils s'y sont pris gentiment, murmura-t-il.
- De quoi parlez-vous, Collie ?
- Du meurtre de Judd Gibson.
- Du *meurtre* ?
- Ce n'étaient pas les raisons de tuer qui leur manquaient.
- Vous voulez rire, Collie...
- Ce n'est pas mon genre, Gâte ! Vous aimez la fille, mais que ça ne vous aveugle pas !
- Une minute, Collie ! C'est horrible d'aller raconter que sa famille a tué Judd.
- Elle l'a tué et a résolu le problème gênant posé par le cadavre en lui offrant une sépulture des plus décentes.

Collie n'était pas homme à lâcher un travail commencé. L'expression de son visage m'impressionnait.

- Comment ? demandai-je. Comment l'ont-ils tué ?
- Ils ont fait dissoudre des cachets de somnifère dans une bouteille de whisky. Ils le lui ont fait boire ou bien ont attendu qu'il en ait absorbé une dose suffisante pour que ça le tue.
- Qu'est-ce qui vous a donné cette idée ?
- Ce n'est pas une idée. C'est un fait établi. Le docteur Weatherly dit qu'il y avait dans les viscères des traces très nettes de barbiturique.
- Cela ne prouve pas que...
- Ajouté à d'autres faits, c'est une preuve certaine, coupa Collie.
- Pourquoi l'auraient-ils tué ?

Collie me regarda d'un air de commisération.

- Ils ne pouvaient plus endurer longtemps son inconduite. Les garçons

avaient grandi. Ils ne pouvaient pas laisser leur mère seule avec lui, à sa merci. Et Aletha avait décidé que ses enfants étaient en droit d'espérer entrer à l'université, faire un beau mariage et mener une vie décente. Cette sorte de détermination est meurtrière, Gâte, quand elle s'est formée petit à petit au cours de longues années de peur et de mauvais traitements. (Les lèvres de Collie exhalèrent un soupir.) Cela a dû être un jour de fête pour eux, quand ils ont vu que Judd s'était endormi pour toujours.

Collie avait des preuves.

Judd s'était figuré qu'avec un toit au-dessus de sa tête, il était à l'abri jusqu'au jour de sa mort... et c'est en fait ce qui s'était produit. Pas de danger qu'il s'en aille ou qu'il laisse Aletha s'en aller avec ses enfants. Si elle avait essayé de divorcer, il l'aurait rattrapée et peut-être battue à mort. En tout cas, il travaillait suffisamment pour qu'on ne pût le taxer de vagabondage, et la Caroline du Nord est un État où aucun texte de loi ne permet à une femme de divorcer sous prétexte que son mari est un propre à rien. Les montagnes y sont pleines de femmes épuisées, à la merci d'individus du même genre que Judd. Seulement voilà, Aletha et ses enfants n'étaient pas des idiots de village.

Un frisson me parcourut le dos.

- D'où vous sont venues ces idées, Collie ?

Il prit une feuille de papier sur son bureau.

- Voici les faits. Premièrement, Judd a été vu pour la dernière fois, autant que j'aie pu l'établir, aux environs du 1er décembre.

» Deuxièmement, à cette époque, Benny travaillait l'après-midi pour le docteur Weatherly et faisait des livraisons pour la boutique. En pratiquant l'autopsie, le docteur s'est rappelé que Benny avait renversé un bocal plein de cachets de somnifère. Il dit au docteur que c'était un accident et avait ajouté que certains étant salis, il les avait jetés.

» Troisièmement, Hugh demanda à Cal Joyner où il pourrait se procurer un demi-litre de whisky. C'était la première fois de sa vie que Hugh cherchait à acheter de l'alcool. Il dit que c'était pour Judd.

» Quatrièmement, Lindy commanda des planches de sapin à la scierie de Corson le 2 décembre. Elle expliqua que c'était pour faire des rayonnages : mais, d'après les livres d'Abe Corson sur lesquels j'ai jeté un coup d'œil, il y en avait assez pour construire un cercueil.

» Cinquièmement, le jour même où Aletha passa sa commande à la

scierie, elle se présenta chez le fripier avec un dollar cinquante et retira du clou le costume noir de Judd. Le costume dans lequel apparemment Judd a été enterré.

Collie laissa tomber les fiches sur le bureau.

- Pour un shérif en fonction dans une petite ville, ça n'est pas difficile d'être au courant des faits bizarres. Et on sait des choses sur les gens, comme ce costume qui était en gage la plupart du temps.

La gorge sèche, je lui posai ma dernière question :

- Alors, que s'est-il passé, Collie ?

- Voilà une bonne question. J'ai la certitude de savoir ce qui s'est passé. Ils en ont fait une affaire de famille, et ont brouillé les pistes pour qu'aucun d'entre eux ne porte l'entière responsabilité. Judd expire : Ils l'enterrent et laissent croire à toute la ville qu'il a finalement mis à exécution son projet de foutre le camp.

» Mais pour ce qui est de *prouver* tout cela devant un bon avocat, c'est une autre paire de manche... Personne n'a vu Benny rafler les cachets. Judd n'est pas là pour affirmer que ce n'est pas sur son ordre que Hugh a acheté du whisky. Il y a bien des étagères neuves dans la maison mais qui peut dire qu'elles ont été installées après la disparition de Judd ? Aletha n'a qu'à jurer que Judd voulait récupérer le costume pour s'en aller.

- Eh la tombe ? hasardai-je.

- Et bien, sur ce chapitre, j'imagine qu'ils feraient les innocents devant les juges et diraient tout ignorer à ce sujet. Aucun témoin ne les a vu creuser et d'ailleurs, croyez-vous qu'un jury de montagnards condamnerait toute une famille, et une famille si sympathique, pour s'être débarrassée de Judd Gibson ? Il faudrait pour cela autre chose que des preuves indirectes et des présomptions.

Collie était affalé sur sa chaise, le visage renfrogné, quand je sortis du bureau. Il s'en remettrait. Ce n'était pas son premier échec, et ce ne serait pas le dernier, bien que Collie, qui est très intelligent, soit mauvais candidat pour l'échec.

J'arrivai à l'heure du dîner. Aletha avait cuit un poulet pour fêter l'événement. Et nous étions tous en appétit.

J'étais content que Collie n'ait pas pensé à un dernier détail découlant logiquement de la mort et de l'inhumation de Judd Gibson. Tout

propre à rien qu'il était, Judd était néanmoins un être humain partant pour sa dernière demeure. En tant que futur membre de la famille, j'avais eu le privilège de conduire le deuil.

UNE RÉCEPTION D'ADIEU

(A Home Away From Home)

par ROBERT BLOCH

Le train avait du retard et neuf heures devaient être sonnées quand Natalie se retrouva, seule, sur le quai de la gare de Hightower.

La gare proprement dite était fermée pour la nuit - ce n'était qu'une halte, en réalité, car il n'y avait pas là d'agglomération - et Natalie se demandait que faire. Elle avait escompté que le Dr Bracegirdle serait là pour l'accueillir. Avant de quitter Londres, elle avait envoyé à son oncle un télégramme indiquant l'heure de son arrivée. Mais, comme le train avait pris du retard, sans doute était-il venu et reparti.

Natalie jeta un coup d'œil hésitant autour d'elle et, apercevant une cabine téléphonique, entrevit la solution. La dernière lettre du Dr Bracegirdle, qu'elle avait dans son sac, mentionnait à la fois son adresse et son numéro de téléphone. Natalie l'eut cherchée et trouvée le temps d'atteindre la cabine.

Obtenir la communication se révéla malaisé ; le délai pour avoir la ligne parut interminable et il y avait une friture terrible. Les collines qu'on distinguait à travers la paroi vitrée de la cabine fournissaient une explication. En somme, se dit Natalie, on est dans l'Ouest. Les conditions de vie sont encore primitives...

- Allô, allô !

Une voix de femme était intervenue, hurlant littéralement au bout du fil. La friture avait cessé et il y avait maintenant en bruit de fond un brouhaha assourdissant. Natalie se pencha pour parler dans l'appareil en articulant avec soin.

- Ici, Natalie Rivers. le Dr Bracegirdle est-il là ?

- Quel nom dites-vous ?

- Natalie Rivers. Je suis sa nièce.

- Sa quoi ?

- Sa nièce, répéta Natalie. Puis-je lui parler, s'il vous plaît ?

- Un instant.

Il y eut un temps mort, pendant lequel le bruit des voix à l'arrière-plan parut s'amplifier ; puis Natalie entendit une voix aux inflexions masculines, tranchant nettement sur le brouhaha.

- Ici, le Dr Bracegirdle. Ma chère Natalie, quelle heureuse surprise !

- Surprise ? Mais je vous ai envoyé une dépêche de Londres, cet après-midi. (Natalie se ressaisit en se rendant compte de la légère touche d'impatience qui teintait sa voix.) Elle n'est pas arrivée ?

- Hélas nos services postaux ne sont pas des meilleurs, répliqua le Dr Bracegirdle avec un petit gloussement d'excuse. Non ta dépêche n'est pas arrivée. Mais apparemment, toi, tu es là. (Il rit encore.) Où es-tu, ma chère ?

- À la gare de Hightower.

- Ah ! Diable ! C'est exactement dans la direction opposée.

- Dans la direction opposée ?

- Oui, je dois aller à Peterby. On m'a appelé au téléphone juste avant toi. Une ridicule histoire d'appendicite, qui n'est sans doute rien d'autre qu'une indigestion. Mais j'ai quand même promis d'y aller tout de suite.

- Ne me dites pas que vous faites encore des visites de médecine générale ?

- En cas d'urgence, ma chère. Il n'y a pas beaucoup de médecins, par ici. Heureusement, il n'y a pas beaucoup de malades non plus.

Le Dr Bracegirdle ricana, puis se reprit.

- Écoute voir... Tu dis que tu es à la gare ? J'envoie Miss Plummer te chercher avec la voiture. As-tu beaucoup de bagages ?

- Seulement mon sac de voyage. J'ai envoyé le reste avec le mobilier, par bateau.

- Par bateau ?

- Je ne te l'ai pas écrit ?

- Si, c'est vrai. Bon. Aucune importance. Miss Plummer part immédiatement te chercher.

- J'attendrai sur le quai.
- Qu'est-ce que tu racontes ? Parle plus fort. Je t'entends à peine.
- Je dis que j'attendrai sur le quai.
- Ah ! (Le Dr Bracegirdle ricana une fois de plus.) Nous sommes en pleine fête, ici.
- Je ne vous dérangerai pas ? Je veux dire, puisque vous ne m'attendiez pas...
- Pas du tout ! Ils ne tarderont pas à s'en aller. Attends Miss Plummer.

Un déclic indiqua la fin de la communication et Natalie retourna sur le quai. Au bout d'un laps de temps étonnamment court, une fourgonnette surgit, quittant la route dans une embardée pour s'arrêter pile au ras des rails. Une grande femme maigre, aux cheveux gris, vêtue d'un uniforme blanc assez chiffonné, en émergea et appela Natalie.

- Venez, ma chère ! Tenez, je mets ça derrière.

Elle saisit le sac et le lança à l'arrière du véhicule.

- Maintenant, montez... et en route !

Natalie eut à peine le temps de fermer sa portière que déjà la redoutable Miss Plummer appuyait sur l'accélérateur. La voiture fonça vers la route et le compteur grimpa aussitôt à cent dix. Natalie devint blême. Miss Plummer remarqua immédiatement sa nervosité.

- Désolée, dit-elle. Le docteur étant parti en visite, je ne peux pas m'absenter longtemps.
- Oh ! C'est vrai ! Il y a des invités. Il me l'a dit.
- Ah oui ? Il vous a dit ça ?

Miss Plummer prit un virage à la corde dans un carrefour et les pneus poussèrent des crissements. Natalie décida de noyer son appréhension dans la conversation.

- Quel genre d'homme est mon oncle ? questionna-t-elle.
- Vous ne l'avez jamais vu ?
- Non. Mes parents sont partis pour l'Australie alors que j'étais toute

petite. C'est la première fois que je viens en Angleterre. En fait, c'est la première fois que je quitte Canberra.

- Vos parents sont là ?

- Ils ont été victimes d'un accident d'auto, voici deux mois, répondit Natalie. Le docteur ne vous l'a pas dit ?

- Non, ma foi... Vous savez, il n'y a pas longtemps que je suis chez lui.

Miss Plummer émit un grognement et la voiture fit une embardée.

- Un accident d'auto, vous dites ? Il y a des gens qui ne devraient pas toucher à un volant. C'est ce que ne cesse de répéter le docteur.

Elle se tourna pour examiner Natalie.

- Si je comprends bien alors, vous venez ici vous installer pour de bon ?

- Oui, naturellement. Mon oncle me l'a écrit quand on l'a nommé mon tuteur. C'est pourquoi je vous demandais comment il était. C'est si difficile à juger d'après les lettres.

La femme au visage osseux hocha la tête sans répondre, mais Natalie avait besoin de se confier.

- Pour ne vous rien cacher, je suis un peu inquiète. Je veux dire, je n'ai jamais fréquenté de psychiatres jusqu'ici.

- Vraiment ? (Miss Plummer haussa les épaules.) Vous avez bien de la chance. J'en ai déjà vu pas mal. Des gens qui se croient la science infuse, à mon avis. Mais je dois reconnaître que le Dr Bracegirdle est un des meilleurs. Il est supportable, en somme.

- Je crois qu'il a une grosse clientèle ?

- Ce ne sont pas les malades de ce *genre-là* qui manquent, commenta Miss Plummer. Surtout chez les gens riches. Votre oncle a certainement su se faire une belle situation. Sa maison et tout le reste... mais vous verrez vous-même.

Une fois de plus, la voiture vira sur les chapeaux de roues pour s'engager entre les grilles imposantes d'une grande allée, tout au bout de laquelle apparaissait une énorme maison bâtie au milieu d'un bouquet d'arbres. Les fenêtres aux volets clos laissaient filtrer une faible clarté qui permit cependant à Natalie de distinguer la riche façade de la demeure de son oncle.

- Oh ! Mon Dieu ! murmura-t-elle, plutôt pour elle- même.

- Qu'y a-t-il ?

- Les invités... nous sommes samedi soir. Et moi qui suis toute défraîchie par le voyage.

- Ne vous tracassez pas, la rassura Miss Plummer. On ne fait pas de manières ici. C'est ce que m'a dit le docteur quand je suis arrivée. On fait comme chez soi.

Miss Plummer freina brutalement, et la fourgonnette stoppa pile juste derrière une imposante limousine noire.

- Hop ! Dehors !

D'un geste vif, Miss Plummer souleva le sac qui était sur la banquette arrière et l'emporta en haut du perron, faisant signe à Natalie de la suivre. Elle s'immobilisa devant la porte pour chercher une clef.

- Inutile de frapper, dit-elle. On ne m'entendrait pas.

Quand la porte fut ouverte, cette remarque se trouva amplement justifiée. Le brouhaha que Natalie avait perçu en téléphonant surgit, assourdissant. Elle hésita, tandis que Miss Plummer franchissait le seuil d'un pas vif.

- Allons, allons !

Docilement, Natalie entra et, comme Miss Plummer refermait la porte derrière elle, cligna des paupières, surprise par la vive clarté de l'intérieur.

Elle se trouvait dans un hall d'entrée rectangulaire, assez dépouillé. En face d'elle s'élevait un vaste escalier ; dans un angle, entre la rampe et le mur, il y avait une table et une chaise. À gauche, une porte sombre, lambrissée - qui devait donner accès au cabinet de consultation du Dr Bracegirdle, car elle portait une petite plaque de cuivre où était gravé son nom. À droite, s'ouvrait directement un immense salon, aux fenêtres drapées de rideaux. C'est de cette pièce qu'émanait le tumulte de la réception.

Natalie s'avança en direction de l'escalier. Au passage, elle aperçut l'intérieur du salon. Une douzaine au moins d'invités circulaient autour d'un large buffet, bavardant et gesticulant avec l'animation de gens ayant fait amplement connaissance, aussi bien entre eux qu'avec l'armée de flacons qui garnissait généreusement le buffet. Un soudain

éclat de rire indiqua qu'un des hôtes avait abusé de l'hospitalité du médecin.

Natalie passa précipitamment devant le salon, car elle voulait éviter d'être remarquée, puis jeta un coup d'œil derrière elle pour s'assurer que Miss Plummer la suivait avec son sac. Miss Plummer la suivait bien, mais elle avait les mains vides. Et, quand Natalie arriva au pied de l'escalier, Miss Plummer secoua la tête.

- Vous n'avez quand même pas l'intention de monter maintenant ? chuchota-t-elle. Entrez donc voir les autres.

- J'aurais aimé faire un peu de toilette auparavant.

- Laissez-moi d'abord le temps de préparer votre chambre. Le docteur ne m'avait pas prévenue, vous savez.

- Oh ! Ce n'est pas nécessaire ! J'aurai seulement besoin de me laver...

- Le docteur ne va pas tarder. Attendez-le donc.

Miss Plummer agrippa le bras de Natalie puis, avec la même rapidité et la même décision dont elle avait témoigné au volant, elle entraîna la jeune fille dans la salle illuminée.

- Voici la nièce du docteur ! annonça-t-elle. Miss Natalie Rivers, qui vient d'Australie.

Plusieurs têtes se tournèrent dans la direction de Natalie, bien que la voix de Miss Plummer eût à peine résonné à travers le vacarme des conversations. Un petit homme tout rond, à l'air jovial, sautilla vers Natalie, en brandissant un verre à demi plein.

- Vous arrivez tout droit d'Australie ? Alors vous devez avoir soif. Il tendit son gobelet. Tenez, prenez ça. J'irai en chercher d'autre.

Et, avant que Natalie ait pu répondre, il replongea dans le groupe autour du buffet.

- Le major Hamilton, chuchota Miss Plummer. Un très brave homme, vraiment. Mais il a peut-être un peu de vent dans les voiles.

Miss Plummer s'éloigna et Natalie regarda d'un air déconcerté le verre qu'elle tenait, se demandant ce qu'elle devait en faire.

- Permettez.

Un homme grand, très distingué, avec des cheveux gris et une

moustache noire, s'approcha pour la débarrasser du verre.

- Merci.

- De rien. Vous voudrez bien excuser le major. Le climat de réjouissance, vous comprenez.

Il eut un mouvement de tête pour indiquer une femme au décolleté extravagant, qui parlait avec animation à trois hommes en train de rire.

- Mais comme ce sont des adieux que nous célébrons...

- Ah ! Vous êtes là !

Le petit bonhomme que Miss Plummer avait appelé major Hamilton se replaça d'un bond dans l'orbite de Natalie, un nouveau verre en main et un nouveau sourire sur son visage rubicond.

- Me voilà de retour, annonça-t-il. Tout comme un boomerang, hein ? (Un rire explosif le secoua puis s'éteignit.) Dites-moi, vous avez bien des boomerangs en Australie ? J'en ai vu pas mal des Australiens, à Gallipoli, pendant la Grande Guerre. Naturellement, c'était il y a longtemps, bien avant votre temps...

- Major, je vous en prie. L'homme de haute taille sourit à Natalie. Sa présence avait quelque chose de rassurant, et aussi d'étrangement familier. Natalie se demanda où elle aurait pu l'avoir déjà rencontré. Elle le regarda s'approcher du major et lui retirer son verre.

- Hé ! Dites donc !... s'exclama le major.

- Vous avez eu votre compte, mon vieux. Et il est bientôt temps que vous partiez.

- Le coup de l'étrier... (Le major regarda à la ronde en agitant des mains suppliantes.) *Tous* les autres boivent !

Il bondit pour attraper son verre, mais l'autre se déroba. Souriant à Natalie par-dessus son épaule, il entraîna le major à l'écart et se mit à lui marmotter tout bas quelque chose avec insistance. Le major acquiesçait et inclinait exagérément la tête, en homme qui a trop bu.

Natalie jeta un coup d'œil à travers la pièce. Personne ne se préoccupait d'elle à part une femme âgée, assise à l'écart sur un tabouret devant le piano. Elle dévisageait Natalie avec une fixité qui lui donna l'impression d'être une intruse. Natalie détourna vivement la

tête et aperçut de nouveau la femme trop décolletée. Elle se rappela soudain son désir de se changer et elle inspecta le seuil du salon, à la recherche de Miss Plummer. Mais celle-ci était invisible.

Retournant dans le hall, elle examina l'escalier.

- Miss Plummer appela-t-elle.

Il n'y eut pas de réponse.

Elle se rendit compte du coin de l'œil que la porte d'en face était entrebâillée. Puis Natalie la vit s'ouvrir très rapidement et Miss Plummer apparut sur le seuil, une paire de ciseaux à la main. Avant que Natalie ait eu le temps de l'appeler pour attirer son attention, Miss Plummer disparut dans la direction opposée.

Ces gens ont vraiment l'air bizarre, pensa la jeune fille. Mais n'est-ce pas toujours le cas dans les réceptions de ce genre ? Elle traversa le hall au pied de l'escalier dans l'intention de suivre Miss Plummer, mais s'arrêta machinalement devant la porte ouverte.

Elle regarda avec curiosité ce qui était manifestement le cabinet de consultation de son oncle. C'était une pièce confortable, aux parois garnies de livres, avec un lourd mobilier recouvert de cuir groupé devant les rayonnages. Le divan du psychiatre était placé dans un coin près du mur et, à côté, il y avait un vaste bureau en acajou. Le dessus du bureau était nu, à part un téléphone et une mince boucle marron qui en jaillissait.

Cette boucle avait quelque chose qui troubla Natalie et, avant d'être consciente de son mouvement, elle se retrouva à l'intérieur de la pièce, en contemplation devant le dessus du bureau et le fil marron du téléphone.

Et, soudain, elle comprit ce qui l'avait déroutée. Le fil qui reliait le téléphone au mur avait été coupé net.

- Miss Plummer ! murmura Natalie en se remémorant la paire de ciseaux qu'elle lui avait vue à la main. *Mais pourquoi l'infirmière aurait-elle sectionné le fil du téléphone ?*

Natalie se retourna juste à temps pour voir l'homme grand est distingué franchir le seuil en s'avançant vers elle.

- On n'aura plus besoin du téléphone, déclara-t-il comme s'il lisait ses pensées. Je vous ai bien dit qu'il s'agissait d'une réception d'adieu. Et il émit un petit gloussement.

De nouveau, Natalie eut l'impression que l'homme ne lui était pas inconnu et, cette fois, elle comprit pourquoi. Elle avait déjà entendu ce gloussement en téléphonant de la gare.

- Vous voulez me faire une farce ! s'exclama-t-elle. Vous êtes le Dr Bracegirdle, n'est-ce pas ?

- Non, ma chère. (Il passa devant elle en secouant la tête.) Il faut vous dire que personne ne vous attendait. Nous étions sur le point de partir quand vous avez téléphoné. Il a bien fallu répondre quelque chose.

Il y eut un instant de silence, puis Natalie finit par dire :

- Où est donc mon oncle ?

- Là.

Natalie s'approcha, regardant ce que lui désignait le grand homme, par terre, entre le divan et le mur. Quelque chose gisait là. Natalie ne put supporter le spectacle plus d'une seconde.

- Pas beau à voir, commenta l'homme. Naturellement, c'est arrivé si vite... l'occasion a été si subite, je veux dire. Et après, ils se sont tous jetés sur les alcools...

Sa voix résonnait dans la pièce et Natalie se rendit compte que le brouhaha du salon avait cessé. Levant les yeux, elle aperçut tous les autres qui l'observaient depuis le seuil.

Puis leurs rangs s'écartèrent, livrant passage à Miss Plummer, qui entra rapidement dans la pièce. Elle était enveloppée dans une cape de fourrure qui jurait avec l'uniforme froissé et n'était visiblement pas à sa taille.

- Ah ! s'exclama-t-elle, vous l'avez trouvé !

Natalie acquiesça de la tête et avança d'un pas.

- Faites quelque chose, dit-elle. Je vous en prie !

- Vous n'avez pas tout vu. Les autres sont en haut, répliqua Miss Plummer. Je veux dire, le personnel du docteur. Un spectacle des plus macabres.

Les hommes et les femmes s'étaient engouffrés dans la pièce à la suite de Miss Plummer et dévisageaient Natalie en silence.

Elle les prit à témoins :

- Mais c'est l'œuvre d'un fou ! Il devrait être dans un asile !

- Ma chère enfant, murmura Miss Plummer en fermant et verrouillant vivement la porte, tandis que le groupe silencieux se portait en avant, *nous sommes* dans un asile...

TROISIÈME APPEL

(The Third Call)

par JACK RITCHIE

À une heure vingt de l'après-midi, j'appelai le Collège Stevenson et eus le proviseur Morrison à l'appareil.

Je parlai à travers un mouchoir.

- Ce n'est pas une plaisanterie. Une bombe va exploser dans votre école d'ici un quart d'heure.

Il y eut quelques secondes de silence à l'autre bout du fil, puis la voix en colère de Morrison demanda :

- Qui êtes-vous ?

- C'est sans importance. Cette fois-ci je ne plaisante pas. Une bombe va exploser dans un quart d'heure.

Puis je raccrochai.

Je quittai la station d'essence, traversai la rue et retournai au commissariat principal. Je pris l'ascenseur jusqu'au troisième étage.

Mon collègue, Pete Torgeson, était au téléphone quand j'entrai dans le bureau.

Il leva les yeux.

Le Collège Stevenson vient de recevoir à l'instant un autre appel, Jim. Morrison va encore faire évacuer l'école.

- Tu as prévenu le service de déminage ?

- Je le fais tout de suite.

Il composa le numéro et donna tous les détails au bureau compétent.

L'effectif du collège représentait quelque mille huit cents élèves, qui étaient tous dehors quand nous arrivâmes. Leurs professeurs, suivant les instructions qui leur avaient été données chaque fois que l'école avait reçu ce genre d'appel, les maintenaient à plus de soixante mètres

du bâtiment.

Le proviseur Morrison était un homme grand, aux cheveux grisonnants, portant des lunettes sans monture. Il quitta le groupe des professeurs, au bord du trottoir, et s'avança vers nous.

- L'appel a eu lieu exactement à une heure vingt, dit-il.

La fourgonnette du déminage et deux voitures de police se rangèrent derrière notre voiture.

Mon fils Dave se prélassait contre la grille avec une demi-douzaine de ses camarades. Il agita la main :

- Qu'y a-t-il, papa ? Encore une alerte à la bombe ?

Je fis oui de la tête.

- Et espérons que cette fois encore ce ne soit rien d'autre qu'une fausse alerte.

Dave sourit :

- Ça m'est complètement égal. On allait justement avoir la composition d'histoire.

Morrison hocha la tête.

- J'ai bien peur que la plupart des étudiants ne considèrent ceci que comme une interruption bienvenue dans leur programme quotidien.

D'autres policiers arrivèrent du commissariat et nous commençâmes à fouiller le bâtiment. À deux heures et demie, nous avons terminé, et je retournai voir Morrison.

- Encore une fausse alerte. Nous n'avons absolument rien trouvé.

Morrison ordonna aux étudiants de regagner leurs classes et nous conduisit ensuite, Torgeson et moi, dans son bureau.

- Avez-vous reconnu la voix ? demanda Torgeson.

Morrison s'assit à son bureau.

- Non. Elle était voilée, donc indistincte, comme les deux fois précédentes. Mais c'était une voix d'homme. Cela, j'en suis certain. (Il soupira.) Je vais faire vérifier les registres de présence. Êtes-vous sûr que ce soit un des étudiants ?

- C'est généralement le cas, dit Pete. Un garçon se met à détester un de ses professeurs ou l'école tout entière parce qu'il a de mauvaises notes. Alors il utilise ce procédé pour obtenir ce qu'il croit être sa vengeance. Ou peut-être le considère-t-il comme une énorme farce.

On apporta les registres de présence. Morrison y jeta un coup d'œil et nous les passa.

Quatre-vingt-onze absences. La moyenne, à peu près.

Pete et moi parcourûmes les noms des absents. Je savais que Bob Fletcher y figurerait, mais ça n'avait pas d'importance. J'espérais que Lester Baines était retourné à l'école l'après-midi.

- Fletcher y est, dit Pete. Mais, naturellement, il est en dehors du coup. Ses yeux revinrent à la liste.

- Et Lester Baines était absent. Il lut les autres noms puis leva les yeux en souriant.

- Lester Baines, justement.

Morrison se fit apporter le dossier de Lester. Il hocha la tête en lisant.

- Dix-sept ans. Pas un seul problème de discipline, mais très souvent absent. Ses résultats sont assez mauvais. Il a échoué dans deux matières le semestre dernier.

Pete regardait par-dessus l'épaule de Morrison.

- Vous le connaissez ? Morrison eut un pâle sourire.

- Non. Un proviseur connaît moins d'étudiants que chacun des professeurs.

Torgeson alluma un cigare.

- Eh bien, la question semble réglée, Jim. Tu devrais avoir l'air plus heureux.

Je me levai.

- Je n'aime pas voir un garçon s'attirer des ennuis.

Nous nous rendîmes chez Baines. C'était une maison de deux étages, comme toutes celles de ce groupe d'immeubles.

M. Baines était grand et avait les yeux bleus. Son sourire disparut

quand il ouvrit la porte.

- Encore vous ?

- Nous voudrions parler à votre fils, dit Pete. Lester n'était pas à l'école aujourd'hui. Il est malade ?

Baines cligna des yeux et dit :

- Pourquoi ?

Pete sourit faiblement.

- Pour la même raison que la précédente fois où nous sommes venus.

Baines nous laissa entrer à contrecœur.

- Lester est au drugstore. Il va revenir dans quelques minutes.

Torgeson s'assit sur le divan.

- Il n'est pas malade ?

Baines nous observait avec méfiance.

- Il est enrhumé. J'ai jugé préférable de le garder à la maison aujourd'hui. Mais ça n'était pas grave au point qu'il ne puisse aller prendre un coca au drugstore.

Le visage de Pete s'était radouci.

- Où était votre fils à dix heures et demie ce matin ?

- Ici, répondit Baines sèchement. Et il n'a donné aucun de ces coups de téléphone.

- Comment le savez-vous ?

- C'est mon jour de congé. Je suis resté avec Lester toute la journée.

- Où est votre femme ?

- Sortie faire des courses. Mais elle était ici à dix heures et demie. Lester n'a pas téléphoné.

Pete sourit.

- Je l'espère. Et où était Lester à une heure vingt ?

- Ici, dit encore Baines. Ma femme et moi sommes prêts à le jurer.

Il fronça les sourcils.

- Il y a eu deux appels aujourd'hui ?

Pete fit oui de la tête.

Nous restions assis, à attendre dans le living. Baines s'agitait nerveusement sur sa chaise et finit par se lever.

- Je reviens tout de suite. Il faut que j'aille vérifier quelque chose en haut.

Pete le regarda sortir et se tourna vers moi :

- Tu m'as laissé faire tout le baratin, Jim.

- On n'a pas besoin d'être deux pour ce genre de choses, Pete.

Il alluma un cigare.

- Bon. Tout marche bien. Nous n'aurons pas besoin de passer des nuits blanches sur cette affaire-ci.

Il décrocha le téléphone posé sur une table, près de son coude, et écouta. Au bout d'un instant il mit sa main sur l'appareil.

- Baines est au téléphone, là-haut. Il est en train d'appeler. Il ne sait pas où est son fils.

Pete écouta encore et, au bout d'un moment, sourit.

- À présent il discute avec sa femme. Elle est au supermarché. Il lui parle de nous. Elle est censée dire que Lester est resté à la maison toute la journée et n'a pas téléphoné.

J'étais en train de regarder par la fenêtre quand un jeune garçon blond tourna le coin de la rue et se dirigea vers la maison.

Torgeson le vit également et reposa le téléphone.

- Voilà Lester. On va essayer d'avoir un petit entretien avec lui avant le retour de son père.

Lester Baines arborait un teint hâlé de fraîche date et portait une serviette-éponge roulée sous le bras. Son visage, d'ordinaire jovial, s'assombrit quand il nous aperçut.

- Où étais-tu aujourd'hui, Lester ? demanda Pete. Nous savons que tu n'étais pas à l'école.

Lester fit un effort pour déglutir.

- J'me sentais vraiment crevé ce matin, alors j'suis resté à la maison.

Pete montra la serviette sous le bras.

- Est-ce qu'il n'y a pas un maillot de bain mouillé là-dedans ?

La figure de Baines s'empourpra.

- Eh bien... Vers neuf heures ce matin, ça avait l'air d'aller mieux. Peut-être que j'avais pas de rhume. C'est-à-dire... c'était probablement juste une allergie ou quelque chose comme ça, qui allait passer. (Il respira un bon coup.) Alors j'ai décidé d'aller prendre un bain et d'me mettre un peu au soleil.

- Toute la journée ? Tu n'as pas eu envie de manger ?

- J'avais emporté quelques sandwiches.

- Avec qui es-tu parti ?

- Personne. J'étais tout seul.

Il fit quelques pas, mal à l'aise.

- Il y a encore eu un coup de téléphone ?

Pete sourit.

- Puisque tu te sentais si bien, pourquoi n'es-tu pas allé à l'école tantôt ?

Les mains de Lester trituraient la serviette.

- C'est ce que j'allais faire. Mais je m'suis aperçu qu'il était une heure passée et que, de toute façon, j'arriverais en retard. Alors j'ai décidé de rester me baigner encore un peu.

- Puisque tu sortais seulement pour la matinée, pourquoi as-tu emporté des sandwiches ?

La rougeur de Lester s'accrut et il se décida à dire toute la vérité :

- Je n'étais pas enrhumé. J voulais seulement sécher l'école. Maman et papa l'savent pas. On devait avoir une composition d'instruction civique ce matin et une d'histoire l'après-midi, et j'savais que j'raterais les deux. J'ai pensé que si j'travaillais ce soir, j'pourrais réussir l'examen de rattrapage demain.

Des bruits de pas résonnèrent dans l'escalier et Baines entra.

Il s'arrêta court quand il nous vit avec son fils :

- Ne leur dis rien, Lester. Laisse-moi parler.

- Je crois que c'est trop tard à présent, dit Pete. Votre fils a reconnu qu'il n'était pas resté à la maison aujourd'hui.

La voix de Lester laissa percevoir sa panique :

- Je n'ai pas téléphoné ! Vrai, j'n'ai rien fait !

Baines alla se placer à côté de son fils.

- Pourquoi cherchez-vous des histoires à Lester ?

- Nous ne cherchons pas d'histoires à Lester, répliqua Pete. Mais nous avons des raisons de croire qu'il est un de ceux ayant pu téléphoner. Tous les appels ont eu lieu au moment où il y avait classe ; cela signifie que seul un élève absent peut en être l'auteur.

Baines n'eut pas l'air impressionné.

- Je suis sûr que Lester n'était pas le seul absent aujourd'hui.

Pete en convint, mais poursuivit :

- Le premier des trois appels a eu lieu il y a dix-huit jours. Nous avons vérifié les registres de présence à Stevenson et nous avons découvert que quatre-vingt-seize étudiants étaient absents au moment où cela s'était passé. Soixante-six étaient des garçons et nous sommes allés les voir tous, y compris votre fils. Il était chez lui à ce moment-là, avec un rhume... et seul. Vous étiez à votre travail et votre femme chez une amie qui fêtait son anniversaire. Votre fils a nié avoir téléphoné et nous avons dû nous contenter de sa parole.

Lester se tourna vers son père.

- C'est pas moi qui ai donné l'alerte à la bombe, papa. Je ne ferais pas une chose pareille !

Baines croisa son regard quelques instants et puis se retourna vers nous, le visage vide d'expression.

Pete poursuivit :

- Le second appel a eu lieu ce matin à dix heures et demie. Nous avons

encore une fois vérifié les registres de présence et constaté que trois garçons seulement étaient absents aussi bien ce matin que le jour du premier appel.

Le visage de Baines exprima un faible espoir :

- Vous avez vérifié, pour les deux autres garçons ?
- Nous allons le faire quand un autre appel a eu lieu cet après-midi et cela nous a évité cette peine. Nous avons revu les registres de présence. L'un de nos trois suspects était revenu pour la classe de l'après-midi et ne pouvait donc avoir téléphoné.
- Et l'autre garçon ? demanda Baines.
- Il est à l'hôpital.
- Les hôpitaux ont le téléphone, objecta Baines.

Torgeson eut un léger sourire.

- Le gosse a attrapé la scarlatine pendant le week-end passé avec ses parents. Il est à l'hôpital à huit cents kilomètres d'ici - et tous les appels étaient locaux.

Baines se tourna vers son fils.

Lester pâlit.

- Tu sais que je n't'ai jamais menti, papa.
- Bien sûr, fiston.

Mais il y avait une ombre de doute sur la figure de Baines.

La porte d'entrée s'ouvrit livrant passage à une femme aux cheveux auburn. Sa figure était pâle mais résolue, et il lui fallut un moment pour reprendre son souffle.

- Je suis sortie quelques instants pour faire des courses. Autrement je suis restée ici toute là journée. Je suis sûre de pouvoir rendre compte de tout l'emploi du temps de Lester.
- Maman, dit son fils d'un air malheureux. C'est pas la peine. J'suis pas allé à l'école de toute la journée et ils le savent.

Pete prit son chapeau.

- J'aimerais que vous parliez tous les deux à votre fils ce soir. Je suis

sûr que vous pouvez faire ça mieux que nous.

Il déposa une de nos cartes sur la table.

- Nous souhaitons vous voir tous les trois demain matin à dix heures.

Dehors, après avoir démarré, Pete dit :

- On aura du mal, s'ils continuent à mentir pour leur fils.

- Et si ça n'était pas quelqu'un de l'école ?

- Je le souhaite. Mais toi et moi savons qu'il y a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent pour que ce le soit. Pete soupira. Je n'aime pas ça. Cette alerte à la bombe est un sale truc, mais ce qui arrive à présent à cette famille est encore pire.

* * *

Je quittai mon travail au commissariat à cinq heures et rentrai chez moi peu après cinq heures et demie.

Ma femme, Nora, était dans la cuisine.

- J'ai lu dans le journal qu'il y avait eu une autre alerte à la bombe à Stevenson ce matin.

Je l'embrassai.

- Et une cet après-midi. Elle a eu lieu trop tard pour être mentionnée dans le journal.

Elle souleva le couvercle de la cocotte.

- Tu as découvert le coupable ?

J'hésitai quelques secondes.

- Oui. Je crois que nous avons trouvé.

- Qui est-ce ?

- Un des élèves. Un certain Lester Baines.

Son visage exprima la compassion.

- Qu'est-ce qui a pu le pousser à faire une chose pareille ?

- Je ne sais pas. Il n'a pas encore avoué.

Elle m'observa.

- Tu as l'air fatigué, Jim. Est-ce plus grave que d'habitude ?

- Oui. Un peu plus.

Ses yeux exprimèrent l'inquiétude, mais elle sourit.

- Le dîner va être prêt. Peut-être pourrais-tu appeler Dave ? Il est dans le garage en train d'arranger sa voiture.

Dave avait démonté le carburateur sur l'établi. Il leva les yeux.

- Hé, papa. Tu as l'air assommé par la chaleur.

- Ça a été une dure journée.

- Trouvé qui c'est ?

- Je crois, oui.

Dave avait les yeux gris de sa mère. Il fronça les sourcils.

- Qui ?

- Un nommé Lester Baines. Tu le connais ?

Dave examinait les pièces posées devant lui.

- Bien sûr.

- Quel genre de garçon est-ce ?

Dave haussa les épaules.

- J'l'en connais seulement pour lui avoir parlé. Il a l'air normal. Il a avoué ? s'enquit-il, les sourcils toujours froncés.

- Non.

Dave ramassa un tournevis.

- Comment tu y es parvenu ?

Je lui dis la méthode que nous avions employée.

Dave semblait éprouver des difficultés avec un réglage.

- Il va avoir des ennuis ?

- J'en ai bien l'impression.

- Qu'est-ce qui peut lui arriver ?

- Je ne sais pas. Il n'a jamais eu aucune histoire. Il bénéficiera peut-être d'un sursis.

Dave réfléchit.

- Peut-être qu'il a simplement voulu faire une farce. J'veux dire : personne n'a été blessé ; tout ce qu'il a fait, c'est d'arrêter l'école pendant un moment.

- Un tas de gens auraient pu être blessés. Ça n'aurait pas été une farce s'il y avait eu la panique.

Le visage de Dave semblait légèrement buté.

- Il y a souvent des incendies et tout se passe bien.

Oui, et j'avais bien compté là-dessus quand j'avais moi-même appelé. Je n'aurais pas voulu qu'il y ait de blessés.

Dave reposa le tournevis.

- Tu crois que c'est Lester qui a fait ça ?

- Ça se pourrait.

Oui, Lester pouvait avoir donné les deux premiers coups de téléphone. Et le troisième, c'était moi.

Dave se tut pendant un moment.

- Papa, quand l'école a reçu le premier appel, est-ce que tu as parlé avec tous les garçons qui étaient absents ?

- Pas moi personnellement. Mais la brigade est allée les voir tous.

Dave eut un léger sourire en biais.

- J'étais absent ce jour-là, papa. Personne n'est venu me trouver.

- Je ne pensais pas que c'était nécessaire, fils.

Et je ne lui avais pas parlé. D'autres auraient pu faire une telle chose, mais pas mon garçon. Mais à présent j'attendais.

Dave parla, à contrecœur.

- J'étais absent aussi, ce matin.

- Oui, dis-je.

Son regard rencontra le mien.

- Et ça nous amène à combien de types ?

- Trois. Mais nous avons découvert que l'un d'eux ne pouvait manifestement avoir téléphoné. Il était à l'hôpital, hors de cet État. J'observais Dave. Et cela nous laisse deux suspects seulement. Lester Baines... et toi.

Dave esquissa péniblement un sourire.

- Une chance pour moi, hein ? J'étais à l'école cet après-midi quand le troisième appel a eu lieu... Alors il ne reste plus que le pauvre Lester.

- Exact. Le pauvre Lester.

Dave passa sa langue sur ses lèvres.

- Est-ce que son père le défend ?

- Bien sûr. C'est ce que tout père est supposé faire.

Dave avait l'air de transpirer légèrement. Il travailla en silence pendant une minute ou deux. Puis il soupira et son regard rencontra le mien.

- Papa, je crois que tu ferais mieux de m'emmener au commissariat. Ce n'est pas Lester qui a donné ces coups de fil. C'est moi.

Il respira un bon coup.

- J'ai fait ça pour rire. J'voulais seulement faire remuer un peu les gens. Je n'voulais rien faire de mal.

J'aurais souhaité ne pas entendre ces paroles, et pourtant j'étais fier à présent d'avoir un fils qui ne laisserait personne payer pour lui.

- Mais seulement les deux premiers, papa. Pas celui de tantôt.

- Je sais. Celui-là, c'était moi.

Il écarquilla les yeux. Et alors il comprit.

- Tu as voulu me couvrir ?

Je souris d'un air las.

- C'est une chose que je n'aurais pas dû faire, mais un père ne pense pas toujours très clairement quand son fils est en cause. Et j'espérais que ça pouvait être Lester, après tout.

Dave s'essuya les mains à un chiffon et il y eut un silence.

- Je crois... Je devrais leur dire que c'est moi qui ai fait les trois appels, papa. C'n'est pas la peine que nous ayons tous des ennuis.

Je secouai la tête.

- Merci, fiston. Je leur dirai aussi ce que j'ai fait.

Et alors, quand Dave me regarda, j'eus le sentiment que d'une certaine façon lui aussi était fier de moi.

- Nous allons d'abord dîner, dis-je. Et puis nous appellerons le père de Lester. Une demi-heure ne fera pas une grande différence.

Dave eut un sourire un peu crispé.

- Pour Lester et son père, ça en fera une.

Je téléphonai donc dès notre retour à la maison.

LE TÉMOIN ÉTAIT UNE FEMME

(The Witness Was A Lady)

par FLETCHER FLORA

C'est un jeudi matin que Corey McDown m'appela au téléphone. Je n'avais pas eu de ses nouvelles depuis longtemps. Depuis qu'il était entré dans la police, nos routes avaient divergé. Je ne suis pas exactement allergique aux flics, mais il s'avère que nous sommes incompatibles. Corey était un garçon brillant, assez jeune pour un lieutenant de la Brigade Criminelle.

- Allô, Mark, dit-il, Corey McDown à l'appareil. Je t'ai tiré du lit ?
- Je n'ai pas besoin de sortir du lit pour répondre au téléphone, dis-je. Comment vas-tu, Corey ?
- J'ai été plus mal et j'ai été mieux. Je me demande si tu me rendrais un service.
- Est-ce que je te dois un service ?
- Rends-moi celui-ci, c'est moi qui t'en devrai un.
- Tu crois que je pourrais en avoir besoin ?
- C'est possible, Mark. On ne sait jamais.
- Juste. Ça s'est déjà vu. Qu'est-ce qui te tracasse, Corey ?
- J'ai horreur de raconter ma vie au téléphone. Invite-moi chez toi.
- Accorde-moi une demi-heure.

Il raccrocha et j'en fis autant. Il devait avoir besoin d'un sacré service, me dis-je, pour être aussi aimable.

J'avais l'impression désagréable que cela avait rapport avec une histoire à laquelle je ne voulais pas penser, et j'aurais bien voulu laisser tomber. Je me levai et passai la demi-heure à me raser, me laver et m'habiller. Je venais de terminer quand la sonnerie de la porte retentit, et je traversai le salon pour aller ouvrir.

- Juste à l'heure, dis-je. Entre donc.

Il entra, jeta son chapeau sur un fauteuil et s'assit dans un autre. Il portait ses cheveux bruns et épais coupés court, et il avait l'air d'un dur. Pour l'instant, enfoncé dans son fauteuil et souriant, il paraissait détendu.

- Tu as un joli appartement, dit-il. Tu as la belle vie.

- Les mauvais garçons ont toujours la belle vie. C'est ce qu'on attend d'eux.

- Tu n'es pas un mauvais garçon, Mark ; tu es juste un brave type qui a parfois des « revenez-y » de sentimentalité.

- Merci.

J'allai jusqu'à une table et levai un verre.

- Tu veux un petit déjeuner ?

- Dans une bouteille ?

- Est-ce que ça se trouve ailleurs ?

- J'ai déjà pris le mien, dans une poêle à frire. Vas-y, sers-toi.

Je me versai un double bourbon et l'avalai d'un trait. Puis je rejoignis Corey, posai son chapeau par terre et pris sa place. Le double bourbon m'aïda à me sentir aussi détendu que Corey le paraissait.

- Vas-y, dis-je, essaye de me convaincre.

- Ne me bouscule pas : il faut que je trouve une entrée en matière.

- La meilleure est la plus simple. Tu as besoin d'un service : dis-moi ce que c'est.

- Laisse-moi, d'abord, te poser une question. Tu as vu Nora récemment ?

- Non, ça fait une éternité. Pourquoi ?

- Je pensais que tu avais peut-être été la voir quand Jack Kirby a été assassiné.

- Non, pas du tout.

- C'est étrange. De vieux amis comme vous... Le moins qu'un vieil ami

puisse faire quand l'ami d'une vieille amie est tué, c'est d'aller lui présenter ses condoléances, l'assurer de sa sympathie et ainsi de suite.

- De mon point de vue, c'est plutôt des félicitations qui s'imposaient ; mais il m'a semblé qu'il serait de mauvais goût de lui en présenter.

Il me regarda, secouant la tête avec un sourire qui se mua en un rire sonore.

- Tu vois bien, Mark, tu as des « revenez-y » de sentimentalité. Un authentique mauvais garçon comme Jack Kirby blesse ta délicatesse.

- Va au diable.

- Bien sûr, bien sûr. Tout ce que tu voudras. Mais voilà où je souhaite en venir ; en fait, ce service n'est pas du tout pour moi. Enfin, peut-être indirectement, mais c'est essentiellement un service pour Nora.

- Tu parles comme un homme qui va prendre des chemins détournés.

- Pas moi, Mark. Je ne sais pas trop ce qui me distingue de toi, mais en tout cas je ne suis pas comme ça. Je ne suis pas assez malin.

- O.K. Parle-moi de ce service pour Nora qui en est un pour toi, indirectement.

- Je vais te le dire, mais précisons d'abord les circonstances. As-tu lu les articles sur le meurtre de Kirby ?

- Je les ai parcourus.

- Dans ce cas tu dois te souvenir de ce que les témoins ont déclaré. Il avait rendez-vous avec quelqu'un dans son appartement. Du moins quelqu'un est venu l'y voir, et ce quelqu'un l'a tué - lui a fendu le crâne, avec une carafe en verre taillé, pour être précis. Tout cela était dans les journaux, et tout cela est vrai. Ce qui n'était pas dans les journaux, parce que nous l'avons tenu secret, c'est que quelqu'un savait, de manière à peu près certaine, qui se trouvait chez Kirby ce soir-là. Ce quelqu'un, c'est Nora.

- Comment le sais-tu, toi ?

- Peu importe. Nous savons.

- Ça ne va pas, Corey. Tu ne peux pas te permettre de cacher des choses à un type à qui tu demandes un service.

- D'accord, je peux te dire ceci. Le jour du meurtre, Nora a dit à une

amie qu'elle devait se rendre chez Kirby ce soir-là mais qu'elle ne pourrait y aller que très tard, car Kirby attendait quelqu'un qu'elle ne voulait pas rencontrer. Cette amie est une femme dont le témoignage peut être pris au sérieux. Nous en avons la certitude.

- Nora n'a donc pas mentionné le nom de la personne que Kirby devait recevoir ?

- Non, elle n'a cité aucun nom, elle a seulement dit n'avoir pas envie de rencontrer cette personne.

- As-tu posé la question à Nora ?

Corey examina ses mains posées sur ses genoux, croisant et décroisant les doigts. Une expression amère passa sur son visage au souvenir d'une expérience désagréable, et qu'il ne pouvait oublier.

- Oui, nous l'avons interrogée. Nous l'avons traînée au poste et questionnée sans répit. Elle n'a rien voulu dire : elle a nié s'être confiée à cette amie.

- Je me demande pourquoi. Il aurait été logique qu'elle cherche à vous aider.

- Ne sois pas naïf, Mark. Tu sais aussi bien que moi que Jack Kirby fréquentait des individus dangereux. Un de ces individus l'a tué, et n'hésiterait pas longtemps pour tuer un témoin pour l'empêcher de parler, ou pour se venger de lui s'il avait parlé. S'il ne pouvait s'en charger lui-même, il le ferait faire par quelqu'un d'autre, aujourd'hui, ou demain, ou l'année prochaine. De son côté, Nora, elle aussi, a fréquenté assez de personnages dangereux pour savoir comment ils opèrent. Elle refuse de parler parce qu'elle a peur, Mark.

- Nora n'est pas précisément une forte personnalité. Elle finira par céder. Pourquoi ne l'interroges-tu pas de nouveau ?

- Je voudrais bien pouvoir.

- Qu'est-ce qui t'en empêche ? Tu l'as dit, c'est un témoin capital. Tu peux l'arrêter et la garder sous clef.

- Je pourrais si j'arrivais à mettre la main sur elle.

De nouveau il regarda ses mains et ses doigts raidis. Son visage était devenu d'une sereine dureté, l'expression amère avait disparu.

- J'aurais dû la retenir quand je l'avais, mais j'ai commis une erreur.

On commet bien des erreurs en souvenir du bon vieux temps.

- Comme de demander des services et d'en rendre, tu veux dire ?

- Peut-être. Nous verrons.

- À propos de services, qu'est-ce que j'ai à voir dans tout ça ? Si tu crois que je sais où Nora se cache, tu te trompes.

- Le problème n'est pas là. Je sais déjà où elle est.

- Dans ce cas, pourquoi ne vas-tu pas la cueillir ?

- Parce qu'elle est de l'autre côté de la frontière fédérale. Tu sais peut-être que nous n'avons pas de convention d'extradition avec l'État voisin en ce qui concerne les témoins.

- Je n'en savais rien, merci de me l'apprendre. Ça peut toujours servir. Je n'ai pas l'impression d'avoir lu ce détail dans la presse à propos de l'affaire.

- Je t'ai dit que nous avons tenu la chose secrète. Seulement nous ne pouvons le faire plus longtemps. La nouvelle sera dans les journaux du soir, et c'est ce qui me tracasse.

- Ça ne m'étonne pas. Ça n'aura pas l'air très fortiche, d'avoir laissé filer un témoin essentiel. C'est moche. Tu veux que je fonde en larmes, Corey ?

- Ce n'est pas ça. Les critiques, c'est pas grave. C'est à propos de Nora que je me fais du souci.

- En souvenir du bon vieux temps ?

- Appelle ça comme tu voudras, mais tu peux imaginer sa situation Nora est une menace constante et fatale pour l'assassin de Kirby, quel qu'il soit, et dès que la nouvelle sera connue, l'assassin saura où la trouver.

- Je vois ce que tu veux dire. La menace est à double tranchant.

- C'est ça. Et voilà pourquoi j'ai besoin de toi.

- Ne me dis rien. Tu veux que j'aille lui parler, la convaincre qu'elle doit revenir et se livrer à la police dans son propre intérêt.

- Tu es malin, Mark. Tu l'as toujours été.

- Oui, un malin avec des points faibles. Pour être franc, je ne suis pas si sûr que le mystérieux visiteur de Kirby soit prêt au pire, comme tu l'imagines. Nora sait qu'il était censé être chez Kirby à une certaine heure, celle à laquelle Kirby a été tué. Et puis après ? Ce n'est pas une preuve absolue qu'il y était réellement. Même s'il a fait le coup. C'est une piste, Corey, ce n'est pas assez pour obtenir une condamnation.

- Une piste, nous n'avons pas besoin d'autre chose. Le visiteur a tué Kirby, nous en sommes certains. Quand nous l'aurons identifié, nous ne tarderons pas à découvrir suffisamment de preuves. Nous saurons quoi chercher, et où et comment le trouver.

- Tu ne m'as pas encore dit où est Nora.

- À environ 150 kms d'ici. Ma première pensée a été de la chercher à l'endroit où se réfugie tout naturellement une femme qui a peur et qui a des ennuis.

- Chez elle ?

- Ce qui était chez elle autrefois. À la ferme.

- Régression, comme disent les psychiatres. Tu as eu une brillante intuition, Corey. Tu ferais toi-même un bon psychiatre.

Il se leva brusquement et alla vers une fenêtre donnant sur une petite cour où poussait de la verdure. Il resta immobile pendant une minute, regardant par la fenêtre, puis il vint vers moi sans se rasseoir.

- Nora et toi avez toujours été intimes, Mark, quand nous étions gosses. Plus intimes que je ne l'ai jamais été avec elle. C'est quelque chose qui me faisait te détester, autrefois, mais cela n'a plus d'importance ; j'ai surmonté ce sentiment. Ce qui est important, c'est qu'elle va se trouver en danger. J'en suis persuadé, sinon je ne serais pas ici. Elle ne voudra pas m'écouter mais toi, tu la convaincras peut-être. Veux-tu aller lui parler ?

- Pourquoi le ferais-je ?

- Faut-il t'écrire les raisons noir sur blanc ?

- Je n'en vois aucune.

- Pour me rendre un service ?

- Je n'ai pas envie de t'être agréable.

- Pour Nora ?

- Nora veut que je la laisse tranquille. Elle me l'a dit elle-même.
- Mais si c'est pour lui sauver la vie ?
- Nora est une grande fille, maintenant. Elle fréquente des individus dangereux et prend ses décisions toute seule.

Il me considéra un moment, le visage aussi glacial et inexpressif que celui d'un détective de grand magasin. Se détournant, il ramassa son chapeau et le tint à deux mains par le rebord.

- J'ai l'impression que ces petits défauts ne sont pas si petits que je l'imaginais, dit-il.

Il gagna la porte et sortit, tandis que je restais assis, pensant à une époque qu'il avait ranimée dans ma mémoire. Nora, en ce temps-là, venait au lycée par l'autobus scolaire, Corey et moi étions des citadins qui méprisions les gosses de la campagne... jusqu'au jour où nous avons rencontré Nora, qui venait de la campagne, et alors nous avons changé d'attitude. Mince et charmante, elle semblait se mouvoir avec une grâce incroyable dans une sorte de halo doré. Elle était si adorable, en fait, qu'elle m'intimida pendant presque un an, avant que nous fissions vraiment connaissance à un pique-nique un dimanche après-midi. Dès ce moment, je commençai à connaître Nora comme elle était vraiment : une petite sauteuse vicieuse et facile, presque amoral, qui déjà à l'époque avait certaines idées bien arrêtées quant à ce qu'elle voulait obtenir de la vie. Je ne l'en aimai pas moins, peut-être plus, mais je me résignai à l'idée de n'être qu'une sorte de substitut privilégié.

À fin de nos études, Nora, Corey et moi nous étions dispersés. Au début, nous nous voyions de temps à autre, mais nos rencontres s'espacèrent de plus en plus. Corey devint flic. Grâce à la chance, aux cartes et à certaines relations, j'appris à bien vivre sans effort excessif. Quant à Nora... ma foi, je venais de refuser de lui rendre un service, mais il y en avait eu beaucoup d'autres pour lui en rendre, comme toujours avec les filles comme elle, et certains de ces services atteignaient des chiffres respectables. Jack Kirby n'avait pas été le premier. Il pourrait bien avoir été le dernier.

Je me levai, allai à la fenêtre et regardai la verdure dans la cour. Je n'avais pas l'habitude de la lumière du jour qui, très intense, me blessait les yeux. J'avais mal à la tête et je me demandai si je pourrais supporter un autre double whisky, ou même un simple, mais je décidai que non. Je retournai dans la douce et attirante pénombre de la chambre à coucher... Je m'étendis sur le lit défait et essayai de

réfléchir méthodiquement ; la réflexion dut faire office de thérapeutique, car, au bout d'un moment, mon mal de tête disparut. Admettons », pensai-je, que Nora connaisse l'identité du visiteur et assassin de Kirby. Corey est un malin. Étant malin, il est amusant de voir à quel point il peut se tromper en partant d'un fait exact. C'était amusant, à se tordre, mais je n'avais pas envie de rire. Parce qu'elle avait refusé de parler, parce qu'elle s'était enfuie et cachée pour échapper aux pressions qui l'auraient sans doute brisée, Corey supposait qu'elle avait peur des conséquences d'une dénonciation, mais c'était faux. Elle avait fui pour échapper aux interrogatoires, certes, mais elle avait gardé le silence simplement parce qu'elle ne voulait pas que le visiteur de Kirby soit connu. En souvenir du bon vieux temps. C'était vraiment touchant, et j'appréciais cette délicatesse.

Avec un détachement curieux, comme s'il s'agissait de l'expérience d'un autre, je repassai dans mon esprit les circonstances qui m'avaient amené à tuer Jack Kirby. Je n'avais pas prémédité cet acte, malgré le plaisir que j'y avais pris. En fait, le soir où j'étais allé à son appartement, je ne comptais rien faire d'autre que de lui payer une dette de deux mille dollars.

Kirby avait gagné les deux mille dollars dans une partie de poker qui se révéla être le début d'une période de déveine. Tout d'abord, je perdis le pot sur un brelan, ce qui est assez difficile à réaliser au poker simple. Ensuite (pour montrer à quel point la malchance vous poursuit quand elle s'y met) je ne possédais pas les deux mille dollars. Je ne pus donner à Kirby qu'une reconnaissance de dette à échoir au bout de vingt-quatre heures. L'échéance venue, je n'avais toujours pas l'argent. J'étais de bonne foi, mais la chance continuait à me fuir. J'obtins trois prolongations de délai, puis un jour j'eus deux visiteurs.

Ils arrivèrent chez moi vers le milieu de l'après-midi, comme je venais de me lever. Je les connaissais tous les deux de vue, et l'un par son nom, mais leurs noms n'avaient pas d'importance. Il s'agissait d'une visite d'affaires ; ils furent très polis, en hommes d'affaires. L'un d'eux seulement parla.

- Monsieur Sanders, nous représentons M. Jack Kirby.
- Les temps sont durs, dis-je.
- M. Kirby s'en rend compte, mais il estime avoir été extrêmement libéral.
- Remerciez-le de ma part.

- M. Kirby désire plus que des remerciements, je le crains. Il veut savoir si vous êtes prêt à régler votre dette.

- Que dirait-il d'un paiement à terme ? Dix pour cent maintenant, disons.

- Je regrette. M. Kirby estime que la dette doit être réglée intégralement. Il est prêt à étendre votre délai jusqu'à demain soir huit heures. Il attendra votre visite chez lui à cette heure-là avec la somme due.

- Dites-lui que je vais étudier la question avec toute mon attention.

- M. Kirby désire que nous vous rappelions l'urgence de ce règlement... et d'une façon qui vous empêchera d'oublier.

C'était là, apparemment, le signal de se mettre au travail, car c'est ce qu'ils firent sur-le-champ. Je n'étais pas encore très alerte en raison de l'heure peu avancée, et j'opposai une résistance que l'on pourrait qualifier de piètre. Celui qui n'avait rien dit m'immobilisa par derrière d'une prise au cou et aux bras, puis l'autre, avec l'air de s'excuser, me frappa trois fois au ventre. À la porte, me laissant plié en deux sur le plancher, il se retourna avec une expression compatissante :

- Pardon, monsieur Sanders. Vous comprenez que nous n'avons aucun grief personnel.

Je n'étais pas à même d'accueillir cette excuse avec toute la bonne grâce qu'elle méritait. Après leur départ, je recommençai à respirer, et ensuite je parvins à me mettre debout. La correction avait été douloureuse mais ne laisserait pas de traces.

D'une certaine façon, c'était une chance : la mauvaise passe avait atteint son point culminant, ma déveine ne pouvait plus empirer, et effectivement les choses se mirent presque aussitôt à aller mieux. Je pris les dix pour cent que j'avais offerts aux sbires de Kirby pour les investir dans une autre partie de poker qui me les rendit multipliés par vingt, Un peu plus de quatre mille dollars en billets sans une seule reconnaissance de dette dans le tas. À minuit j'avais en main le montant total de la somme due.

Le lendemain soir à minuit j'étais à la porte de Kirby. Je sonnai et il me fit entrer. Il portait un smoking dont il avait remplacé le veston par une veste d'intérieur marron accompagnée d'une ceinture de satin noir. Il se trouve que j'ai une véritable aversion pour ce genre de ceinture, portée sur une veste d'intérieur ou sur autre chose, et cela

me mit de mauvaise humeur, rendant plus difficile encore le fait d'accepter sagement le tabassage que j'avais subi. Apparemment, je ne portais rien moi-même qui lui inspirât une aversion similaire. Son large visage jaunâtre divisé sous un long nez, par une longue et fine moustache, était parfaitement cordial.

- Hello, Mark. Content de te voir.

- Jamais été fauché ? dis-je.

- Je regrette. (Son visage perdit toute cordialité en un instant.) La pauvreté me déprime.

- Ne t'inquiète pas. Je ne fais pas partie des masses nécessiteuses. Je viens te voir plein de fric.

- Bien, dit-il en redevenant cordial. J'étais sûr que tu y arriverais si tu essayais vraiment.

Je pris la liasse toute préparée dans ma poche, deux mille dollars exactement, et la lui tendis. Il la transféra dans une poche de son abominable veste sans même un coup d'œil, ce qui accentua ma mauvaise humeur (et ce n'est pas peu dire) car je savais qu'il compterait l'argent dès mon départ, et j'aurais trouvé moins désagréable qu'il le fît franchement devant moi.

- J'aimerais récupérer ma reconnaissance de dette, dis-je.

- Certainement, Mark.

Il tira le papier de la même poche.

- J'espère que tu ne m'en veux pas pour le petit rappel à l'ordre que j'ai dû t'envoyer.

- Pas du tout, ce fut très courtois et fait à regret. En outre, à cet endroit les coups ne se voient pas.

- Je suis content que tu comprennes. Tu veux un verre avant de partir ?

- Bourbon, avec de l'eau.

- Bon. J'en prendrai un aussi.

Il se dirigea vers un bar où il prépara deux verres.

- Je regrette de ne pouvoir te retenir, j'attends de la compagnie.

- La compagnie est bonne, quand elle est de bonne compagnie.

- Celle-ci l'est. C'est quelqu'un que tu as connu, je crois : Nora Erskine. Une fille charmante. Splendide. Elle a une nature très chaude. Très généreuse.

Il vint vers moi, un verre dans chaque main, et alors je le frappai en pleine bouche. Ne me demandez pas pourquoi. Un disciple de Freud vous le dirait peut-être, mais je ne peux pas. Il tomba en arrière dans une gerbe de bourbon, et se releva tenant un petit revolver, ce qui semblait indiquer qu'il n'était pas aussi cordial et confiant qu'il en avait eu l'air. La carafe en verre taillé était à portée de main sur une table, je la pris et l'écrasai sur sa tête. Il tomba, blessé à mort, et expira en moins d'une minute. Le coup lui avait arraché le cuir chevelu jusqu'à l'os.

Je ne me souvenais pas d'avoir touché autre chose que la carafe et le bouton de la porte. J'essuyai donc le col de la carafe avec mon mouchoir et récupérai les deux mille dollars, qui ne lui serviraient plus à rien maintenant. Je rentrai chez moi pour réfléchir, me demandant si je devais quitter la ville discrètement, mais je décidai que c'était inutile. Mes deux visiteurs de la veille savaient que je devais aller chez Kirby, certes, mais c'étaient de vieux professionnels. Leur travail accompli, peu leur importait que Jack Kirby se fît tuer. En fait, s'ils arrivaient à la conclusion logique, je remonteraient infiniment dans leur estime. Je conclus donc que toute action précipitée serait inutile. Il me suffirait d'être prudent.

C'était ce que j'avais pensé, mais désormais les choses avaient changé. Je savais que Nora savait, et Nora n'était pas un vieux professionnel ; tôt ou tard elle parlerait, le jour où elle ne pourrait plus supporter la pression exercée sur elle. Et le temps qui s'écoulerait d'ici là ne me serait d'aucun secours car il n'existe pas de prescription en matière de meurtre ; même si ce meurtre se révèle, avec de la chance et un bon avocat, avoir été commis sans préméditation.

Je me rendais compte que le moment de prendre une décision était venu, et je répugnais à l'affronter. Comme beaucoup d'autres dans la même situation, je trouvai un moyen, du moins temporaire, de m'y soustraire. Je m'endormis.

Je me réveillai dans la soirée mais rien, sinon l'heure, n'avait changé, ni moi ni mes problèmes ni les considérations sur les mesures à prendre, ou à ne pas prendre. Je me levai, me lavai à l'eau froide, m'habillai et sortis. J'allai acheter un journal du soir au kiosque le plus proche et rentrai chez moi sans le regarder. Je me versai un

nouveau double scotch avant d'ouvrir le journal et d'y trouver en première page l'article attendu : UN TÉMOIN CAPITAL EN FUITE DANS L'AFFAIRE KIRBY. Je lus l'article lentement en vidant mon verre ; il racontait à peu près ce que Corey m'avait appris. On pensait que Nora connaissait l'identité du visiteur de Kirby. Elle avait refusé de parler puis réussi à gagner l'État voisin, d'où l'on ne pouvait l'extrader. L'article indiquait aussi l'endroit exact où elle s'était réfugiée, la maison de son enfance, située à moins de deux cent kilomètres : c'était ce renseignement dont j'avais besoin pour prendre ma décision, et vous comprenez pourquoi. Maintenant que le lieu de son refuge n'était plus un secret, Nora et, par voie de conséquence, moi-même courions un danger plus grand. Il n'y avait donc plus de raisons d'être indécis ou de tarder, bien qu'il n'y en eût probablement pas non plus de se presser outre mesure.

Je réfléchis ainsi longtemps, et la nuit tomba sur les rues de la ville où les enseignes au néon s'allumaient pour faire reculer les ténèbres. Enfin, je m'aperçus, rappelé à l'ordre par mon estomac, que je n'avais pas mangé de la journée : il me fallait prendre quelque chose de solide avant le nouveau verre dont je ressentais le besoin. Je sortis et mangeai un steak dans un petit restaurant voisin ; après quoi je rentrai chez moi boire un whisky ou deux, redescendis pour sortir ma voiture du garage et traversai la ville afin de me rendre à une partie de poker. Je gagnai cinq cents dollars ; ma période de veine continuait après la mauvaise passe de ces dernières semaines. Au cours de cette partie ma décision fut prise et je sus ce que j'allais faire. J'abandonnai la partie vers trois heures du matin et arrivai chez moi peu avant quatre heures.

Dans ma chambre je me changeai, mis un pantalon et une chemise de sport, une veste et des chaussures plus robustes. D'un tiroir je sortis un étui de cuir contenant une carabine de 30-30. Plus jeune, j'avais été un très bon tireur ; il n'y avait aucune raison de penser que j'étais beaucoup moins bon aujourd'hui. Je montai la carabine, vérifiai son bon fonctionnement et la démontai de nouveau. Je rangeai les pièces dans l'étui et mis une demi-douzaine de cartouches dans mes poches. Je ne sais pourquoi j'en pris tant ; il y avait de grandes chances qu'une douzaine soit insuffisante si une seule ne suffisait pas. Emportant l'étui, je retournai à ma voiture et quittai la ville.

Il me fallut environ trois heures, en roulant lentement, pour atteindre la ville où j'avais grandi - un siècle plus tôt, me semblait-il.

Je ne la traversai pas quand j'y arrivai. Au contraire, j'empruntai des chemins détournés pour en faire le tour et trouver, à son autre

extrémité, une route qui me conduisit en vue de la maison des Erskine. Elle se dressait, un peu en retrait, à l'extrémité d'une allée bordée d'arbres, et elle avait longtemps été considérée comme la plus jolie résidence rurale du comté, sinon de l'État. Elle me semblait beaucoup moins belle et beaucoup moins grande que par le passé, comme si on l'avait rasée et reconstruite identique mais à une plus petite échelle.

Avant d'atteindre la maison, je bifurquai vers un petit coin champêtre. La route descendait en pente douce pendant environ quatre cents mètres jusqu'à un pont d'acier et de bois qui enjambait un ravin peu profond. Le lit du torrent était à sec en cette saison, à l'exception de quelques flaques dont l'eau stagnait dans des trous de rocher. Je traversai le pont et abandonnai la route pour m'engager dans les hautes herbes et les broussailles. Quittant la voiture et prenant l'étui de la carabine avec moi, j'enjambai une clôture de barbelés et suivis le cours du torrent qui traversait un petit bois d'arbres en coupe, puis un pâturage où un troupeau de vaches prenait son petit déjeuner. Je quittai bientôt le ravin pour couper à travers champs à angle droit et gravir une pente raide qui me mena à un bouquet de noyers occupant la crête de la colline. Je m'arrêtai et armai la carabine, puis je m'étendis et observai la maison sur la pente opposée. C'est là que Nora était censée se cacher. Il y avait une terrasse de pierre à l'arrière de la maison, qui donnait de mon côté. La terrasse était occupée par une table ronde et des fauteuils de toile aux couleurs vives ; de larges portes en verre donnaient accès à l'intérieur. De la distance (environ cent mètres) à laquelle je me trouvais, on ne voyait personne.

Au bout d'une demi-heure, je me mis sur le dos et restai étendu à contempler les noix vertes qui pendaient des branches, me rappelant les fois où, tout gosse, j'étais venu là en ramasser, quelquefois avec Nora durant les dernières années. Nous les mettions dans un sac de toile et, plus tard, nous faisions éclater les cosses noircies à coups de marteau. Longtemps après, nos mains restaient tachées par le jus poisseux des cosses comme par de la nicotine et ces taches ne s'en allaient qu'à la longue ; on pouvait toujours reconnaître ceux qui avaient ramassé des noix tard dans l'automne par les taches qu'ils gardaient sur les mains jusqu'en hiver.

J'entendis une cloche à vache tinter dans le pâturage, et un chien aboyer ; j'entendis le croassement d'un corbeau et, fermant les yeux, j'imaginai entendre le battement lent de ses ailes dans l'air tranquille. Ouvrant les yeux, je regardai de nouveau la terrasse, et j'y vis Nora, debout près de la table et regardant vers les noyers comme si elle pouvait m'y voir. Elle portait un corsage blanc et un short marron ; son visage, ses bras et ses jambes étaient dorés par la lumière du

matin. Je mis la carabine en joue et j'eus son cœur dans le viseur en moins d'une seconde ; j'avais l'impression que c'était un cœur doré pompant un sang doré.

Elle resta immobile une minute, peut-être plus, puis se détourna et pénétra dans la maison, et je m'aplatis de nouveau dans l'herbe verte et tendre.

J'entendais toujours la cloche à vache, le chien, le corbeau, et aussi la voix de Corey McDown disant que Mark Sanders était un type qui avait des « revenez-y » de sentimentalité.

Au bout d'un moment, je me levai et retournai à travers champs jusqu'au ravin, et du ravin à la voiture en traversant le pâturage et le petit bois. En roulant vers la ville, je me demandai ce que je devais faire, où je devais aller, et combien de temps il me faudrait pour apprendre à vivre confortablement sous une menace constante. Et je décidai, bien que probablement rien ne pressât, que j'avais tout intérêt à mettre mes affaires en ordre et à partir quelque part, très loin, le plus tôt possible.

L'HUMAINE NATURE

(Nothing But Human Nature)

par HILLARY WAUGH

L'inspecteur en chef Mike Galton - « le Vieux », comme l'avaient surnommé ses collaborateurs - contemplait le cadavre de la jeune femme. C'était une petite brune de trente-trois ans qui ne devait guère peser plus de quarante kilos. En déshabillé et peignoir de flanelle bleue, elle gisait recroquevillée sur le sol. Le coup reçu l'avait défigurée au point qu'on n'aurait pu dire si elle avait été jolie ou non. L'arme du crime, un tuyau de plomb, se trouvait à côté d'elle. Sur la table, on avait posé des provisions et la porte de derrière était ouverte.

- A-t-on averti le photographe ? demanda l'inspecteur.

- Oui, chef, répondit son jeune adjoint, William Dennis. Il va venir avec le médecin légiste.

« Le Vieux » sortit de la cuisine et se rendit dans le salon où le mari de la morte, Joseph Eldridge, était assis, prostré. Un policier, de faction dans la pièce, essayait de faire oublier sa présence.

- D'où provient ce tuyau ? demanda l'inspecteur. Était-il dans la maison, auparavant ?

Joseph Eldridge leva sur l'inspecteur un regard fixe. Il était mince et beau, dans la trentaine, mais pour l'heure son visage était blafard et défait.

- Non, finit-il pas répondre. Je crois bien ne l'avoir jamais vu.

- Pouvez-vous me redire avec exactitude ce qui est arrivé ce matin ?

- Je suis sorti faire les commissions, comme tous les samedi matin...

- C'est vous qui faites les commissions ?

- Oui. Ma femme est enseignante et travaille toute la semaine ; je tiens... pardon, je tenais à ce qu'elle se repose pendant les week-ends.

- Et vous, monsieur Eldridge, vous travaillez ?

- Moi ? (Il parut profondément surpris.) Eh bien, je suis dans les assurances.

Et il ajouta :

- Je ne touchais pas à son argent, si c'est ça que vous voulez savoir. Nous vivions sur ce que je gagne.

- Alors, pourquoi travaillait-elle ?

Joseph Eldridge hocha la tête.

- Elle adorait son métier. Elle n'a pas voulu quitter l'enseignement lorsque nous nous sommes mariés, et je l'ai laissée faire à sa guise.

Il soupira profondément et Mike Galton acquiesça.

- Bon, vous êtes sorti faire les commissions. Continuez.

Eldridge frissonna et baissa les yeux. Il parlait à présent d'une voix saccadée.

- En fait, je n'ai rien à raconter de particulier. J'ai pris la voiture, je suis allé au supermarché, j'ai acheté des provisions pour la semaine, je suis rentré et... et je l'ai trouvée, là.

- Vous n'avez aucun soupçon quant à l'assassin ?

Eldridge secoua lentement la tête.

- Je ne vois vraiment pas qui a pu faire ça.

- Êtes-vous allé dans la chambre ? demanda l'inspecteur Dennis.

- Oui, lorsque je vous ai appelé. Le téléphone est dans la chambre.

Dennis se tourna vers Galton.

- La chambre a été retournée et fouillée de fond en comble, chef.

- Y avait-il de l'argent chez vous, ou des valeurs ? s'enquit l'inspecteur.

- Pas grand-chose. Quelques dollars, peut-être, et May possédait deux bagues qui pouvaient valoir dans les cent dollars chacune.

Le photographe arriva. Galton et Dennis l'emmenèrent dans la cuisine. De même pour le médecin légiste.

Puis Galton revint interroger Joseph Eldridge.

- À quelle heure êtes-vous parti faire vos courses ? lui demanda-t-il. Et à quelle heure êtes-vous revenu ?

- J'ai quitté la maison vers les neuf heures, enfin, à dix minutes près. Je n'ai pas fait attention à l'heure.

- Disons donc entre neuf heures moins dix et neuf heures dix.

- Quelque chose comme ça.

- Et vous êtes revenu ?...

- Je n'ai pas regardé l'heure. Vous comprenez ? Je suis entré, je l'ai vue... Je n'ai pensé à rien d'autre.

- Essayez quand même de me donner une heure approximative.

Eldridge tenta de se concentrer.

- Il doit y avoir environ une demi-heure. J'ai téléphoné à la police, puis...

Il leva les yeux.

- Attendez, je me souviens. Au moment de payer mes achats, j'ai regardé la pendule du supermarché, elle marquait onze heures moins vingt. Cinq minutes pour charger la voiture et cinq minutes pour revenir. Disons qu'il était onze heures moins dix lorsque je l'ai trouvée.

- Vous étiez mariés depuis combien de temps, monsieur Eldridge ?

- Ça aurait fait dix ans en juin.

- Des enfants ?

- Non.

- Lui connaissiez-vous des ennemis ?

- C'est impensable. Tout le monde l'adorait.

- De la famille ?

- Il y a sa mère, ses deux frères et sa sœur, mais ils vivent sur la côte ouest.

Le Vieux retourna dans la cuisine. Le médecin légiste lui donna ses conclusions : la mort de la jeune femme était consécutive aux coups

portés avec le tuyau de plomb. Le photographe lui demanda s'il devait aussi relever les empreintes digitales.

- Essayez de trouver quelque chose sur le tuyau, répondit l'inspecteur, et aussi sur les tiroirs dans la chambre.

- Vous croyez à un crime crapuleux ? questionna Dennis.

- Peut-être. Peut-être Eldridge l'a-t-il tuée et monté une mise en scène. Il est possible aussi que ce soit quelqu'un d'autre.

Il se tourna vers le médecin légiste.

- Pensez-vous qu'elle ait été délibérément tuée par quelqu'un qui la haïssait, ou que le vol soit le mobile du crime ?

Le médecin lui répondit qu'il ne pouvait rien conjecturer, puis s'assit à la table pour rédiger son rapport.

On avait changé la position du corps et le visage fracassé de la jeune femme était parfaitement visible.

- Essayez de trouver un drap ou quelque chose pour la couvrir, dit Galton à Dennis.

* * *

L'inspecteur Jenny Galton traversa le salon et entra dans la cuisine. C'était une jeune et jolie fille à l'éclatante chevelure rousse. En dépit de son jeune âge, elle était pondérée et possédait un solide métier, car c'était la fille de Mike Galton.

- Hello, papa ! J'ai entendu dire qu'il y avait un cadavre dans les parages.

Son regard rencontra le corps de la jeune femme et elle hoqueta.

- Ce n'est pas très joli à voir. Un meurtre, n'est-ce pas ?

- Certes, répondit l'inspecteur. Et d'un genre particulièrement atroce.

Pendant que Jenny s'occupait du repas, Galton sortit jeter un coup d'œil à l'extérieur. La maison était un petit bungalow de brique rouge situé dans un ensemble de petits bungalow similaires, construits les uns près des autres avec le même garage à l'arrière et la même allée latérale pour les séparer. La voiture de Joseph Eldridge était arrêtée devant le garage. Sur la banquette arrière, il y avait deux autres

paquets de provisions comme celui qui se trouvait dans la cuisine.

L'inspecteur Dennis vint le rejoindre.

- Pas d'empreintes sur le tuyau, annonça-t-il, et je ne pense pas que l'on trouve quoi que ce soit sur les poignées des tiroirs.

Il grimaça un sourire.

- Ça ne nous donne pas grand-chose pour faire démarrer l'enquête.

- Une enquête est toujours mal partie lorsqu'il n'y a pas de témoins.

Galton soupira et monta les marches du perron.

- Bon, maintenant le plus urgent est de quadriller le voisinage. Allez voir si, ces jours derniers, il n'y a pas eu des gens suspects dans les environs, démarcheurs, vagabonds, etc. Tâchez également d'obtenir des renseignements sur les Eldridge ; j'aimerais savoir si son chagrin est aussi sincère qu'il le paraît.

Lorsqu'ils rentrèrent, le corps était recouvert. Jenny leur dit n'avoir trouvé ni alliance ni bague de fiançailles aux doigts de la morte. À part cela, rien de spécial.

- Il ne t'est venu aucune idée en examinant le cadavre, ma chérie ? lui demanda son père. Pas d'intuition féminine ?

- Si tu veux dire par là : *penses-tu que M. Eldridge ait dit la vérité* ? Eh bien, je n'en sais rien. Je n'ai rien trouvé qui infirme son histoire. Tout a très bien pu se passer comme il te l'a raconté.

L'inspecteur entra dans la chambre. Le photographe était en train de ranger son matériel.

- Rien que des traces, dit-il en secouant la tête, rien de très précis, excepté sur le dessus du bureau, mais je pense que ce sont les empreintes de la femme.

Galton et Dennis demandèrent à Eldridge de procéder à un inventaire à l'issue duquel il s'avéra que tout l'argent avait disparu ainsi que le coffret à bijoux.

- Est-ce que les bijoux étaient assurés ? s'informa Dennis.

Eldridge fit un signe de tête négatif.

- Ils n'en valaient pas la peine.

L'inspecteur lui montra une note griffonnée sur le bloc du téléphone. « Les membres du Club se réuniront mardi à quatre heures. »

- C'est May qui a écrit ça, dit Eldridge. D'ordinaire, elles se réunissaient à l'église le lundi. Je suppose que l'on avait modifié la date de la réunion.

- Savez-vous qui lui a téléphoné et à quel moment ?

- Je l'ignore. Je n'étais pas là quand elle a reçu cet appel. Mais ce devait être la Présidente du Comité.

La Présidente s'appelait Mme Bertha Crump, et l'inspecteur trouva son numéro de téléphone dans le répertoire. Dennis fit sortir Eldridge de la pièce pendant que Galton appelait cette dame.

Effectivement, c'était bien Mme Crump qui avait téléphoné dans la matinée à Mme Eldridge.

- Vous rappelez-vous l'heure exacte de votre appel, madame Crump ? lui demanda Galton.

- Aux environs de neuf heures un quart. Pourquoi ? Il est arrivé quelque chose ?

- Oui. Êtes-vous certaine de l'heure que vous m'indiquez ?

Mme Crump hésita.

- Écoutez, je n'en jurerais pas, mais je suis certaine de n'avoir donné aucun coup de téléphone avant neuf heures et j'ai appelé trois autres personnes avant Mme Eldridge. Il ne pouvait donc pas être moins de neuf heures un quart. À la réflexion, j'en suis sûre.

- Est-ce Mme Eldridge qui vous a répondu ?

- Oui, elle-même.

- Combien de temps a duré votre entretien ?

- Oh, deux minutes, guère plus. D'ordinaire je lui parle plus longtemps, mais ce matin j'avais cinq autres coups de téléphone à donner.

- Vous a-t-elle parlé de son mari ?

Mme Crump répondit que non et renouvela sa question quant à ce qui était arrivé ce matin. Galton le lui dit et lui posa quelques questions

supplémentaires qui n'apportèrent rien de nouveau.

Après avoir raccroché, Galton revint vers Eldridge et lui demanda de raconter une nouvelle fois ce qu'il avait fait dans la matinée. Ce dernier ne modifia en rien son histoire mais deux choses apparurent en évidence : il était déjà parti quand Mme Crump avait téléphoné, et il n'avait pas de témoin pour confirmer son alibi.

La voiture de la morgue arriva et deux employés en descendirent porteurs d'une civière. Galton les regarda installer le corps avec un soin tout professionnel, et l'emmener, puis il renvoya le policier de faction dans la cuisine à sa ronde habituelle. Enfin, accompagné par Dennis, il sortit pour interroger les gens du quartier.

Ils commencèrent par le bungalow voisin et ce fut une magnifique blonde, jeune et pimpante, qui leur ouvrit. Galton exhiba son insigne, s'excusa de leur intrusion et lui expliqua ce qui était arrivé à côté.

- Je sais, répondit la jeune femme. J'ai vu la voiture de la morgue. Vous dites qu'elle a été assassinée ? C'est moche !

- Les connaissiez-vous bien, madame... euh ?...

- Mme Jenks. Mimi Jenks. Non, pas très bien. Juste bonjour, bonsoir et c'est tout.

- Et votre mari ?

- Mon mari? (Elle rit.) Il m'envoie ma pension alimentaire tous les mois. C'est tout ce qui m'intéresse. À part ça, je ne veux pas en entendre parler.

Galton n'insista pas sur ce chapitre et lui demanda si elle avait remarqué quelque chose de particulier ce matin.

- J'ai entendu leur voiture démarrer à neuf heures. Je ne vois rien d'autre.

- Vous avez bien dit neuf heures ?

Elle haussa les épaules.

- Oh, neuf heures, neuf heures cinq.

- Comment se fait-il que vous ayez en mémoire l'heure exacte ?

Elle rit.

- C'est facile. Je me lève toujours à neuf heures, et j'étais debout lorsque j'ai entendu la voiture démarrer.
- Et vous n'avez rien remarqué d'autre ?
- Non, rien d'autre jusqu'à l'arrivée du fourgon mortuaire.
- Auriez-vous par hasard entendu Eldridge rentrer ?

Elle secoua la tête.

- Non, je l'ai entendu partir uniquement parce que la fenêtre de ma chambre donne sur leur allée et que cette fenêtre était ouverte.
- Je comprends.

Galton pinça les lèvres.

- Un autre question : savez-vous quelque chose sur les Eldridge, leur façon de vivre ? Était-ce un bon ménage ? Se disputaient-ils, ou autre chose ?

Mme Jenks ne savait pas. Elle le lui dit. En tout cas elle ne les avait jamais entendus.

- Très bien ! Une dernière question. C'est très important. Êtes-vous absolument certaine qu'il était bien neuf heures lorsque M. Eldridge est parti ?
- Oui. J'ai regardé l'heure en me levant et j'ai fait ma gymnastique devant la fenêtre pendant un quart d'heure. Je me souviens très bien que la voiture n'était plus là. Pourquoi est-ce si important ?
- Ça témoigne de la véracité de son histoire. Il a affirmé être parti vers neuf heures pour faire des commissions.
- En quelque sorte, je suis son alibi.
- En quelque sorte, oui.
- Ça me fait plaisir de pouvoir lui rendre service.
- Eh bien, c'est parfait. On vous demandera de faire une déposition, bien sûr.
- Quand vous voudrez, répondit-elle avec un sourire.

Galton et Dennis interrogèrent les gens qui habitaient l'autre bungalow voisin. Ils ne leur furent d'aucune utilité. Personne dans le

quartier n'avait remarqué quelque chose de spécial. Personne n'avait vu de démarcheurs ou de vagabonds. Personne n'avait vu Eldridge se rendre au supermarché.

Ayant terminé leur brève enquête, les deux inspecteurs retournèrent au commissariat. Jenny les y attendait en compagnie du commissaire.

- Nous sommes dans une impasse, leur déclara Dennis. Et nous n'avons aucun indice. Il résuma ce qu'ils avaient appris. Eldridge quitte son domicile entre neuf heures et neuf heures cinq. Mme Eldridge reçoit un coup de téléphone de Mme Crump entre neuf heures quinze et neuf heures vingt. Entre neuf heures vingt, moment où elle raccroche, et onze heures moins dix, moment où Eldridge revient, quelqu'un entre par la porte de la cuisine, frappe Mme Eldridge avec un tuyau de plomb jusqu'à ce qu'elle en meure, fouille la commode dans la chambre puis disparaît en emportant quelques dollars et un coffret contenant des bijoux sans grande valeur.

- Est-ce aussi votre version des faits ? demanda le commissaire à Galton.

Mais l'attention de ce dernier s'était reportée sur Jenny.

- Tu es vraiment une bien jolie fille, ma chérie, s'exclama-t-il. À te regarder, la solution du problème devient évidente.

Elle se mit à rire et lui demanda s'il n'était pas devenu complètement fou.

- Non, mon petit. Je ne suis pas cinglé. Quelles sont tes mensurations ? Tour de poitrine, quatre-vingt-dix, tour de hanche, quatre-vingt-dix, tour de taille, cinquante-six, c'est ça ?

- Oui, à peu de chose près. Mais quel rapport ?

- Rentre à la maison. Profites-en pour manger un morceau, et troque ton uniforme contre une robe élégante. Mets-toi quelque chose de très bien car tu vas avoir à tenir un vrai rôle.

Dennis et le commissaire n'étaient pas moins curieux que Jenny de savoir ce que Galton tramait, mais ce dernier garda obstinément le silence et se contenta de répondre :

- Vous verrez bien.

L'après-midi même, à deux heures et demie exactement, Galton sonna de nouveau à la porte de Mme Jenks. Il lui dit en souriant qu'il

s'excusait de la déranger mais qu'il aimerait beaucoup qu'elle l'accompagne au commissariat pour faire sa déclaration. Elle lui demanda un instant, le temps de se changer et de mettre son manteau.

En chemin, il lui dit apprécier beaucoup sa coopération, et elle lui répondit qu'elle ne faisait que son devoir ; étant le seul alibi d'un honnête homme, il était normal qu'elle fasse son possible pour l'aider.

- Certainement, repartit l'inspecteur. Aussi serez- vous soulagée d'apprendre que son alibi ne repose plus sur votre seul témoignage ; une seconde personne est venue le confirmer.

- Oh ! dit-elle en se tournant vers lui. Qui ?

- Une jeune femme qu'il connaît. Elle est venue spontanément nous dire qu'elle l'avait vu entrer dans le supermarché à neuf heures dix.

- Oh ! répéta Mme Jenks d'une drôle de voix.

Galton fit entrer Mme Jenks dans le bureau où se tenaient Dennis et le commissaire. Il fit les présentations et dit à Mme Jenks qu'on allait procéder dans quelques minutes à l'enregistrement de sa déposition, mais que, pour le moment, elle devait attendre dans l'autre pièce.

Dans l'autre pièce se trouvait Jenny, vêtue d'une robe qui la mettait en valeur, les cheveux dénoués sur les épaules. Un petit bijou !

- Madame Jenks, voici Miss Murphy, dit l'inspecteur, et il ajouta : C'est la personne dont je vous ai parlé. Elle a rencontré M. Eldridge au supermarché. N'est-ce pas, mademoiselle ?

Mme Jenks s'immobilisa, bouche bée, sur le seuil de la porte, mais « Miss Murphy » n'eut pas l'air de remarquer sa stupéfaction.

- C'est exact. Joe est arrivé à neuf heures dix. Je m'en souviens car j'ai regardé ma montre au même instant, déclara-t-elle, épanouie.

L'inspecteur eut un sourire d'approbation, mais le visage de Mme Jenks restait figé.

- Ce n'est pas vrai, elle ment ! s'écria-t-elle.

Miss Murphy parut scandalisée.

- Je sais quand même lire l'heure ! Et j'affirme que Joe est arrivé à cette heure-là.

- Elle ment, répéta Mme Jenks d'une voix plus forte, car Joseph

Eldridge n'a pas quitté la villa avant neuf heures trente.

L'inspecteur eut l'air surpris.

- Neuf heures trente !

- Oui, neuf heures trente. Il lui a fallu d'abord fracasser le crâne de sa femme, et comme il avait du sang sur sa chemise, ça lui a prit cinq minutes supplémentaires pour en changer. Cette chemise, vous la trouverez, enroulée autour du coffret à bijoux, dans un coin de la buanderie.

Galton ne cessait de répéter : « Est-ce la vérité ? » mais Mme Jenks ne lui prêtait aucune attention. Elle n'avait d'yeux que pour Miss Murphy et ce n'était pas des regards particulièrement tendres.

- Vous ne vous imaginiez quand même pas que vous alliez partir avec lui pour les îles Fortunées en me laissant ici comme un paquet de linge sale. Non, vous ne partirez pas, et lui non plus : il ira en prison. C'est moi qui l'envoie en prison !

Elle raconta toute l'histoire aux inspecteurs qui l'enregistrèrent avec un magnétophone.

Eldridge lui avait promis de l'épouser, de lui faire mener une vie de luxe et de plaisir dans les Iles si elle acceptait de lui servir d'alibi.

Elle répéta la même chose au Juge, et Galton envoya chez Eldridge deux inspecteurs munis d'un mandat d'arrêt.

* * *

Dans le bureau du commissariat, Dennis et le commissaire jetaient à Galton des regards stupéfaits.

- C'est absolument sidérant, comment avez-vous deviné ?

- Je n'ai rien deviné, c'était inscrit dans l'humaine nature. Elle ne pouvait accepter qu'une fille plus jeune et plus jolie qu'elle sauve Eldridge, elle a préféré vendre la mèche.

- Ça, je comprends, dit Dennis. Mais comment avez-vous deviné qu'Eldridge et elle étaient liés ? C'est ça qui m'échappe. Qu'est-ce qui vous a mis sur la voie ?

- Là encore, ce fut l'humaine nature. D'un côté, une jeune et jolie divorcée, de l'autre, un assureur beau garçon qui travaille quand il

veut. Il a une femme qui, par contre, travaille toute la semaine. Eh bien, il est inéluctable que quelque chose se passe entre les deux premiers. Si l'on ajoute à cela que la femme a des économies correspondant à dix ans de salaire, il est inévitable que le dénouement de l'histoire ne sera point le divorce mais le meurtre. Nous avions le meurtre, aussi n'avais-je qu'à regarder Mme Jenks pour avoir la clef du problème. Ni le tuyau, ni les bijoux, ni même ce qu'ils m'ont dit ne m'a mis sur la voie. Par contre, ses hanches, son allure en short et surtout ses cheveux blonds...

TABLE DES MATIÈRES

LE DERNIER TÉMOIN (The Last Witness) ROBERT COLBY

NOUVELLE CHANCE (Second Chance) ROBERT CENEDELLA

LE SUSPECT NUMÉRO UN (Number One Suspect) RICHARD DEMING

UN PETIT COUP DE POUCE (A Little Push From Cappy Fleers) GILBERT RALSTON

ALLÔ, J'ÉCOUTE ? (No One On The Line) ROBERT ARTHUR

SUR LA TOMBE DE MA MÈRE (The Safe Street) PAUL EIDEN

LA MORT EN CE JARDIN (Bodies Just Won't Stay Put) TOM MACPHERSON

FOLIE DOUCE (If This Be Madness) LAWRENCE BLOCK

ANATOMIE D'UNE ANATOMIE (Anatomy Of An Anatomy) DONALD E. WESTLAKE

UN SOUPÇON NE SUFFIT PAS (Suspicion Is Not Enough) RICHARD HARDWICK

BIBELOTS (Antique) HAL ELLSON

AFFAIRE DE FAMILLE (A Family Affair) TALMAGE POWEL

UNE RÉCEPTION D'ADIEU (A Home Away From Home) ROBERT BLOCH

TROISIÈME APPEL JACK RITCHIE

LE TÉMOIN ÉTAIT UNE FEMME (The Witness Was A Lady) FLETCHER FLORA

L'HUMAINE NATURE (Nothing But Human Nature) HILLARY WAUGH

QUATRIÈME DE COUVERTURE

J'ai un faible pour les histoires où un plan, longuement mûri et étudié jusqu'en ses moindres détails, se trouve finalement mis en échec par un événement imprévu ou une précaution qui se révèle être à double tranchant. J'en ai mis quelques-unes dans ce volume, dues notamment à Richard Deming ou Tom MacPherson. Et parmi les autres, comme toujours avec moi, vous trouverez cette bonne dose d'humour - souvent noir ! - qui est à une anthologie de nouvelles policières bien conçues ce que la truffe est au foie gras.

[1] D.A. = district attorney = le procureur.